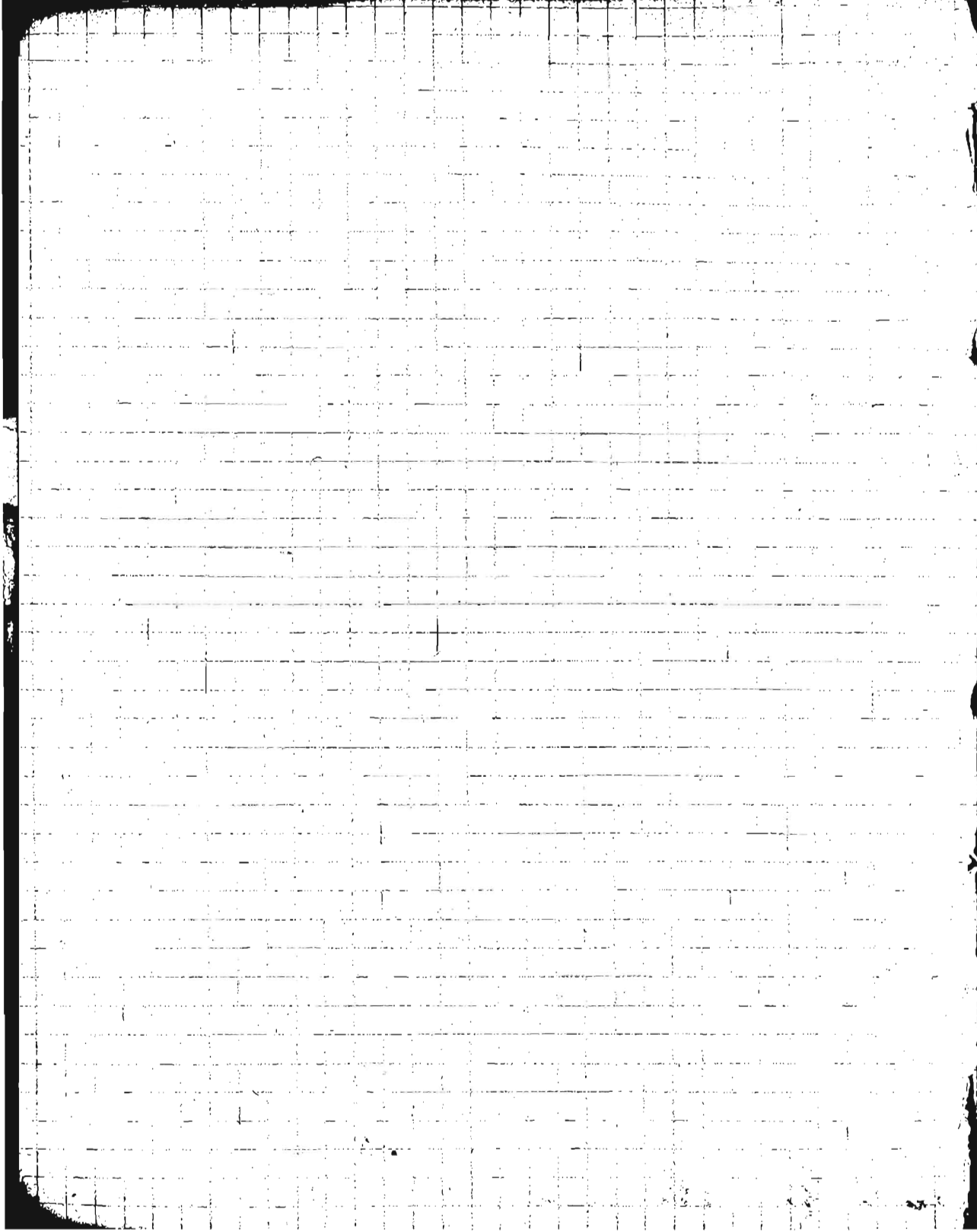


AW



[Rimb. A. Montfani, 2/vii-1447]

1

Devi?) una mia fotografica:

"All' amico Montfani, coll' augurio che tanto più la mente l'istrappa,
tanto più l'anima si scuribuffa, e l'una e l'altra servono alla fede come

24/X/1915

"... cette femme brune, nez rond avec de petits yeux noirs, qui à
bord paraissent vifs, mais qui n'étaient que curieux et inquiets; de ces
yeux toujours remuant, toujours occupés à regarder, et qui cherchent de
quoi fournir à l'amusement d'une âme vide, oisive, d'une âme qui n'a
rien à vivre en elle-même; car il y a de certains gens dont l'esprit est
en mouvement que par pure disette d'idées; c'est ce qui les rend si af-
famés d'objets changeants, d'autant plus qu'il ne leur reste rien, que tout
passe en eux, qu'ils ont en sort; gens toujours regardants, toujours incertains,
jamais pensants. Je les compare à un homme qui passerait sa vie à se
tenir à sa fenêtre: voilà l'image que je me fais d'une de ces fonctions
de leur esprit", Marivaux, Récitons, Bll. de la Pléiade, 281-2

S. L. Courcier, Œuvres complètes [Cl. de la Pléiade]

cette fièvre des places, qui est un mal ancien chez nous, et dont Philop-
pe de Commines, il y a plus de trois cents ans, a fait des plaintes toutes pa-
reilles. Il n'est, dit-il, soucieux de rien, parle des Français de son temps,
s'il n'est d'offres et d'états, que trop bien ils savent faire des lois, cause pour

après de nouvelles guerres et rébellions. Les choses ont pu changer, seulement cette conversion des offices et états (curie autrefois réservée à nobles le tiers) est devenue plus à pres encore, depuis que tous y peuvent prétendre, et ne donne pas peu d'effores au gouvernement. Quelque multiple que puisse aujourd'hui le nombre des emplois, qui ne se compare plus qu'aux étoiles du ciel et aux salles de la terre, il n'a pourtant nulle proportion avec celui des demoueurs, et on est loin de pouvoir contenter tout le monde [p. 13]

Conversation de R. Aron [7.XII.51] : " Le R.P.F. doit ses succès parlementaires au fait qu'il a compris que, pour gagner la partie en France, il devait ~~se~~ rassembler le plus possible à un parti radical-socialiste. C'est à cette même découverte que le parti communiste doit ses plus sûrs succès, il aurait été bien plus loin, s'il avait été libre de manoeuvrer dans ce sens. Le C.F.P. est empêché d'être un parti radical-socialiste par Staline, le R.P.F. par de Gaulle. Mais il est malgré tout plus facile d'amener de Gaulle à composer qu'à faire cesser Staline ~~for~~ c'est Staline.

Memorandum Antonesco, Le III^e Homme et l'Europe, G.I., Paris, Editions de La Couronne, 1950

[Conversation avec Georges Barbut, mi-décembre 1951] - 9

1. Sur la première rencontre Antonesco - Hitler - Antonesco est venu à cette rencontre [2.XI.40 ?], la première et qui aurait eu lieu à Berlin (11,

et G. Schmidt, De Kessel et Himmler, Rome, L'Espresso, 1951, p. 478 : "à Berlin, le 22 nov., il y eut une colloque de Hitler et de G. Schmidt, premier ministre allemand."

Lettre de R. Quillot, prof. à Angers: [30.V.51] dans votre conclusion générale, vous avez été amené à perdre quelque peu de vue les analyses remarquables que vous avez faites de l'internationalisme stalinien et de la relative simplicité, pour en revenir au point de vue inévitablement plus restreint d'un nationalisme national. On le verra [22.XII.51] - Sans doute il y a un « internationalisme » stalinien, qui cependant ne me semble avoir guère de parenté - avec le socialisme internationaliste que fut au début dans la tradition de l'ancien mouvement ouvrier et socialiste, et auquel je suis resté fidèle, parce que j'en suis aussi psychologiquement convaincu, comme vos ouvrages le montrent dans quelques pages sur l'histoire de l'U.R.S.S., publiés en 1948, mais écrits en 1942. L'internationalisme stalinien n'est pas l'échelle mondiale de la « volonté » de puissance.

[contin. ~~conversations~~ avec Barbu] et avec Patrice²⁷, chef de l'organisation li-
gionnaire de la capitale et Proxa, chef des ouvriers ligionnaires. A ce moment
le mouvement était une sorte de rassemblement de différents courants. Ses anciens
compagnons de Codreanu, originaires de la Moldavie, où le mot avait couronné, é-
taient plutôt hostiles à Horia Sima, qui était un roumain, et qu'ils considéraient
encore un intrus. Horia Sima n'avait pas des qualités politiques, il était essentiel-
lement un organisateur d'attentats (celui contre Duca en 1933; contre Steltescu, ligion-
naire directeur (et donc « traître »); contre Colingea). Ses partisans avaient une seule
sacré: être bien considérés par les S.S. allemands. Après la mort de Codreanu
(1.XII.38), Antonescu était ~~apparu~~ composé avec lui. Il était rejeté (à ce
que l'affirme H.S. lui-même) sur la liste ~~de~~ ~~la~~ ~~bonne~~ par Codreanu et ses
concurrents à la 7^e place; il était le seul à disposer d'une organisation pour la
voler contre le roi Carol. Il était le seul homme de main disponible, Antonescu
misait avec H.S. et en fit son vice-président du Conseil. H.S. était très métré
par les ~~ligionnaires~~ ligionnaires et par l'aile gauche, laquelle comprenait certainement
des partisans communistes, qu'elle avait recrutés ou se faisait un mérite d'avoir

arrivés ces communistes, en général ouvriers, à l'empire de Roumanie et de la Bulgarie
 reviennent dans le cadre national. Cette aile gauche est contente de voir généra-
 lisés et démultipliés travailler sur le même plan, elle considère les parti-
 sans d'Hava Sime comme un peu des "terroristes" (avec yeux noirs et l'air
 gauche). H.S. ne pense qu'à profiter des faiblesses du pouvoir pour continuer
 à tuer ; au fond, H.S. est un foule, dépourvu de toute info politique. En
 ayant proclamé la nécessité d'introduire un ordre en Roumanie, il n'a fait
 qu'y créer le désordre, sa participation au G.F. est d'ailleurs plus dangereuse que
 la pour moment où on avait décidé la guerre. Grosse et Patrasco au
 début en liaison avec le communisme Gropa, le seul élément un peu connu,
 car Anna Pauker était au premier et sera échangée sur l'intervention à
 Moscou en 1940 contre un autre ~~autre~~ Costescu, qui avait été arrêté ^{à Kolmar} par les
 Russes au moment de leur entrée en Bessarabie. Patrasco est aussi
 un élément communiste important, mais il n'avait pas la confiance des com-
 munistes au même degré que Gropa [agent soviétique]. Il y avait des restes
 entre les deux une certaine rivalité - les ligues chef ligues Pa-
 trasco et Gropa recrutées les anciens communistes, de sorte qu'il y avait
 deux, qui ils étaient comme les partisans, vertes ou blancs (c'est la couleur
 de la robe unifère) et rouges au dedans. Cette aile envisageait à l'inté-
 rieur un régime analoge à celui du national-socialisme allemand et était
 prête à faire avec les communistes des concessions dans la sur le plan d'un
 certain autocratie, c'est-à-dire des nationalisations, et envisageait un régime
 extérieur un accord avec la Russie, analogue à celui que nous se font qu'il
 veut fort le régime hitlérien. Cette aile gauche est prête à se débarrasser
 d'Antonesco, en que elle voyait un obstacle à ses plans, car Antonesco
 était surtout un militariste, un nationaliste d'Europe et un conservateur

[continuez ci page 17]

Thomas Mann, Le Docteur Faustus (Paris), Albin Michel, 1950
[th. Louis Seroux]

L'isolement d'Adrian Leverkühn

Je comparerais son isolement à un abîme où tous les sentiments qui n'ont
offert subiérent, silencieusement sans laisser de trace. Un halo de froid
l'environne [13]

Le démonisme et la musique (et la culture)

[S'il n'y échappe point] Entre le noble et pédagogique univers de l'es
prit et cet autre monde spirituel dont on ne s'approche pas sans risque, y
a-t-il une frontière nette et définie? Quel domaine humain, fut-ce le plus
pur, le plus digne et le mieux intentionné, échappe tout à fait à l'influence
des puissances du bas, ou, doit-on ajouter, peut absolument faire fi de leur
constant féroce? ... Souvent par la suite, j'ai expliqué à mes fils et mes
mère, du haut de la chaire, que la culture est à proprement parler l'inté-
gration précise et régulatrice, je dirais améliorante, de l'élément animal et
nocturne dans la cult. des Hommes. [17]

L'expérience comme sorcellerie [27]

la nature tentée par l'homme. [30]

Malaise et musique

parité, mignaine littéraire et le monde des sons. [44]

Culture et barbarie

[Metaphoriquement] Sa sainteté, l'ingénuité, l'aisance naturelle sans soukient
et le premier accès de la disposition d'esprit qui nous désignent le monde
(= la culture). Ce que nous faut définir, c'est précisément la nouveauté, et ce manque

s'il m'est permis d'en parler, nous frustrer d'une barbare culture, parfaitement compatible avec la culture, avec une très haute culture. Je veux dire: notre ichelou et celui de la civilisation, état fort laquelle sans contredit, mais on ne saurait douter qu'il nous faudrait devenir beaucoup plus barbares pour être capables à nouveau capables de culture. Technique et confort. Avec cela, on parle de culture, mais on n'a rien [78]

La curiosité de l'esprit

- Trouves-tu l'amour pour la passion la plus grande, demande-t-il? [A.L.]
- Ne connais-tu une plus forte?
- Oui, la curiosité de l'esprit [89]

Les deux natures et le mérite

[Les conseils du professeur de grec que A.L. a dicté pour la faculté de théologie]

... Les mérites naturels sont les mérites de Dieu en nous et non les nôtre propres. Ce que vous êtes par la grâce de Dieu, soyez-le en toute humilité [106-7]

(A.L.) me fit remarquer (c'est) que l'on parlait souvent de "mérites in nes", cherchant par cette association paradoxale à ôter au mot "mérite" son caractère moral, d'imposition, à confiner au naturel même un mérite essentiellement en dehors de toute moralité. Voilà pourquoi il s'élevait contre l'instituteur modeste qui toujours prodiguait ceux qui a lésé la nature et déclarait: "Seuls les prières à Dieu sont modestes". Le dictionnaire Stoïcien, lui, employait l'expression gothique plutôt dans l'esprit de Schiller qui ayant per-tenu tout le souci de la liberté, établissait une distinction morale entre le talent et le mérite personnel. [107]

Théologie et rationalisme [113 p.]

À mon sens, [c'est T. Mann qui parle], la "théologie libérale" est

comme un nigé blanc, une contradictio in adjecto Avec son adjectif et la culture et son désir de s'adapter aux concepts de la société bourgeoise, elle ravale le principe religieux à une fonction humaine et affadit l'ambigüité (1) et le paradoxe inhérents au génie religieux pour en faire une éthique & pragmatique. L'élément religieux ne peut s'intégrer en entier dans la simple éthique et ici la pensée scientifique et la pensée théologique proprement dites se scindent à nouveau. La supériorité scientifique de la théologie libérale, dit-on à juste titre, est sermonnet indéniable mais sa position théologique est faible car à son mélange et à son humanisme fait défaut la perception du caractère démiurgique de l'existence humaine. Elle est, ajoute-t-on, irréductible mais superficielle, et au fond, la tradition conservatrice a davantage préservé la véritable notion de la voix naturelle humaine et du tragique de la vie, ce pourquoi elle entretient avec la culture au rapport plus profond, plus significatif que l'idéologie bourgeoise progressiste.

Il est nettement visible, dans la pensée théologique, l'infiltration de courants irrationalistes de la philosophie où depuis longtemps le non-théologique, le vital, la volonté ou l'instinct, en bref le démiurgique, forme le principal thème de la thèse. On constate en même temps un renouveau de l'étude de la philosophie catholique médiévale, une orientation vers le néo-thomisme et le scolasticisme néo-scholastique. Or, la théologie étudiée par le libéralisme peut reprendre des couleurs plus vives, plus ardentes, elle peut de nouveau faire sa part à l'imagerie esthétique du moyen âge qu'on lui associe involontairement. Mais l'esprit civilisé de l'homme (qu'on le qualifie de bourgeois ou qu'on se borne à l'appeler civilisé) ne saurait à ce spectacle se défendre d'un mélange. Car la théologie mise en contact avec l'esprit de la philosophie de la vie, l'irrationalisme, court de par sa nature le danger de devenir une démiologie. [115]

(1) Interprétation des Écritures que s'élève du sens littéral au sens mystique

(T.M. être des doutes, au fond, sur l'orthodoxie de la théologie)
dite libérale; il ne se livre point à une dispute d'exigence de toutes,
mais à l'ignorer même de la religion. Il affirme que la théologie n'est
pas réductible à la simple éthique, car, chez les son appendice catholique,
- le libéral - elle a comme caractère la perception d'un manque de l'exis-
tence humaine, le sens tragique de la vie. On pourrait discuter si la
science, abandonnant ses prétentions excessives - celles que le dogme d'origine
lui réservait l'idée - ne peut-elle aussi arriver à une compréhension
de la vocation humaine. (I. v. r.)

La science dont parle T.M., et que la théologie libérale veut assumer,
est celle de la période positiviste, entre laquelle il y a eu, à la
fin du XIX^e siècle une forte réaction (« idéaliste »).

Mais, selon T.M., dans son retour à une vocation plus profonde,
plus vraie de la nature humaine, la théologie traditionnelle aurait re-
trouvé sa voie grâce à l'impulsion de courants irrationnels. Cette
appréhension ne nous semble pas justifiée sur le plan historique. La
théologie libérale a, avec son idéalisme progressif, enfanté le modernisme.
C'est le modernisme qui a fait en même temps une certaine
part à l'irrationnel, à l'appel à la vie. La neo-scholastique, quel
qu'en soit le caractère contre le modernisme représenté (même son exploitation
du dualisme idéaliste), de celle là dont le modernisme a été une
manifestation), n'a rien de commun avec l'irrationnel, et le
neo-tomisme non plus. Si nous l'oublions, nous en revenons, par exem-
ple à la révélation, à un certain pessimisme quant à l'homme lui-même
même, ce retour ne s'effectue point ~~à~~ grâce à l'irrationnel qu'il
aurait emprunté à la philosophie, non à T.M. pour à la philosophie idéaliste.
Si l'on a danger d'innover dans l'irrationnel, il n'a pas d'intérêt sur
la philosophie idéaliste, qu'a son tour n'a jamais été irrationnelle.)

1 C'est tellement possible, que T.A. raconte qu'un archevêque d'A.L.
a écrit à un théologien: "Si concevoir l'immortalité du monde et de Dieu n'est
clair et d'illumination psychologique et par là est acceptable, vous savez
rien pour le moderne esprit scientifique" [128] (Dr. Schepplius, à Halle)

Péché, vertu et liberté

(selon Schopf.) Le péché avait une réalité, non au 18^e, mais dans le plaisir
qu'il prenait à salir la vertu, sans laquelle il eût été pure et vaine,
autrement dit, il consistait dans la jouissance de la liberté, la possibilité de
pécher, inhérente à l'acte de la création lui-même.

Il se manifestait une certaine imperfection logique de la toute-puis-
sance et de l'absolue bonté de Dieu, qui n'aurait pu doter la créature - cette
émanation de lui - à présent entièrement à lui - de l'incapacité de pécher.
Il eût fallu en effet lui refuser le libre arbitre, la faculté de renverser le
Seigneur, mais c'eût été une création inachevée ou même, en dé-
finitive, ce n'eût point été une création et une extériorisation de Dieu, de
... plutôt que de la refuser aux [129] hommes, à tous anges, le Maître Suprême
aurait préféré les exposer au péché [la = la liberté]. Soit, la liberté est tout
le contraire de l'impeccabilité innée. Être libre signifiait être de son propre gré
fidèle à Dieu, ou fourvoyer avec les démons et avec l'évêque de dire des choses
épouvantables pendant le sacrifice de la messe [130]

L'accord entre le juge et le défendeur

entre l'ange et le saxon, à l'époque de l'empereur [128], [131]

[L'archevêque d'A.L. sur la marge de page: "il demandait à son fils
qu'il l'épousât à son service et qu'il a fait, mais, obéissant par le saxon à la
condition, et en même temps pour s'en punir, et la rendre la réponse,

le possible, malgré qu'elle l'ait perdue en sa jeunesse, et le fait qu'elle
le fera courir, et atténué la zéphalie. Les instructif suffit pour mesurer
toute sa vie.]

Céréalité et instructif

La plus l'année professionnelle observance me l'a enseigné, le plus haut
céréalité est le plus exposé à se trouver soudain en face de l'instructif tout
nu, c'est elle qui risque le plus de devenir indignement la proie. [185]

L'orgueil intellectuel nous le subit le traumatisme d'une rencontre avec l'instructif
pire d'âme. Ce lieu à l'Empereur l'avait conduit, Adrien devant un jour un
un [150]

3^e allégye et l'alle

Le formidable investissement de foi, d'enthousiasme, de puissance oscillante
histrique ... et le bonapartisme sans pitié.

L'immense silence dont, toujours avide de grisette, nous nous sommes
sacrifiés durant des années d'une vie soi-disant supérieure, où nous avons perpé-
trés des actes qui dépassent les limites de l'abjection, nous la devons peut-
être à quoi? [225]

Raison et magie [245]

Le dialogue avec « L'In » [285]

Nous parcourons l'expérience, non plus du classique, non plus, mais de l'archaïque,
que, du primitif, de ce qui depuis longtemps n'a plus été éprouvé. Qui sait en
core aujourd'hui, qui savent seulement aux époques classiques, ce qui est
l'inspiration, la vaine, la vieille inspiration primitive, l'escalatoire à l'i-
tal absolument pur de toute critique, de toute réflexion paralysante, de

Tout comble mortel de la raison, la transe sociale? Ses yeux heurtent le diable
mon l'esprit critique désagréable, je vis? Calomnieux comme un faux ami, et
en Dieu! S'il a honneur de quelque chose, et peut-être chose en ce monde lui
est [304] contraire, c'est la désagréable critique. Car qu'il veut, ce qu'il désire,
c'est précisément la triomphante profane hors de son l'éclatante inflexion.

[305]

Une inspiration vraiment ineffable, inouïe, libère du doute et plaine de ferveur,
une inspiration qui ne vous laisse aucun choix, aucune alternative d'amélioration et
d'amendement, à tout est accueilli comme une bienvenue d'été, où votre pas
hésite et triébue, où les frissons sublimes de l'âme visible vous parcourent de la
tête aux pieds orbeles, où s'échappe des yeux un torrent de larmes éperdues de bon-
heur, cette inspiration-là n'est pas possible avec Dieu que l'âme trop de l'âme.
toute à la raison, elle n'est possible qu'avec le diable, le non exigeant de l'enthousiasme
me [305]

Il raconte qu'à ces et aussi autres que le fort d'œuvre est devenu subit
parce que l'intérieur commence à devenir fort d'œuvre [307]

L'Allemagne avant 1914

agresseur guerrier et sort d'unisme avec le monde [390-17]

La musique et l'humain

Nous parlons (avec A.L.) de la façon dont l'art garde rejoint li-
cément populaire, de la suppression du fossé entre l'art et l'accessible, entre le haut et
le bas, ce fossé. Est-ce un penchant à la sentimentalité qui pousse le musicien
- et elle représentent tout le reste - à vouloir avec une lucidité sans cesse accrue,
sortir de son respectable isolement, rejoindre la communauté sans devenir com-
mune, parler une langue compréhensible même à l'ignorant ou musicien. En tout

ces, pour atteindre ce but, "plus que la sentimentalité et l'émotion" (p. 13)
ruse, la rancune: elles assaillent l'air. frontotent le romantisme, s'insurgent
contre le pathos et le prophète, la gesticulation des sous-linguistes, et se languent a-
vec l'objectif et l'élémentaire ... etc. [408]

Avant et après la première guerre mondiale (Sud)

Les pays vaincus avaient ressenti très vivement le bouleversement et
la destruction des valeurs vitales en apparence fixes et par là d'habitude
sure une sorte d'absence spirituelle sur les autres nations. On sentait
avec force, on constatait objectivement l'immense perte de valeur que l'in-
dividu avait subi du fait de la guerre, le mépris avec lequel, de nos jours,
le vie balayait les isolés, mépris qui s'infiltrait également dans les âmes sous
forme d'une indifférence générale aux souffrances et aux à l'humanité
venant d'ailleurs. Cette indifférence à l'égard du destin individuel eût pu
sceller le résultat d'une terreur sanglante de quelque année à peine
révolues. Cependant on n'y méprisait pas. Comme sous beaucoup d'autres rap-
ports, la guerre avait simplement accentué, traduit, concrétisé ce
que [467] depuis longtemps courait déjà: un
nouveau sentiment de la vie avait pris naissance. Il n'était pas sujet
à blâme ou à louange, mais à examen, à constatation objective; et la
conscience impérieuse de la réalité, nécessairement en vertu du plaisir de la
cognition, impliquait toujours un peu une atrophie; comment des analyses de
ce genre ne seraient-elles pas allées de pair avec une critique à multiples
facettes, une universelle, de la tradition bourgeoise? J'entends par là les
valeurs civilisatrices de l'âge des lumières, de l'humanité, des rêves,
tels l'émancipation des peuples au moyen de la culture scientifique. Sur les
représentants de la culture, de l'enseignement, de la science passait-il
à ce dégoût avec virulence, souvent non sans un air de complaisance

à son adresse, non sans guérison intellectuelle, confront à la chute un caractère particulier, piquant, inquiet ou même légèrement pervers. Et il
besoin d'ajoutée, par un instant la forme de l'Etat que nous avons infligé la
difoite, la liberté devenue notre lot, en un mot la république démocratique,
ne fut tenue pour un code à l'ordre nouveau qui ne s'entrevoit. [462]

+
... Au surplus, tout aboutissait à la dictature, car avec l'éclatement des
moules politiques et sociaux traditionnels issus de la Révolution française, une
ère nouvelle avait point, qui, consciemment ou non, avança ou pas, tendait
à la domination prépotente sur des [462] moyens matériels, administrés, sans
contacts et, comme l'individu, impuissants. [463]

Mal s'étonnera qu'au cours des débuts de cette montée de la
culture européenne, un ouvrage paru sept ans avant la guerre, les Réflexions sur
la violence, de Sorol, jouât un rôle marquant:

... tout cela permettait de appeler le livre de ce temps. De quelque justice
en outre par la conviction de l'auteur, se méfiait qu'aux époques primitives
les discussions parlementaires se révélaient complètement impuissantes à frayer une
allée politique et qu'à leur place, à l'avenir, les hommes seraient nourris de mythes,
appels primitifs aux combats destinés à déchaîner les images de cet ordre, à les
stimuler. Tel était en effet le message prémoniteur, brutal et bouleversant de l'auteur.
Les mythes populaires, ou plutôt adaptés aux fables, deviendraient désormais le véhicu-
le du mouvement politique: les fictions, les chimères, les fables. Elles n'auraient pu
besoin d'avoir le moindre rapport avec la vérité, la raison, la science, pour être cré-
tives, conditionner la vie et l'histoire, et ainsi s'écrire réalités dynamiques. L'im-
mage, ou le mot, ne portait pas en vain son titre gros de menaces. Sa force y était
perçue comme l'antithèse victorieuse de la vérité. Il leur avait été entendu que la destina-

de la vérité s'apparentait de près à celui de l'individu et même s'identifiait 15
à lui, leur sort commun étant la dévaluation.

Il creusait ironiquement un abîme entre la vérité et la fin, [463] la vérité
et la vie, la vérité et la collectivité, [464]

Les deux plans: la vérité et le mythe

[Les meneurs - de l'après guerre] Ils se plaisaient à imaginer la scène d'un tri-
bunal où l'on discuterait l'un de ces mythes à l'usage des masses et propos
à déclencher un élan politique, à saper l'ordre social bourgeois, les parties en
présence, accusateurs et accusés, auraient à se défendre contre le reproche de mens-
onge et de « truquage », et s'affronteraient dans un corps à corps, elles se
manqueraient visiblement, leurs arguments se croiseraient sans se toucher et tomberaient
dans le vide [464] Cf. G. pp. 464-8 l'analyse de la prétention de la « neo-
barbarie consciente », de T. H. concernant les « valeurs » (« existenzellen ») de l'après
guerre allemand, du « Göttergymnastik » au « primigenium »

Esthétique et la culture par la barbarie ou la collectivité [471-2]

cf. p. 478-9

Les espoirs dans l'Allemagne après 1918

O Allemagne ! tu roules à l'abîme et je songe à tes espoirs. Je
veux dire les espoirs que tu avais suscités (peut-être sans les partager),
les espoirs qui après ton précédent effondrement, doux par comparaison, après
l'abdication du Kaiser, le monde voulait placer en toi, et malgré ta conduite
effroyée, malgré le « gonflement » insensé, follement désespéré et ostentatoire
de ta détresse, malgré une inflation monétaire qui, inversement, semblait vouloir
escalader le ciel, tu parus, dans les quelques années, justifier cette confiance

dans une certaine mesure.

Il est vrai, le désordre fantastique d'alors qui brisait la terre entière et cherchait à l'épouvanter, contenait déjà en germe beaucoup de l'inraissemblable monstrueux, de l'excentricité, de tout cela qu'on n'eût jamais cru possible, beaucoup de la déstabilisation sans calcul, même de notre comportement depuis 1933 et surtout depuis 1939. Mais la ronde des milliards, cette boursoufflure et la ruine, avait pris fin un jour; le visage grimé de notre vie économique avait trouvé une expression raisonnable et pour les Allemands semble pointer une ère de répit moral, de progrès social dans la paix et la liberté, d'effort culturel émancipé et tourné vers l'avenir; une adaptation complaisante de notre sensibilité et de notre pensée à la commune règle. Indubitablement ce fut là, mal que se faiblisse originelle et son aversion pour elle-même, l'esprit de la République allemande, j'entends celui qu'elle évocait chez les étrangers; ce fut une tentative point tout à fait irréalisable, un essai de ramener l'Allemagne à la norme pour l'européaniser, la « démocratiser », et l'agréer spirituellement à la vie sociale des nations, que nous qui à l'étranger aurons eu avec beaucoup de bonne foi à cette possibilité? Qui contesteront qu'un mouvement important se dessina dans cette direction chez nous, par tout le pays, mais à peu d'entêtement des bureaux? [490-1]

Je parle des années 1920 du siècle, et en particulier de leur seconde moitié [491]

remarques sur la "solidarisation" de la culture. [491]

le républicanisme aux enfers de l'Allemagne [569]

l'Allemagne est toute solidarisée de choses [605-7]

Notes

1) " Si en 1918 la guerre se décidait sur le Rhin, il serait bien difficile de considérer aujourd'hui que le débarquement sur un point excentrique du continent de troupes anglo-saxonnes, le 6 juin 1904, pouvait être plus décisif que l'arrivée russe vers le cœur de l'Europe à la suite de l'armistice roumain. [147]

La course de vitesse

2) Octavien Goga [22-3] [26-7] [41] (B. était le 'a' Goga par de laus de famille; son jour aurait été 'Comité' sous la première soviétique) (affaire Butenko)

3) La France et ses alliés européens - " Le point de vue français ne tient aucun compte d'aucune manière des intérêts de ses alliés, en Europe orientale. Ses thèses militaires que Paris acceptait de discuter en commun avaient invariablement comme sujet la défense du Rhin. [24-5] - La politique extérieure de la France et la ligne Maginot [41] [42]

4) Entretiens Mussolini - Antonio du 14-15. XI. 40. (v. Ciano, journal, p. 305, vol. I) (il n'existe pas de compte-rendu de ces entretiens dans E.H.C.) [39-43]

Revue de Mussolini dans ces entretiens - Mussolini évitait sans interruption les protestations d'Antonio contre l'arbitrage de Vienne. Le seul question qui semblaient véritablement intéresser le Duce était la livraison de pétrole et de céréales. Même la tentative de construire le pont de fer du Danube, à travers sur le pont géométrique soviétique, avait échoué. - Le complexe d'infériorité des vaincus de l'Allemagne avec les vaincus - La France a avait apparemment peur de [41] - " La France et le S.B. sont pourries. [43]

5) Id. La question de l'Autriche : " Une année auparavant, le comte Ciano et de la Russie

disait ainsi à un émissaire du roi Carol que le Reich avait à choisir entre l'Angleterre et les Soviets. Moulins le Duo. x faisant à ce sujet. [40] - Autungeo dit à Moulins: "En 1937, vous avez dit à mon ami Goga que si l'Allemagne n'attaquait plus, les Alpes resteraient". [41]

En ce qui concerne l'entente de 1939, il s'agit probablement de celle par l'U.C. donnée à p. 500 et qui a eu lieu le 26 décembre 1939 entre Giano et Mikhaïl Autungeo. La phrase citée par B. ne figure pas dans le résumé que Giano donne de cet entente, cependant le résumé se termine par une promesse d'appui à G. Housmans en cas d'attaque de la part de la Russie (cf. Giano, Journal, I, 188 & 189).

Autungeo fait une allusion à un entente Goga - Moulins en 1937. C'est en décembre 1937 que le roi Carol fait appel à Goga pour la formation de son 1^{er} Annuaire P.E. pour 1937 et appelle un entente du nouveau ministre H.E. Moulins avec le représentant italien à Bucarest et, au début de 1938, un échange de télexgrammes entre Goga et Moulins et Giano: comme un télex personnel. [41]-418] - Giano allusion à un voyage de Goga à Rome en 1936, et en 1938 Goga diminue du coût de 10 francs en 1938 et vient en Italie en mai de l'année suivante.

6) Les bases de la politique anti-russe de la Roumanie - L'opposition des intérêts existe déjà dans la première guerre mondiale. "Le rêve du dernier Roi de présider à la parade de ses armées à Berlin aurait constitué pour les peuples qui vivaient entre la Russie et le Reich de Guillaume II un plus grand désastre encore que la victoire des Prussiens. [25] - La Roumanie et la Belgique espèrent surtout comme une extrême mesure l'idée d'occulter à l'armée rouge, en cas de guerre, le libre passage à travers leurs territoires. [25] - Hostilité des pays intéressés à l'alliance militaire franco-russe. "Autungeo convenait que, si l'alliance f.-r. devenait un fait accompli, la Roumanie devrait prendre visiblement position à côté de l'Allemagne. [27] - après Munich, "Autungeo croyait que pour son pays l'orientation vers l'axe devenait obligatoire. [28]"

7) Horie Sima et les excès des ligyoniens (l'assaut de N. Jozsa et 19 de Moulgeard vers Ca. fin 1940) [36 pp.] (Horie Sima est remis en liberté par les Allemands fin 1942 au début 1943)

8) LES RENCONTRES ANTONESCU - HITLER

I) Dans ses conversations personnelles, Barbu parle du premier voyage de Antonescu à Berlin comme s'il avait eu lieu le 2 novembre 1940. Non seulement il n'y a aucune trace d'un tel voyage à cette date, mais B. lui-même l'exclut dans le Moniteur, sur la place du premier voyage de Antonescu à Berlin après ses entretiens de Rome avec Mussolini. "Antonescu accepte sans hésiter l'invitation à Rome que le Ministre d'Italie lui fit au nom de Mussolini. Il accepta en même temps le ministre d'Allemagne qu'il serait désireux de poursuivre à l'Italie son chemin vers Berlin. Il fut plus facile d'affronter d'abord l'homme de Stessa, l'homme qui avait envoyé ses divisions sur le Rhin... que de le affronter face à face avec l'immense Hitler." [35]

I^{bis}) La première rencontre est donc celle du 22 novembre 1940 et elle a lieu à Berlin - (c'est donc à cette date que doivent être rattachés les détails que B. donne du voyage [43 pp.] - Sans les entretiens de l'entente il existe le compte-rendu Schmidt.

Quelques points de la conversation

a) Hitler et la doctrine de l'acceptation de l'Hitler comme primus inter pares [50]

b) l'idée fixe d'Antonescu : la Transylvanie [51-2]

c) Hitler : "La dernière page dans l'histoire de la Transylvanie n'a pas encore été écrite." [51] et "Quand le sort de toute l'humanité est en jeu, les problèmes frontaliers doivent tomber sur un plan secondaire. Toutes les limites du Reich même ne sont que provisoires; il n'y a pas une idée bien arrêtée sur le

fait de soumettre certaines réserves à l'administration allemande ou bien de les laisser aux soins de la population locale. Ce n'est qu'après la victoire qu'une décision définitive sera prise. [52]

d) Inquiet de la position de Hitler exprimée par son entourage, Aubrey avait demandé à Mikhaïl A. de faire faire par Amfraz à Moscou une déclaration rassurante sur le sens de l'adhésion de la Roumanie au Parti hitlerien. [54] [par allusion à cette dépêche sous le titre de Préface]

e) "Hitler paraissait d'une excellente humeur. Il nous tint un court speech sur le problème du jour : la guerre entre la Grande-Bretagne. [55-6]

f) Hitler " C'est moi qui fait la différence à Munich. [57] - Hitler a mis l'Angleterre et la France devant le fait accompli en Bohême-Moravie et en Pologne, pour que les Occidentaux comprennent que le Rhin est la limite de leur influence en Europe, qui voit "l'accord aurait pu se conclure".

g) Hitler a occupé la Bohême et la Moravie pour demander le projet d'alliance par un accord Bénès - Staline afin de créer en Bohême-Moravie une république socialiste. [58-9] (!)

i) "Les Anglais et les Français n'étaient venus à Munich que pour gagner du temps. [59]

h) Hitler et les Russes - "Les Russes exigent le respect le plus absolu de toute obligation favorable pour eux, mais ne se sentent nullement liés par les engagements qui viennent à l'avantage des autres parties contractantes. Selon Hitler on peut commettre de nombreux ennemis sans perdre l'initiative vis-à-vis des démocrates; vis-à-vis du prolétariat, c'est le contraire; si on leur laisse le choix du moment, on est perdu. La seule possibilité est celle même pour éviter la guerre sur les deux fronts il faut de tendre la main à Staline.

Après la guerre de Pologne.

21

Hitler attachait une importance secondaire aux premiers échecs de l'effort de collaboration plus active que lui venait des Soviétiques.

Les propos sur la libération des Juifs que les généraux russes avaient tenu en Pologne quand l'armée allemande et l'armée rouge avaient fait leur jonction, on les connaît sans doute au sujet intéressant de méditations. Mais Hitler ne pouvait pas se décider à laisser à Staline les masses libres en cette zone qu'il ajoutait à ses deux cents millions de slaves les immenses masses humaines du continent asiatique. [62]

Après la campagne de France.

Hitler proposait à l'Occident de choisir entre lui et Staline.

"Gauguin ne voulait-ils pas les conditions de paix que j'ai faites à la S.-B. après l'armistice avec la France?" demanda Hitler. Au lieu de les communiquer à l'opinion publique, Churchill les aurait portées à la commission de Moscou. Gauguin pas seulement une halcyon etc. [62]

[Un communiqué "Stefani" (c'est peut-être D.N.B.?) daté 4 luglio che contenente proposte di pace da parte di agenti germanici ad un gruppo di personalità germaniche. Da parte tedesca compaiono le deduzioni della stampa e i movimenti di sana pianta. R.I., p. 1024 (1940, II). - Il discorso di Hitler al Reichstag, p. 1166: "Penso che l'accordo in Inghilterra, non del quale cadono le sole parole hitleriane, R.I. p. 1170, 2° colonna - Simile alla pagina 21 posta in un discorso germanico, R.I. p. 1171, 2° colonna - Ricordo delle offerte del 6 ottobre 1939, R.I. p. 1171-2 - "Su questo ora, mi sento in obbligo, di fronte alla mia coscienza, di rivolgere ancora una volta un appello alla Bayern, anche all'Inghilterra.", R.I. p. 1172, 1°-2° colonna - Il discorso non contiene nessuna proposta precisa, nessun piano di pace - Ci sono state battute indirette, come Hitler l'aveva affermato a Berlino?]

Impression pendant le voyage à Moscou de la commission française!

Les enseignements politiques qu'il aurait recueillis pendant la campagne de France le poussait à composer avec Staline. En effet le comportement des communistes français, sans doute inspirés par le Kremlin, avaient fourni au Chancelier la meilleure preuve de la loyauté russe. Ses services furent collaborés en toute franchise avec les agents de la 5^e Internationale. Ses réseaux communistes des x mirent à la disposition de la Wehrmacht dans une mesure qui prouverait que Moscou avait renoncé à toute action politique future en Occident. [63]

... pour le moment, Staline x considéré plutôt l'hitler et Pieix-le-Gard que de Lénine - Je ferai de mon mieux pour l'encourager dans cette attitude de. ... [63]

Ne soyez donc pas surpris, enfin, en voyant prochainement Hitler adhérer, comme nous venons de le faire, au pacte tripartite. [63]

La question de la Bessarabie [63]

Dans ses conversations comme dans le Memorandum B est explicité au cours du premier entretien, qui ne peut être que celui du 22 novembre 1940, Hitler n'a fait aucune allusion à une guerre contre la Russie. La parole de Hitler est encore toute contenue dans le cadre de la tactique de négociation avec Moscou. On sait pourtant que les conversations de 12-13 novembre Melita avait dit sans enlever à Hitler toute allusion sur l'attitude russe. Ses hommes de ses collaborateurs pensent que la guerre était décidée à ce moment. Mais, le 22 novembre Hitler annonce avec excès à Antonescu que l'Hitler va peut-être adhérer au tripartite. À Berlin Ribbentrop a traité avec d'autres des conversations sur le Reich aurait pu faire à la Russie si elle obtenait son adhésion. On attendait la réponse, qui vint le 25 novembre. On suppose à Berlin qu'elle sera probablement favorable. Il est certain que Antonescu

qu'il se bellin avec ramure quant à l'introduction allemande par le 23
politique intérieure roumaine, mais inquiet quant à la politique extérieure de
Rusch et aux rapports germano-russes. "On ne voyait pas bien l'avenir
de la Roumanie entre le Reich et l'U.R.S.S. Les plus intimement encaje par
par le passé. [65]. Ce fait recout une confirmation, qui nous paraît vé-
rifiable à l'us d'une entretiens avec Miller en S.Q.S. en octobre 1942 [192],
à certaines critiques d'Anthoyca à la politique allemande, critiques qui
tendent à définir et à limiter les buts de guerre de la Roumanie telle
renvoyé. Pourtant, c'est vous-même qui avez adhéré au pacte
l'impensable, à une époque où le conflit avec l'U.R.S.S. n'était pas encore déclaré.

[162]

II^e visite) ; elle a eu lieu, elle n'a pu se placer qu'entre le 27-3
novembre 1940 et le 7 janvier 1941. B. fait supposer, qu'il
g'avait eu une visite d'Anthoyca à Miller à Dechtlesgaden, à la
demande du premier [677]. à propos de la 3^e visite, celle du 7/1/41,
B. écrit que "si les deux précédentes visites, restèrent sans conséquence, celle-
ci s'avéra décisive, et pas seulement pour la Roumanie. [847]. Quel aurait-il
eu lieu le deuxième voyage de Anthoyca ? "Trois semaines à peine venant
de s'écouler depuis la première rencontre", [687]. Si l'on pouvait affecter
à cette précision chronologique une certitude quelconque, le voyage à Decht-
lesgaden (premier de la série en cette localité) aurait eu lieu vers la moitié
de décembre. Cette visite aurait donc pu longtemps. Voici ce qu'on dit
B. : "De retour à Bucarest, Antonesco garda un silence absolu sur
les propos échangés pendant le quart d'heure qu'il passa seul, avec
Hitler. La conversation qui se était déroulée devant lui nous donna l'im-
pression qu'il avait obtenu satisfaction en ce qui concernait son conflit avec

engagé à la guerre contre la Russie. Dans la conférence de Hitler avec les
chefs militaires, qui a eu lieu le 3 février 1941, Hitler décide qu'il doit rester
à l'écart de la conclusion d'accord avec les États voisins qui doivent participer à la
guerre contre la Russie: "Une seule exception pour la Roumanie en ce qui concerne
le renforcement" G. Moldau. (Pois, III, 349)

IV^e visite) Selon le Mémorial de B., cette visite aurait eu lieu
le 12 juin 1941 dans le Führerhaus à Munich [397]. Ses contacts
de Nuremberg parlent du 12 mai. C'est vraiment un embrouillémént et pas
vraisemblable. Dans la presse de l'époque il n'y a aucune trace d'une visite d'amb
russe à Munich en mai. On y parle, au contraire, d'une réception qui a eu
lieu à Vienne, au Belvedere, entre Goering et Antonow, et où l'on a notamment parlé
de questions militaires (spéc. aviation). La réception aurait eu lieu le 5 mars 1941 (R.I.,
1941, I, 333). Par contre la date du 12 juin est certaine. Un message D.V. 13
a été publié de Munich à cette occasion (R.I., 1941, I, 775). Le 13 Antonow
est de retour à Bucarest (R.I., 1941, I, 778). P. Schmidt, De la Russie, p. 503

V^e visite) Début août 1941 [126] G. P. Schmidt, p. 505

VI^e visite , 10 octobre 1942 [182]

VII^e visite , début mars 1943 [173 opp] (?) = 10 janvier 1943,
Armed Forces Journal,
p. 258

VIII^e visite , 12 avril 1943 [186] [488] V. P. Schmidt, p. 517

IX^e visite : Salon de Poiss de Nuremberg, X. 334-4 Antonow aurait
rencontré Hitler le 27 février 1944.

P. Schmidt parle à p. 506 de la participation d'Antonow à la réunion générale des
chefs de hommes d'État appelés à discuter l'annexion de la Pologne au Reich, le
25 novembre 1941.

→ P. Schmidt parle d'un contact important qui a eu lieu entre Hitler et
le congrès en fin de 1942, p. 514-5. [continue à page 27]

J'ai vu vers la mi-mars 1952 l'ambassadeur Q, auquel j'avais envoyé mon
deuxième livre. Sa conversation a porté sur la situation internationale, et relate surtout
avec la plus haute sagesse, qu'il analyse avec une vive intelligence. Il a sur tout
d'autres la supériorité réelle de de connaître la doctrine bolcheviste et de l'in-
terpréter pour se rendre compte de ses tendances. Il revint de lire mon auto-pro-
pos, ce qui a été fixé le cadre de notre conversation. Il part du principe que
faudrait lire avec le plus grand soin les lignes où les délégués exposent leurs
plans. Hitler avait tout dit des Nein Kampf, et son action sera la éta-
per qu'il y avait ~~préparé~~ ~~prévoyé~~. Cela n'a servi de rien, parce qu'il
n'en a tenu aucun compte. Pendant toute une longue période, dit Q.,
les dirigeants bolchevistes ont mis sur la crise comme facteur essentiel
de l'affaiblissement, de la discomposition du monde « capitaliste » : la crise
provoquée par la guerre civile U.R.S.S., mais elle pouvait aussi détermi-
ner surtout les conflits des Etats capitalistes entre eux, leur plus grand
bloc contre la Russie, et c'est là ce qui s'est passé. La plus sagesse,
même chez Staline, visait à gagner du temps, à ne pas courir les mondes
risques et à ne rien perdre entre temps, ne doit pas exister sur l'Alle-
magne, pour le dire, que ce fut au nom de la révolution communiste

ou au nom du sentiment patriotique occupé et le révolté contre la honte à la
salle, ~~et~~ ~~de~~ ~~don~~ contre les États après la victoire qui l'avait imposé. Le
problème allemand se place donc pendant cette période sur le cadre politique
d'un régime de l'obligation des conflits internationaux ~~par~~ ~~un~~ ~~des~~ États capitalistes.
Mais au-delà de plus en plus, au centre des conflits internationaux, la no-
tion de guerre à remplacer celle de paix. Les guerres à exister et à
réguler les désaccords, les conflits, les intérêts entre les Russes « capitalistes »,
Moyen-Orient que les Russes s'efforcent de contrôler, sous le drapeau
de l'Europe, sur fond commun, auquel ne manque plus que l'Union
soviétique de l'Allemagne. Selon à deux reprises : d'abord plus que jamais entre
l'Occident et les puissances métropolitaines, le monde asiatique et les
peuples ex-coloniaux, sur tous les autres continents, majoritairement la carte de
naturelle allemand pour empêcher l'Allemagne d'être effrayée au Centre allemand,
2. peut-être que Staline ne pourra pas aller jusqu'au bout de son jeu, peut-être
ne peut pas courir le risque de perdre toute l'Allemagne, ce qui serait pour
lui une catastrophe ~~historiographique~~ ~~et~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~point~~ ~~de~~ ~~vue~~ ~~des~~ ~~historiens~~
fut

L'Humanité - Dimanche du 3 février 1952, quelle est l'histoire d'un peuple
de Victor-Hugo et les feuilles d'automne, C'est cette substance : Amis, un
dernier nuit, le dimanche 1941, ce que le journal écrit d'indépendance. Vous l'
écoutez.

Je hais l'expression d'une haine profonde.

29

Ours, l'orgueil fétide, dans quelque coin du monde,

Sous un ciel indiment, sous un ciel meurtrier,

Un temple qui s'élève appelé et aisé,

Quand [et dans les raps de l'opéra de l'Europe, de l'Irlande,
en Allemagne, au Portugal, à Rome, Naples, Venise, Malte, en Belgique,
p. 2.]

quand le lion belge,

Courte' comme le bœuf qui creuse son vil sillon,

N'a plus même des dents pour mordre par battant,

Quand un Cosaque affreux, que la rage transpote,

Viole l'arsonie d'herésie et morte,

Et, souillant son lanceol, chaste et sans l'ambro,

Se vautre sur la neige étendue au tombeau;

Alors, dit le monde, sur le cœur, sur les dents,

Ces vis ont les choses et du sang, plus au monde

Je sens que le poète a' l'air juge, je sens

Sur la muse insaisissable, avec ses poings puissants,

Sont, comme au pilori, les cœurs sur leur trône,

Et leur force un carcan et leur lâche couronne, et

les vers soulignés ont été remplacés par deux lignes de points et
suspensives

Huamamb' 10 Mars 1952 - App' le 11. Frédéric Jallot-Curse

" Entre le 28 janvier et le 17 février, des avions militaires américains ont diffusé en Corée, au fond aussi en Chine, les microbes de la peste, du choléra et du typhus et d'autres terribles maladies contagieuses.

Cette action atroce, impensable pour tout homme sain, a pourtant été commise. Elle s'ajoute aux crimes non moins monstrueux de la dernière guerre en quelques secondes par la bombe atomique et chimiques et nucléaires et civils à Hiroshima...

Cet agissement criminel embête les résolutions prises à Vaganov au nom de la volonté de tous les peuples par le Congrès Mondial de la Paix...

Aujourd'hui, les peuples peuvent constater sous quelle menace ils vivent, par quels moyens d'épouvante on cherche à les intimider. L'opération qu'il y a tout se dresser contre le crime.

Je prend le correspondant au mého de la station La Motte Beauguier, direction Charenton. J'accélère ~~sur~~ mon allure, car je suis pressé, mais j'arrive juste au moment où le portillon se ferme et on m'empêche l'accès sur le quai.

Devant moi est arrivé un homme entre 40 et 50 ans, assez qui paraît être un ouvrier. Il essaye en vain de frapper le portillon et, n'y ayant réussi, il s'écrit : " Ah! les salauds. "

POISSON D'AVRIL OU HUMOUR SOVIETIQUE ?

STALINE PRONE :

- ◆ le respect des traités
- ◆ le principe de non-intervention dans les affaires des autres Etats

Le maréchal répond ainsi aux questions écrites de journalistes américains

(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL PERMANENT Nicolas CHATELAIN)

Washington, 1^{er} avril.

M. James L. Wick dirige à Niles (Ohio) un quotidien local appelé Daily Times. Niles (Ohio) a une population de 16.000 habitants : le journal ne saurait donc avoir d'importance nationale. Il tire à 5.000 exemplaires.

Le nom de son directeur figurerait pourtant en gros caractères sur toutes les premières pages des journaux américains : il a reçu un message personnel de Staline.

Il y a quelques semaines, M. Wick est allé en Europe avec un groupe de dirigeants et propriétaires de journaux. Les membres du groupe demandaient à Staline de déclarer qu'il n'avait pas la guerre.

(Suite page 3, col. 1 et 2)

Figaro, 2 avril 1951

"Mariant ainsi cette culture d'esprit aux soins les plus réguliers de la famille et de sa maison, elle prétendait que cela s'entassait, qu'on sort d'une de ces occupations mieux payées à l'usine et elle allait jusqu'à dire en plaisantant que d'apprendre le latin sert à faire des confitures, Saint-Exupéry, Proust le font mes - Madame de Laros, Oeuvres (Le Figaro) 6. II, 1047

Dans cette "Broche (21.11.52) " Je suis verté, mon cher Broche, un camarade, parce que je suis verté un militant et je n'ai jamais cessé d'être un militant. Dans aucune circonstance, à aucun moment de ma vie je n'ai été autre chose qu'un militant. Pas de fatigue profonde, pas de découragement, pas de fléchissement. Une volonté tenace sans relâche, à tout prix pour moi-même. Je ne refuse pas avec toujours et en tout le choix, ce qui serait encore plus bête que quoi complètement ; je crois ne pas m'être jamais (essentiel) et je reste fidèle aux valeurs qui il

Le maréchal Staline répond à des journalistes américains

Suite de la première page

L'Europe était moins hypnotisée par le danger soviétique que certains milieux américains.

Rome, le groupe rédigea une lettre à Staline ; la lettre fut expédiée et M. Wick poursuivit sa tournée d'études avec ses collègues.

Il rentra à New-York lundi. Les deux personnages se présentèrent à son hôtel. « Je suis, déclara le premier, Emion Tsarapkin, adjoint de l'Union des Républiques socialistes soviétiques aux Nations Unies ; voici M. Startseff,

secrétaire de notre délégation. Nous avons apporté la réponse du maréchal Staline à votre message, la voici.

M. Wick eut un texte russe sous les yeux ; on lui en fournit une traduction ; les deux visiteurs prirent congé et M. Wick resta seul avec sa lettre, et en proie à une grande perplexité. Il attendit vingt-quatre heures, puis décida finalement de remettre le texte aux agences de presse. C'était le 1^{er} avril.

Il n'y avait pas pensé ! Depuis ce matin les éditorialistes, les porte-parole officiels, les annonceurs de radio sont en état d'alerte. Faut-il prendre position ? Faut-il attendre ? Faut-il courir le risque de se couvrir de ridicule ?

Le Département d'Etat a prudemment abstenu de tout commentaire. Il en est de même à la Maison Blanche ; et l'ambassade soviétique à Washington répond au téléphone d'une voix lointaine en roulant les R : « Nous n'avons rien à dire. »

Nicolas Châtelain.

Le questionnaire américain et les réponses du maréchal Staline

New-York, 1^{er} avril (A.F.P.). — Voici le questionnaire adressé au généralissime Staline et les réponses faites, pour chacune des questions posées, par le chef du gouvernement soviétique :

1^o Le danger d'une troisième guerre mondiale est-il plus grand qu'il y a deux ou trois ans ?

— Non.

2^o Une réunion des chefs des grandes puissances serait-elle utile ?

— Il est possible qu'elle puisse avoir son utilité.

3^o Jugez-vous le moment opportun pour l'unification de l'Allemagne ?

— Oui, je le pense.

4^o Sur quelle base la coexistence du capitalisme et du communisme est-elle possible ?

— La coexistence pacifique du capitalisme et du communisme est très possible s'il existe un désir mutuel de coopération, si l'on est prêt à remplir les obligations souscrites et si l'on respecte le principe d'égalité et de non-immixtion dans les affaires intérieures des autres pays.

[En admettant qu'il ne s'agisse pas d'une de ces plaisanteries traditionnelles en cette saison, les réponses du maréchal Staline aux questions des journalistes américains n'ajoutent rien ni aux précédentes déclarations du généralissime ou des autres dirigeants russes ni aux récentes notes soviétiques adressées aux Occidentaux.]

Seule la réponse n^o 4 mériterait qu'on s'y arrête une seconde pour souligner combien elle apparaît pertinente. Mais on ne peut s'empêcher de regretter en même temps que le gouvernement soviétique ne soit pas le premier à mettre en pratique des principes politiques aussi sains que le respect des engagements pris et la non-intervention dans les affaires intérieures des autres Etats.

On devine, à peine dissimulé derrière sa moustache, le sourire du maréchal Staline lorsqu'il répondit aux questions un peu simplistes qui lui étaient posées.

Il a voulu sans doute profiter du 1^{er} avril pour faire ce qu'il considère comme une bonne plaisanterie.]

J. M.-J. O.

me semble avoir atteint
extrêmes, faut en reconnaître
point à les vérifier, à les
mettre au point, peut-être
en ce reste le soit d'la force.

[23. W. 52] Audience à 10 XI

Chambre de la Cour d'appel, au
début de l'après-midi. Impression

culturelle. Je me débat avec

un sentiment d'insécurité et

de désespoir, car il ne semble

que je ne puis faire parler

la vérité sans que les mensonges - Sur chaque point, il

faudrait pouvoir s'expliquer, présenter les choses dans leurs

racines, circonstances, mobiles, après les avoir délimitées

exactement. Les adversaires s'achètent à parler fort, qui,

refusent tout le bien et de première instance, et se

présentent les plus et ceux plus simplifiés et faussés

Il faudrait tout recommencer et il n'y a aucun

moyen pour la supériorité des mensonges sur la vérité

au mot à cette étape. Je remémorais certainement le courant, j'aurais à faire
travailler le vent. Mais que l'effort et le temps perdu! Et quelle triste expérience
de la "justice".

M. Vicard m'a raconté une anecdote amusante. Il avait été pêcheur
sous un poids caché au jeune homme qui, seul comme hôte chez une
vieille femme, l'ami avait voulu le voler. Surpris au moment où il ouvrait
et ~~parallèle~~ ~~les~~ ~~visait~~ ~~les~~ ~~travers~~, il avait pour y prendre l'argent, il
avait eu la vieille femme avec ses deux couteaux volés. Plusieurs années
après, ses membres de la famille ont le voir pour M. Vicard pour les
deux et obtenir la restitution des objets volés. M. Vicard lui fit
une lettre pour féliciter les rémouleurs. Mais le même jour déjeuné: il
y avait aussi le couteau, l'ami des couteaux, il avait un manche en ar
gent. M. Vicard ajouta l'objet à la liste et dit au dit: "Je pour
provision que je n'accepte si pas toute restitution à déjeuner chez vous."

[25/4/52] C'est l'agonie. Je pense à Dreyfus. Il y a une différence: ce dernier
a couru finalement, entre la coalition des intérêts, des perfides et des passifs, une seule
coalition qui a pu sa défense; moi, je suis seul, absolument seul, je ne puis et
cherche aucun secours.

[25/10] Première impression de l'article de A. Bowen, nel Monde (25/10) 39
= Chamberlain. C'est sa vraie identité de poignants "insulaires", sous la sky,
l'axe horizontal, que Churchill avait zotté. Le fait de Chamberlain être un com-
muniste timoré et ultraconservateur et de Bowen être un habitant d'un pays
muet au fond de la question. Le fait de la horizontalité de son style, plus
haut, un nouveau langage importé de l'écriture, que on prononce dans "le
mystère".

[25/4] Impression de « mort qui commença », morte bien que compta i geste abstrait,
lavori, prodica. L'opinion non è che un ~~craxista~~ autoritarismo che prolunga la
sua pupila aperta, perché i vari organi un mo ancora disgiunti, e muovono
come copione de unghie e i capelli sul corpo d'un cadavere.

[26/4] Je pouvais croire un chapitre de Moby Dick : les impressions
d'une baleine et d'un énorme harpon à l'ouïe près du cœur ; pas
des mouvements désordonnés, mais une concentration et tout ce qui reste le fait
pour attendre de ceux amnésés et y mourir en paix, ~~consilium~~

La méthode de Campanella d.

"Quand je veux savoir jusqu'à quel point quelqu'un est circospect ou stupide, je
qui à quel point il est bon ou méchant, ou quelles sont réellement ses pensées, je compare
mon visage d'après le sien, aussi exactement que possible, et j'attends alors
pour savoir quels pensées ou quels sentiments méritent dans mon esprit ou dans
mon cœur, comme pour s'appareiller et correspondre avec ma physiologie."

Cette réponse de l'école est en fait de beaucoup moins la profondeur sophistique attribuée à son Rochefoucault, à la Bruyère, à Molière et à Campanella.

Bégin A. sur un « » "Histoires extraordinaires" (La Littérature) du "traducteur" Baudelaire (Ouvrages complètes).

" Il n'existe pas de notions plus incompatibles que la science et la religion. Les opinions scientifiques et religieuses sont fondamentalement opposées et irréconciliablement hostiles. Le camarade Staline a dit : « ... Les préjugés religieux vont à l'encontre de la science puisque toute la religion est à l'opposé de la science ». Serge Prokofiev, art. dans la Konsomolstaïa Pressa du 16 juillet 1952, sous le titre : La religion, ennemie de la science (A. et D. no 2456, 22. IX. 52) - Et autre qui en a fait une révolution propre mondiale pour en arriver à tel « moyen ».

" Sa tâche essentielle de l'école est d'inculquer aux élèves les principes de la science, la pratique du travail indépendant, de développer en eux l'humilité, la droiture, l'ardent amour de leur patrie et une haine implacable de l'ennemi, de faire d'eux de dignes citoyens de l'Union Soviétique », art. de la Lenogradskaja Pressa, dans le « » Cahier Pédagogique (27/X/51), A.D., 18. XII. 51, no 2.303

Mémoire, 22.X.52. Débat du 21/X à l'Assemblée Nationale. M. Daniel Meyer doute des sentiments qui inspirent les plus hautes parliaments de l'Assemblée et leur demande s'ils seraient aussi fermes à cette mesure s'ils s'agissait de faire bénéficier des avions qui seraient « collabérés » avec les occupants soviétiques.

Populaire, 1/2. XI 52 "La Révolution, disait Clemenceau, est un
bleu. La Libération aussi." M.-E. Naegelen 37

" È un'altra abitudine fa' spiritualmente, la quale porta continuamente teo,
e questa è la cella del vero cognoscimento di te, dove troverai il cognoscimento delle
bontà di Dio in te. Che sono due celle in una: e, stando nell'una, ti consenti
stare nell'altra, perochè in altro modo venisti l'ansimo a confusione o a pre-
sumione. Che se tu stess nel cognoscimento di te, venisti la confusione della mente,
e stando solo nel cognoscimento di Dio, venisti a presumione. Conueno dunque
che siano conditi l'uno coll'altro, e facciano una medesima cosa; i facendo
venire a perfezione. Perchè del conoscimento di te acquistarsi l'odio delle proprie
sensualità. Di questo conoscimento esce la vera dell'umiltà. Nel cognosimen-
to di Dio troverai il fuoco della divina carità. Lettera di Caterina a uno
suo discepolo (ed. Zommarco), lett. 49, 50.

" Non concepiamo le virtù nell'amore di Dio e lo portiamo nel
l'amore del prossimo, amando il tuo prossimo senza secondi fini, non per
servo al tuo vantaggio spirituale o temporale, tu sarai vera serva di Dio e in-
pondera all'amore che il Creatore ha per te, mediante l'amore tuo verso il prossimo.
Bisogna che, come sposa di Cristo, tu diventi la serva del prossimo; in nessun al-
tro modo, nè sotto altra forma, possiamo noi servire Iddio, che servendo il prossimo
con vero e sicuro amore.

Arrossi Spesi, cap. XXV.

Donna Braxide Per fare il bene, bisogna consalato — Con lei, dove lei
cede si regolava come dicono si deve fare ^{o sf} colli amici; n'aveva poche, ma a
quelle poche era molto affezionata. Tra le poche, ce n'era per disgrazia molt. Il
le storte; e non eran quelle che le fossero men care. Se accadeva quindi, o
di proporsi per bene ciò che non lo fosse, o di prender per mezzo, cose che po-
tessero piuttosto far riuscire dalla parte opposta, o di cedere leib di quelli
che non lo fossero punto, per una certa supponzione in compasso, che del fu
più del suo donne posse far più di quel che avrebbe diritto.

Il dialogo tra il cardinal Borromeo, e don Abbondio

D.A. "Quando la vita non deve contare, non so cosa mi dire,
" era tutto io. Il coraggio uno non se lo può dare.

Id., cap. XXVI.

D.A. - Ecco come venno le cose a quel sabato - e pensavo all'innominato
le haesa al collo; e con me, per una mezza bugia detta a solo fine di salvar
la pelle, tutto, chissà.

- I pensieri di Peperina; - pensavo stippamente don Abbondio

- Pensavo le ragioni di Peperina, - pensavo anche que di Abbondio,
senza riflettere che quel trovar d'accordo la sua zena e Federico Borromeo in ciò
che s' sarebbe dovuto potuto fare, voleva dir molto comò di lui.

La morale del romanzo, che luce e tempo hanno insieme.

Dopo un lungo dibattere e cercar insieme, conclusero che i just vengono
beni spesso, pochi et si dato ragione; ma che la condotta più casta
e più innocente non basta a tenerli lontani; e che questo vengono, o per
colpa o senza colpa, la fiducia in Dio li raddolcisce, e li rende utili
per una vita migliore. Questa conclusione, benché havata da pochi genti
[r. i pareri di Perpetua], si parve con gusto, che ultimamente pensato lo ved
tela qui, come il sugo di tutta la storia.

M^o novembre 1552 . alb. , Barbé , Bayl. ; Souverain, Vignart

Plutarque, Vie des hommes illustres (trad. Amyot) Vie d'Agésilas
§. VI

Car tant avoisi qu'il y a des philosophes naturels qui tiennent que
qui ôterait au monde le discours et la noise, le cours des corps
célestes s'arrêterait, et que la génération et tout mouvement cesse-
rait, parce qu'ils disent que c'est la cause qui maintient l'harmonie de
ce monde; aussi semble-t-il que celui qui établit les lois des États
moniens, mêla parmi le gouvernement de la chose publique l'ambition
et la jalousie entre les citoyens comme aiguillon de la vertu, voulant que
les gens de bien eussent toujours quelque chose à démêler et à débâ-
tre les uns contre les autres, estimant que celle lâche et puereuse

pièce, par laquelle les hommes s'entre-cèdent et s'entre-pardonnent et
les uns aux autres sans se contrôler, c'est à fausse enseigne appelée
concorde. Et pensent aucuns que certainement Homère eut cette opinion,
parce qu'il n'eut pas autrement fait Agamemnon se rejouissant de voir U.
Lysse et Achille querelles à grosses paroles ensemble, s'il n'eût estimé que
le débat et l'envie entre les principaux hommes (qui font pils ont l'oest
l'un sur l'autre) tournât au grand bien de la cause publique; toute-
fois cela n'est pas sans doute, ny se doit pas à l'aventure confesser
simplement, parce que les querelles et discussions excessives entre les
citoyens sont très dommingeables, et dangereuses aux choses pu-
bliques.

(Lettre à S.B., 14/1/53) S'écart entre l'esprit ondoyant, retif, au jour le jour,
de monde encore civilisé et la volonté très concentrée de Staline est presque
béant. Arrivera-t-on à le réduire? Mais peut faire son possible à cette
fin, sous peine de poser une si grave question.

N.N.R.F. 1^{er} février 1953. Roger Carillois, *Guerre et Démocratie*, pp. 235-4.

Chaque progrès de la guerre réelle, passionnée, implacable et sanglante, coïncide
de avec une poursée de la démocratie et se traduit par l'importance accrue de l'in-
fanterie et de la puissance meurtrière des armes à feu.

Par elle-même, l'armée n'est pas démocratique, mais elle est, indirectement, égalitaire.
Comme l'autorité y doit être plus exacte et plus indiscutable qu'ailleurs, elle s'y
motive aussi plus exclusive; la hiérarchie militaire n'en souffre pas d'autres que la civi-
le ou la contraire. Seuls comptent les grades - les postéjes ne sont rien. On ne

« Tout jeune communiste
doit haïr intensément »
affirme le journal
de la jeunesse soviétique

Moscou, 20 janvier (U. P.) — La campagne de préparation en vue du procès des « assassins en blouse blanche » et autres « ennemis du peuple » en est à sa seconde semaine, en U. R. S. S., et toute la presse soviétique continue à attiser dans le peuple ce que la « Komsomolskaya Pravda », organe de la jeunesse, appelle « l'esprit de haine intense à l'égard des ennemis et la vigilance révolutionnaire ».

Le journal critique, notamment « certaines organisations de komsomols » pour leur tendance au relâchement politique. Et c'est là qu'il déclare que toute organisation de komsomols est tenue d'éduquer les jeunes dont elle a la responsabilité dans un « esprit de haine intense à l'égard des ennemis ».

[15/2/53] On love même les cadavres [L.]

conçoit pas un subalterne qui refuserait d'obéir à son officier parce qu'il le trouverait moins riche ou moins bien que lui. En ce sens, l'armée apparaît comme la première forme sociale où l'obéissance se conjugue avec l'égalité... [235] Depuis plusieurs siècles, l'évolution tout entière des conditions mêmes de l'efficacité militaire ~~se sont~~ joue entre elle [la classe noble, qui détenait jadis le monopole des métiers des armes] à chaque génération, la noblesse se voit déplacée un peu plus par l'importance prise par l'infanterie, l'artillerie,

l'artillerie, les bureaux et les ingénieurs. L'administration de l'armée a cessé de lui appartenir ; il n'y a plus de comte noble, mais un secrétaire d'Etat à la guerre, qui n'est pas un soldat, mais un bureaucrate, non pas un grand seigneur, mais un communiste qui se charge au soldat plutôt qu'il ne l'exécute à cause de sa naissance. [240] En outre, l'armée introduit l'uniforme. Le soldat ne porte plus le turban de son colonel, mais la tenue du serviteur du monarque et de l'Etat [241]. L'uniforme renforce aussi l'appareil économique et industriel de l'Etat. Note les pièces interchangeables des mousquetons : une même dévisse qui tend à remplacer l'artisanat empirique par la construction métallurgique des pièces détachées [242]. Il y a longtemps qu'on tend à adopter un calibre unique pour chaque type d'arme à feu, fusils ou canons. Depuis le XVIII^e siècle, le soldat ne loge pas chez l'habitant, mais dans une caserne, propriété de l'Etat. Le développement de l'administration militaire aboutit à la construction d'arsenaux, de magasins, de hôpitaux. Elle nous offre le premier modèle d'une organisation complexe à grande échelle. Les problèmes de production, de transport, de ravitaillement, d'équipement, l'habillement du plein de campagne, la coordination des différents services pour son exécution, ont pour conséquence une hypertrophie sous prétexte des organes administratifs, même civils. Sa structure centralisée de l'Etat démocratique contemporain tire son origine lointaine de la

passé mis en place pour satisfaire aux exigences militaires [242]. De fait, la stratégie du XVIII^e siècle ne survécut pas à la Révolution Française. L'avènement de la démocratie est virtuellement celui de la guerre totale. Car la République ne diffère pas les droits du citoyen et les devoirs du soldat [245] - la conscription [244-5] - ... Comme l'a bien aperçu Ferrero, il n'est aucun des avantages de la démocratie qui ne se réalise par une contrainte correspondante, l'individu ou strictement suivant les ambitions de l'Etat. Pour peu que celui-ci tolère moins d'obstacles à ses entreprises, il décide de tout sacrifier à leur réussite, ses dons, ses interventions dévouées autour de moyens de pression et d'instruments de servitudes... La guerre est pour l'Etat une activité totale, en vue de laquelle se trouvent réunies instantanément utilisables l'ensemble des ressources et de ses énergies [250] - l'ensemble [251-2] - ... Il ne faut pas se limiter à une évolution universelle [252]. Au reste, elle continue... Une phase nouvelle s'accomplit aujourd'hui : celle du passage de la démocratie libérale à la démocratie totalitaire [253] - L'évolution contemporaine tend à faire de la nation un aspect temporaire et transitoire de l'armée dont elle ne se distingue plus que par une imperfection relative... Elle en représente l'état dilaté et, pour ainsi dire, le degré réduit... Mais il suffit de la guerre pour qu'au plus tôt s'accomplisse le passage au degré plein... Tout le préparé, tout l'a prévu, tout fut conçu et exécuté pour qu'il s'effectue aisément et rapidement [254]

§ Bukhar - Gordon Young, Goering tel qu'il fut. Paris, A. Fayard, 1952.

- 1) Le premier contact entre Goering, en tant qu'envoyé de Hitler, et G. Vahsen - Sa visite de mai 1931 - Son but : rassurer les catholiques allemands, dissuader le néfaste du Vahsen, diriger un peu plus de f. Brüning - Rhénanie, Belgique, Haute-Silésie résistèrent moins que les provinces latines du Nord à la première vague [1567]
- 2) Création, le 6 avril 1933, de la Reichsmarine (Reichswehr) [1967]

3) Incorporation des S.A. dans la police austro-allemande (nombreux membres de police de base communistes) (leaflets brun à l'extérieur et rouge à l'intérieur) [197-8]

4) Création du premier Konzentrationslager à Oranienbourg en 1933 [200-1]

5) Deuxième visite de Goering au Vatican en avril 1933 en tenue de Commandant du Reich à l'Aviation - Ses origines et la Luftwaffe [201-6]

6) Choix des S.A. de universitaires en 1934 à Munich, sous l'égide de Alfred Rosenberg,

Hitler les Hohenzollern au lampadaire!
Laissez ces choses se balancer jusqu'à ce qu'ils tombent.
Donnez un cochon noir (un pèche) dans la synagogue
et faites les grenades dans les églises [227]

7) Sa visite de Charles G. Lindbergh en 1935 à Goering [251-2]

8) Le 27 avril 1936 Goering devient le futur de l'économie allemande; le 2 septembre Hitler annonce à Nuremberg la mise en route du « plan de quatre ans » [257-8]

9) Les fêtes ~~noir~~ de mariage et le plan [287-8]

10) Extension des pouvoirs économiques de Goering en juillet 1937: subordination à l'industrie du fer et de l'acier [260]

11) Milch [204] [261-2] [300] [344.5. Demande à Hitler (l'aviation & Goering), [349-50]

12) Les cas Blomberg, W. von Fritsch [263-5]

13) P. Heydrich et Goering [262-5]

14) Occupation de l'Autriche - Sa conversation de Goering avec Mastny - le rôle de l'aviation [266-8]

- 5) Nuremberg et Munich 1938 [271-4]
- 16) Ses représailles et les dicrets contre les juifs en novembre 1938 [275-8]
- 17) Ch. XIII : Le Pacificateur (épisode Dalkhaus, p. 285-297)
- 18) La division de Goering sur l'aviation (augmenter le nombre des avions, éviter la création de nouveaux modèles) [298-7]
- 19) La bataille aérienne contre l'Angleterre en l'été 1940 [300-1] [303-2] [311-12] [324]
- 20) La guerre contre la Russie [324-7] (hostilité de Goering)
- 21) Stalingrad [341-2]
- 22) V₁ et V₂ [348-51]
- 23) Pologne [362-37] [364-57]
- 24) les Wehrmacht [3717]
- 25) Goering négociateur [3647] et successeur de Hitler [3647] [376-397]
- 16) Le testament de Goering au peuple allemand : "Jamais, en aucune circonstance, vous ne serez vous-même du côté de la Russie qui cherche la destruction totale de l'Allemagne" [4117]

Peine de mort pour tous les Bulgares qui s'enfuiraient de leur pays, et travaux forcés à leur famille 1953

Vienna, 20 février (A.P.). — Le Parlement bulgare a adopté une nouvelle loi prévoyant la peine de mort pour tous les Bulgares qui s'enfuient de leur pays, et des peines de prison de déportation ou de travaux forcés pour les parents et amis qu'ils laissent en Bulgarie.

Le texte de cet amendement au code criminel a été adopté le 12 février et publié dans le journal « Travotnitshe-kodelo » parvenu à Vienne aujourd'hui.

Les illuminés qui, de bonne ou de mauvaise foi, s'exaltent sur une "indépendance nationale", qui tendent toute seule, indépendamment des conditions générales qui peuvent amener la défaite ou la servitude.

P.M. Les Français ne savent plus s'affirmer que par la xénophobie, c'est-à-dire du ~~not~~ nationalisme, ^{ils préfèrent être} ~~une~~ ^{une} nation de premier plan par l'imagination plutôt qu'une nation de deuxième plan dans la réalité, aussi ils ne savent rien de tout.

[15/3/53] Musée : un mélange de orange et d'insultate

[16/3/53] Les « progressistes » la demi-conscience exerce autour de zavags, que la demi-science rachète par Pascal

Le curé ne zavagi pas que, depuis dix-huit mois, Sueton s'est tout de fois repenti, que son repentir, quelque violent qu'il fut, n'avait d'autre valeur que celle d'une scie parfaitement jouée d'une encore de bonne fois. Les Klammes Perdus

[12/3/53] (A. Ollendoff) [Adolfo de Brindisi]

Paolo Roberto e Giovanni Germanetto Trent'anni di lotte del comunismo italiano (1921-1951), Edizioni di Cultura Sociale, Roma, 1952.

Questa frazione [« astensionista »] era la più forte e prese la direzione del partito nelle sue mani, insieme alla minoranza rappresentante la corrente dell'Ordine Nuovo. Bordiga divenne segretario generale del partito. I bordighiani ebbero l'appoggio del gruppo dell'Ordine Nuovo per una ragione contingente, manifestata così subito dopo il congresso costitutivo del partito. Un piccolo gruppo di destra, capeggiato [34] da un certo Bacca professore di lettere (gruppo del quale fece parte anche Grazzani) incominciò ad assumere posizioni l'entusiasmo, sia sulle politiche del partito, che sui suoi legami internazionali. Perché, in quel periodo, il pericolo maggiore per la classe operaia italiana era costituito dalla corruzione riformista, il fuoco venne concentrato contro questo gruppo per impedirgli di nuocere [35]

Infine essi [i bordighiani] si rifiutarono di aderire all'organizzazione popolare armata della Arda, del Popolo perché era un'organizzazione larga, non adatta solo ai comunisti e nella quale influivano numerosi Camorristi decisi a opporsi alle dele

Vous ne pouvez rester indifférent !

En novembre 1952, un certain nombre de personnalités de toutes opinions parmi lesquelles Maurice Merleau-Ponty, C.-A. Julien, Paul Rivet, Edmond Vermeil, Jean Wahl, Claude Bourdet, J.-M. Domenach, J. Hadamard et J.-P. Sartre ont formé le Comité d'Action des Intellectuels pour la défense des libertés.

Des Comités étudiants se sont créés au Droit, en Lettres, en Médecine, à l'Ecole Normale Supérieure qui vous appellent à participer à un

M E E T I N G

qui aura lieu le 26 MARS 1953, à 16 h. 30

AUX SOCIÉTÉS SAVANTES

rue Danton (VI^e)

au cours duquel les professeurs Paul RIVET, Charles-André JULIEN, Edmond VERMEIL et Paul FRAISSE ainsi que Gilles MARTINET, secrétaire général du Comité, et Jacques ROUGERIE, du Comité de l'E. N. S.,

retraceront les étapes d'une évolution qui menace nos libertés traditionnelles après avoir annulé la plupart des libertés nouvelles conquises à la Libération.



La situation faite aux étudiants d'outre-mer sera également évoquée au cours de cette réunion.

fascista. Mentimero con la soluzione anche nel campo della lotta armata contro le bande fa [357] scista. Al II Congresso del P.C.I. (Roma, 1927) i Bordighiani ebbero un ruolo la maggioranza e ciò ritardò lo sviluppo del partito sulla giusta via del leninismo. Con l'aiuto dell'U.C. e particolarmente del grande Lenin, si dovette condurre una feroce lotta contro questo estremismo infantile e pericoloso. La lotta fu diretta da Gramsci e da Boglietti con grande energia, con abilità e con profuso spirito necessario. Ancora prima del III Congresso del partito (Lione, 1926) i Bordighiani vennero isolati e battuti [367]

Palmiro Boglietti direttore del Comunisti, sfuggito alla fucilazione a Roma non poté venire fucilato e torturato [387]

Nel mese di maggio del 1924 ebbe luogo la I Conferenza clandestina del P.C.I. si svolse in montagna presso Como. I due più importanti discorsi furono pronunciati da Bordiga e da Gramsci. Bordiga sostenne le vecchie tesi. La lotta non gli aveva insegnato nulla. L'attività del partito avrebbe dovuto essere limitata, secondo lui, alla propaganda dei principi. Ripeté che l'avvento del fascismo non era stato ~~che~~ « che un cambio di ministero » e che, quindi, non vi era alcuna necessità di cambiare la linea di condotta del partito. « Un giorno - non dire quando - i fatti avrebbero dato ragione al partito, allora le masse si sarebbero avvicinate ai comunisti e la rivoluzione avrebbe vinto. Così la funzione dei gruppi o frazioni, egli era contrario. Se vi sono dei socialisti - egli disse - che vogliono entrare nel P.C.I. (come lo volevano i "torquisteneghianalisti" capogruppi di Serrati) senza porre rivendicazioni, possono entrare individualmente, cioè fare una domanda d'ammissione: la Direzione nella deciso caso per caso. Il P.C.I. non doveva diventare un partito di massa, che chi, non broni », era il punto di vista di Bordiga.

Gramsci punto per punto demolì tutto il castello di parole di Bordiga. [437]

III Congresso del Partito (Lione, 21 gennaio 1926) [597]

articolo di Boglietti analizza dopo il II Congresso le basi ^{teoriche} del bordighismo nel
l'articolo dell'Internazionale Comunista [60]

II^a Conferenza nazionale del partito tenutasi a Rocca nel febbraio del 1928
[77]

i fenicotteri [747]

Lotta contro l'opportunismo [76-07]

L'opportunismo sulle questioni del partito si manifesta, all'inizio, nelle
su questioni apparentemente lontane: quella della lotta contro i Kulak e per la
industrializzazione in Russia. Era, allora, stato nominato

Le procès de l'« Internationale des Traîtres »

Figaro, 15 février 1903

La Cour d'appel confirme les condamnations prononcées contre MM. Renaud de Jouvenel et Wurmser

La 11^e chambre de la cour d'appel de Paris a rendu son jugement dans le procès intenté par différentes personnalités politiques polonaises, roumaines et bulgares contre M. Renaud de Jouvenel, auteur du livre *L'Internationale des traîtres*.

L'arrêt de la cour confirme les condamnations à 12.000 francs d'amende qu'avait prononcées antérieurement la 17^e chambre du tribunal correctionnel contre l'auteur de l'ouvrage, M. Renaud de

Jouvenel, M. André Wurmser qui en rédigea la préface, et Mme Marcelle Hilsum qui l'avait édité.

M. Dimitrov et le colonel Kowalewski, parties civiles, obtiennent chacun un franc de dommages-intérêts tandis que M. Dianu, homme politique roumain, obtient 100.000 francs de dommages-intérêts.

Dans ses considérants, la cour constate que les prévenus n'ont pas apporté la preuve de l'assertion de trahison avancée dans l'ouvrage, pas plus qu'ils n'ont fait la démonstration qu'ils n'avaient pas l'intention de nuire.

Il s'agit, déclare l'arrêt, d'une œuvre partisane outrepassant les limites de la libre critique historique et la polémique admissibles entre personnes ne professant pas les mêmes opinions politiques et idéologiques.

Les parties civiles qui avaient été obligées de verser 5 millions de caution se voient restituer cette somme et obtiennent de surcroît la suppression des passages incriminés, faute de quoi les condamnés devront payer 20.000 francs par astreinte constatée.

[Conversazione con M. Toscano, 16/4/53.]

Argomenti in favore della tesi dell'assassinio di Stalin (!)

1. Nessuno al momento della morte di Stalin e delle misure del 5 marzo per la successione si è richiamato ad un investitura da parte di Stalin (il che avrebbe semplificato le cose, sarebbe stato accolto come naturale e avrebbe rafforzato la portata delle decisioni).
2. Il funerale si è svolto come se si fosse avuto fretta di liquidare al più presto la cerimonia, di sbarazzarsi della salma. I rapporti diplomatici affermano che la folla ha sfilato alla Casa dei Sindacati, ma a grande distanza dalla salma (foxe). A mezzogiorno finita, subito è stato chiuso il Mausoleo e la sfilata non ha più ricominciato. Differenza dalle ~~con~~ manifestazioni antesi e dalla procedura seguita al momento della morte di Lenin.
3. Gli ultimi ambasciatori di egli aveva ricevuto erano stati quelli dell'Argentina e dell'India: l'uno e l'altro avevano trovato Stalin in condizioni di salute eccellenti.
4. Singolarissimo è il fatto che Stalin non abbia provveduto (dopo l'esperienza di quel che era accaduto alla morte di Lenin) alla propria successione, il che avrebbe rafforzato i successori da lui designati. Se l'ha fatto, gli è stato impedito di annunciarlo, o lui stesso, per l'momento, un fatto nuovo, ne ha sorpreso la pubblicazione.
5. È singolare poi che la successione sia stata regolata con un colpo di Stato, in un paese dove si tiene a salvare le forme.

6. L'ultimo fatto importante che si è prodotto prima della morte di Stalin è quello dei medici [i.e. esso sarebbe stato voluto contro Maister e Beria da un terzo gruppo] [come Stalin?]

7. Colpisci la forma di pubblicità particolare, quasi scandalistica, che ha preso la liberazione dei medici.

8. Questi medici sono quelli del kromisio

9. L'autopsia e il bollettino dei medici sulle cause della morte di Stalin sono l'excusatio non petita.

10. Se la Giugoslavia è minata da una mazzetta del tipo dell'Albania in forma, perché colpiscono la polizia?

11. Se Beria e Maister sono feunti da una politica di distensione ci hanno pensato prima.

Ch. Peguy, De Jean Coste, Paris, Gallimard, 1937.

La misère

Le misérable est dans sa misère, au centre de sa misère; il ne voit que misérablement; justement parce qu'il ne croit pas à la vie éternelle, à une survie infinie, le misérable que nous connaissons "a plus qu'un seul compartiment de vie et tout ce compartiment lui est occupé désormais par la misère" ... et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une limitation que d'un esprit au moins, puisque tout espoir est ~~infirmité~~ lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation; littéralement elle est infinie [25-67]

Égalité et fraternité

Le problème de la misère n'est pas sur le même plan, n'est pas de même ordre que celui de la fraternité l'inégalité [32]

Le sentiment de l'égalité n'a inspiré que des révolutions particulières ou locales (ex. anglaise, américaine). C'est un sentiment composé, mêlé, souvent impur, où la vanité, l'envie, la cupidité contribuent. La fraternité est pure, simple, personnelle les êtres profonds, sérieux, laborieux, modestes. L'égalité n'atteint souvent que les hommes de théâtre et de représentation, et les hommes de gouvernement; ou encore les sentiments de l'égalité sont des sentiments fabriqués, obtenus par des constructions formelles, des sentiments livresques, scolaires. C'est un fait que, sauf de rares exceptions, les hommes qui ont introduit dans le public les préoccupations d'égalité n'étaient pas, n'avaient pas été des misérables, ni même de petits bourgeois ou les pauvres, des notaires, des avocats, des procureurs, des hommes qui n'avaient pas reçu l'investiture indélébile de la misère [34]

(La pensée populaire des peuples trop et le R.F. renaissent des peuples libérés ou de fraternité)

Jean Coste

On veut adorer Jean Coste à condition qu'il soit dans la commune les représentants du gouvernement, un agent de l'État, un émissaire des partis [52]

La bière

La bière est une liqueur précieuse, un poison plus cher que celui des Bourgeois, car il est fait avec notre sang, notre santé, notre sommeil et les deux tiers de notre amour! Il faut en être avare!

G. Baudouin, *L'art romantique*, G. F.F. Gaullier, N.R.F., 1923, p. 349. (Dons consulté aux jeunes littéraires)

xI. Curiosità degli uomini, di come sono, e di come vanno le cose loro
viaggi intorno a loro, e la conversazione su di loro, con loro stessi, nel
mezzo stesso delle cose che essi fanno o stanno per fare, le battaglie anche,
disastri anche, cercando il perché di quello che fanno pur nell'aiutarli a
fare, conversando pur nel partecipare, senza, ossia, lasciare indietro ma
la part memoria e la contemplazione, il gusto di guardare, il gusto di ser-
verare, la facoltà di giudicare, come, in altri termini, essere dentro la vita
e nello stesso tempo affacciato sulle vite - questo è un modo di essere che non è
sempre praticato, potrei dirlo mio, e volentieri lo seguo in chiunque mi accade
di vederlo.

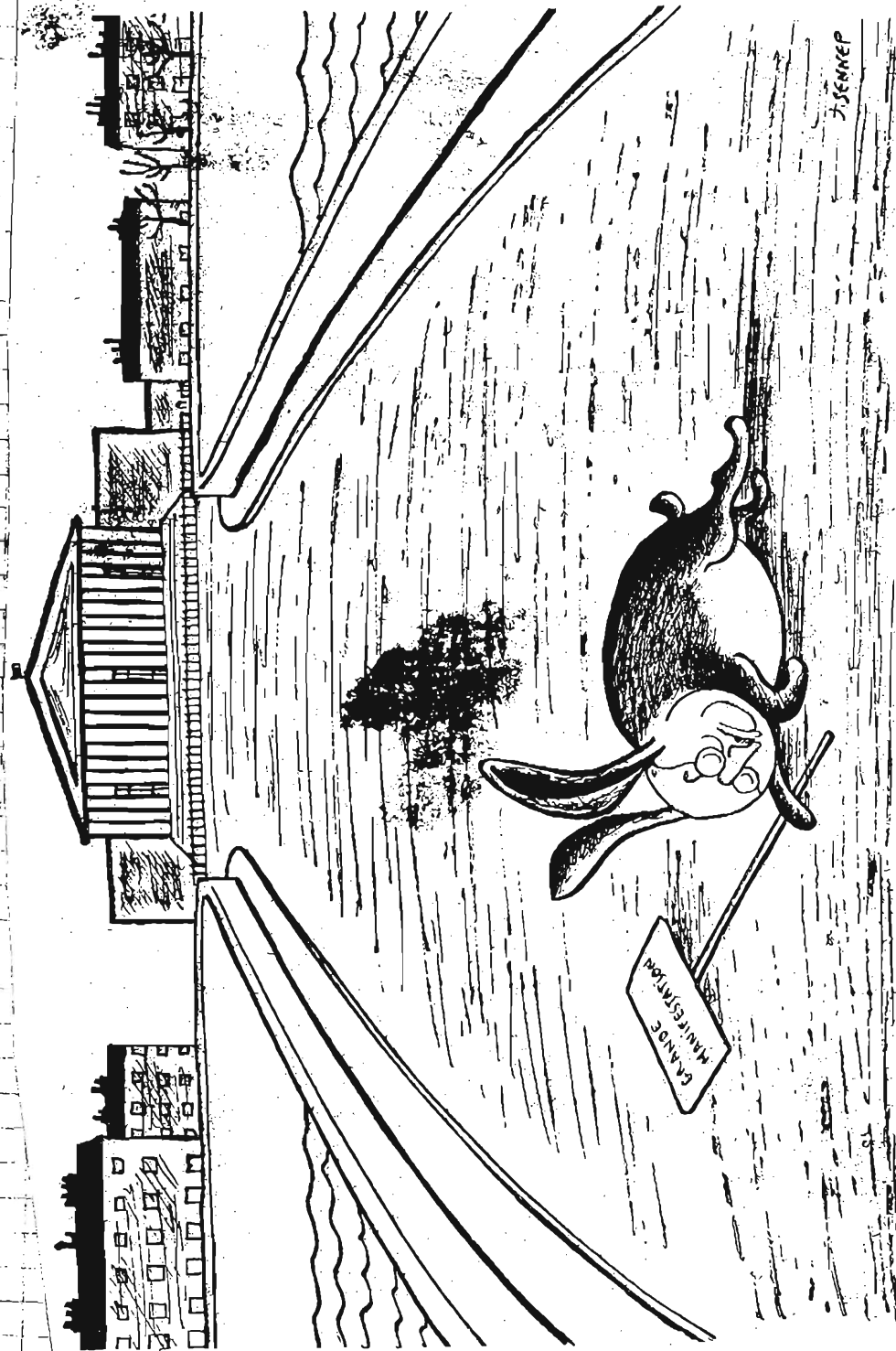
Elio Villonni, Uomini e no, Bompiani, 1925, p. 69

Balzac

Le cas de Balzac reste un des plus extraordinaires, un des plus inexplicables,
de notre littérature, de toutes les littératures, A. Gide, Journal 1942-1949
Pallmann 1950, p. 39 et p. 43. Complètement renversé par Balzac.

Racisme et classisme

Si le racisme est la condamnation, la mise à l'index, l'extermination de
groupes de gens présentant certains caractères communs réels ou supposés, et enhai-
nent, comme tels, un ~~comportement~~ ~~analogue~~ même comportement, dont les racines doivent
être extirpées, y a-t-il pas une certaine affinité entre ~~classisme~~ et racisme? Le
classisme juge et condamne au nom de caractéristiques sociales, et ce sont les racines sociales
qui doivent être extirpées. Chez Émile Durkheim on arrive à l'identité entre juifs et capitalistes,
et des régimes totalitaires ont utilisé ce rapprochement de la dévotion de la « ploutocratie
juive » américaine, cause de la guerre, vis-à-vis les fondateurs de l'industrie, des bolcheviks et juifs
musulmans et les « arabes » et « hindous ». En l'occurrence, il faut dire que...



Paris de Senepé

MARXOMATOSE

10/6/53

[dimanche 8 nov. 1953]. *Finis Galliae?* . Cet après-midi j'ai vu, en (55)
remontant les Champs-Élysées, j'ai vu ~~de~~ l'affiche pour une réunion
publique salle Wagram, le 11 novembre, contre la C.E.D. et ~~pour~~ ^{pour} l'
contre le danger allemand et pour la l'« indépendance nationale de la France ».
L'heure convoqués les citoyens du VIII^e, XVI^e et XVII^e arrond^s. S'appartenant polit.
que des orateurs n'avaient ~~été~~ ^{été} pas indiqués : mais les ^{seuls} derniers de la liste
étaient : Louis Vallon, adjoint de Paris et Jeannette Vermeersch, députée de Paris
des du Bond-point, des jeunes gens insistèrent à signer contre la C.E.D.
Dans un registre ~~mais~~ que décoraient les emblèmes de la jeunesse, la
croix de Lorraine.

[suite de la page 53] les marxistes représentent ~~sans~~ parfois la bourgeoisie, la « capitale »
reproduit exactement les techniques de propagande des totalitaires, de tous les totali-
taires (même appel à la haine, le « ventu repux » du capitaliste ripost à la ligne
du Juif etc.)

Documento del dicembre 1953

Lo schieramento elettorale del 7 giugno: destra monarchica e missina;
partiti apparentati di centro, dove ai tre partiti minori l'opinione pubblica fu indotta
ad attribuire una pura funzione di contorno, vale a dire di satelliti incapaci
di modificare o di attenuare il carattere sostanzialmente conservatore e confessionale;
partiti cosiddetti di sinistra. Milioni di elettori dissero allora: chi vota per il
PSDI, per il P.R.I. o per il PLI vota in realtà per la D.C.

[Unità Popolare (Barra, Greppi, Calamandrei, Codignola), Alleanza Democratica
Magionale (Corbisio, Nitti, Demanone). Una sola formazione, l'U.S.I. (Magriani
Cacciari, Andreotti ecc.) presente con le proprie liste in 22 circoscrizioni su 31, senza

in lotta su posizioni intransigentemente socialiste, ma nello stesso tempo intransigentemente anti-comuniste. Essi avrebbe potuto e dovuto raccogliere i suffragi di quei cittadini che sono orientati in questo senso. Senonché, l'estrema scarsità di uomini e di mezzi (l'U.S.I. nell'intera campagna elettorale poté spendere solo 26 milioni) fece sì che questa formazione non ottenesse che un'affermazione estremamente modesta (225.000 voti), superiore in ogni caso a quella ottenuta dall'Uniti Popolare (171.000 voti) e dall'A.D.M. (120.000), due per giunta più ricche di uomini e di mezzi, furono prevenute compromesse e dunque dall'appoggio loro offerto dai social-comunisti.

Hommage à Léon Blum rendu à la Société d'histoire Combed, 12.XII.53 de la IIIe République

HIER soir, à la Société d'histoire de la IIIe République, que préside le sénateur Léo Hamon, M. André Blumel qui fut le directeur de cabinet de Léon Blum pendant le gouvernement de Front Populaire, a évoqué au cours d'une conférence d'un exceptionnel intérêt, quelques-uns de ses souvenirs sur le leader socialiste au cours des années cruciales 1936-1938.

Après avoir montré que Léon Blum, hostile depuis de longues années à la participation des socialistes aux responsabilités gouvernementales, fut appelé à constituer le premier gouvernement à direction socialiste que la France ait connue, et cela malgré les vives réticences du président Albert Lebrun, M. Blumel donna un aperçu des méthodes de travail de Léon Blum, président du Conseil.

L'exposé de M. Blumel a été particulièrement suggestif à propos de la politique extérieure de Léon Blum. Loin de se laisser guider par des partis pris idéologiques, Blum chercha à plusieurs reprises — M. Blumel l'a testé — à négocier avec l'Allemagne et avec l'Italie. Devant le peu de succès de ses tentatives, il s'efforça de favoriser un rapprochement entre l'Angleterre et l'Union Soviétique et M. Blumel insiste au passage sur les relations étroites qui existaient, dès cette époque, entre Léon Blum et un homme qui n'était pas alors persona grata dans son propre pays : M. Winston Churchill.

Se despos nel 1953 hanno confermato che l'Italia è ancora oggettivamente il solo paese nel quale i comunisti hanno visto dal '46 ad oggi aumentare, loro voti, avendo per di più come alleato un grosso partito (il P.S.I.) col quale hanno ipotizzato complessivamente ben 5 anni limo e mezzo di voti, con una crescente possibilità di creare nuove formazioni collaterali e di estendere così le loro influenze - Comitati di un raggruppamento di democristiani laici legati alle prospettive cristiane e alle prospettive social-comuniste.

Non vi è nessuna possibilità che il P.S.D.I. possa assumere al teppamento totale da incidere sul blocco socialcomunista attuale a se voti e crisi da questa parte.

Uniti Popolari si sta dissolvendo. Una parte dei suoi aderenti ha già aderito al P.S.I. (Federazione di Genova) o ha osato chiaramente l'intenzione di aderire (Gruppi, Calabria, Campania, Campania, Calabria, ecc.). Altri hanno aderito al P.S.D.I. (Federazione di Brindisi) o sono propensi ad aderire a questo partito dopo il suo congresso nazionale. Altri ancora sono in contatto col U.S.I. e hanno già aderito o si preparano a questo raggruppamento (Fila, gruppo di Aquila, gruppo di Torino, Alessandria, Milano, ecc.). Altri infine (Colognola, Pavia, ecc.) sembrano ormai decisi ad affiliazione al futuro fronte socialcomunista come esponenti del

costituendo partito unico di sinistra democratica.

57
L'U.S. è la sola formazione che può essere considerata un primo esperimento capace di un movimento capace di esercitare un'azione disgregatoria sul blocco social-comunista e di attrarre o si costringe e voti da parte di forze finora militanti nell'ambito socialista.

Aggirarsi all'interno del P.C., fino ad determinare una frattura. Un tentativo in quest senso si può proporre in questa forma:

1°) creazione di uno schedario di indipendenti comunisti da ogni parte d'Italia scelto preferibilmente fra coloro che hanno coperto di recente qualche dubbio sulla linea politica del loro partito; - per questo, è necessario un viaggio circolare e una rapida presa di contatto con i comunisti che di recente si sono dimessi dal partito per motivi di dissenso politico. Si tratta in tutto di un migliaio di persone, i cui indirizzi sono noti [Schedario per distribuzione di materiale di propaganda]

2°) pubblicazione di un giornale settimanale o quindicinale di piccolo formato, che dovrà figurare edito da un gruppo di comunisti sconosciuti, ma tutti ora iscritti al partito. No giornale dovrebbe essere sollevato cinque questioni fondamentali:

a) Critica alla linea politica del partito e ai suoi errori, come causa della sconfitta della classe lavoratrice italiana;

b) critica della subordinazione della politica del partito agli interessi politici esterni dell'U.R.S.S. e alle direttive del Cominform;

c) rivendicazione della democrazia interna di partito contro la dittatura del segretario;

d) riaffermazione della libertà e della democrazia politica come metodo e come fine contro il regime totalitario e dittatoriale dell'U.R.S.S. e dei paesi satelliti;

e) opposizione al capitalismo di Stato sovietico (richiamo alle concezioni comuniste tradizionali fondate sull'autogoverno della classe lavoratrice)

Costituzione di gruppi comunisti di militanti in senso al P.C.

di. fuori del partito.

Da una lettera del 3/2/54: "Bisogna essere, come tu sei, dalla parte degli infelici che cercano lavoro. Ciò manda della grande politica, che quello non perde, ahimè, i suoi diritti, ma diventa una vesica piena di vento e peggio, se non la si «confica» intenzionalmente sulla miseria degli uomini e se non gli si ne chiedono conto ogni giorno."
(A. R. Bauer)

Lettere di Giacinto Salvadori, 1933-1941, Porto San Giorgio, 1953

CHIESA E FASCISMO - (10 novembre 1938)

Veramente il grande merito del Cristianesimo era di riconoscere l'infinito valore di ogni anima, e di non disperare mai di nessuna - ritenendo che ciascuna si può illuminare, magari in fin di vita. Dunque non dovrebbe essere una religione intollerante, anche per chi crede di possedere l'unica verità. Invece lo è, e spessissimo, ma credo più per il carattere della gente, che da quello che professano. Qualunque cosa crede con fervore un essere umano, tende all'intolleranza verso chi crede diversamente. I cattolici ~~credono~~ credono che si può essere salvati per le opere, così che includono, con quella teoria, una quantità di gente che non crede. Invece per i protestanti ci vuole la fede.

Papa dice che Hornack, nel *Das Wesen des Christentums* spiega precisamente che il gran merito del Cristianesimo è di aver insistito sul pregio infinito dell'anima umana, e qui assistiamo al curioso fenomeno che la Chiesa Cattolica Romana si fa liberale, per difendere l'individuo contro lo Stato, e contro il nazismo, e anche qui dove si trova in una posizione difficile, non può del tutto approssimare il fascismo - [52-3]

UN CORAGGIOSO (Riccardo Bauer) [56] (26.XII.38)

Il direttore del carcere, per ottenere da Bauer un atto di sottorin-

più, l'aveva chiamato ed aveva messo in rilievo il fatto che essendo 59
mutilato ed avendo servito la patria, avrebbe potuto andar dritto e, con tutte le
qualità che aveva, scriverla di nuovo. Ha risposto che in verità era mutilato e
che aveva servito la patria e che il migliore posto per servirla ancora era in
prigione. Così in prigione è rimasto [era stato arrestato nell'ottobre 1930 e in-
dennato dal tribunale speciale a vent'anni di carcere]

opinione sulla guerra promissa, pensata per l'agosto 1935. [III]

N.E.D., A.819, 20. XII. 53 - L'aide économique des E.U. à la France

Plan Marshall d'Defense Support, (Etude rédigée par M. Elgozy, Inspecteur
général de l'Economie Nationale, Secrétaire adjoint du Comité Economique de la
Coopération Européenne)

Conclusion, p. 47: L'aide économique proprement dite, des E.U. à la France a
pour fin. Le Programme de Sécurité Mutuelle qui lui a succédé est essentiellement
destiné à renforcer la défense collective des pays de l'Alliance Nord-Atlantique,
tout en évitant que leurs standards de vie ne deviennent socialement intolérables

Dans l'état actuel de l'économie du pays et de ses charges militaires, une
élévation sensible de son niveau de vie ne paraît possible que si une aide d'entente
internationale lui permettrait de substituer aux impératifs actuels de la défense
des objectifs d'expansion économique, des objectifs de paix

Monde, 2/2/54, p. 12 - Autour de la Conférence de Berlin - Quel jourai doit avoir la

S'opinion Fichtel per Jacques Bloch-Morhange, préfère pour l'Amiral Carlier

Un vol 225 - Un problème crucial pour la fin d'la paix du monde

Le reste dans toutes les brochures d'it A.T.G.P., 24 Bd. Poirsonnière, Paris, IX

Note su una conversazione con R. Bauer nel gennaio 1953.

De Gasperi ha demolito Piccioni, poi Bella ed ora Fanfani, che fare cedere su una
briciola di timone. Fanfani è un mediocre professore di economia, ambizioso, abnorme,
ma, le tasche sempre piene di proposte e di progetti, sintattico spesso con leggerezza, in-
studie a fondo i problemi. Il gruppo suo (Sonnati, La Fila) si è diviso. Ha costato
lo a Milano la costituzione di un gruppo di operaisti collettivi di sinistra. In quest
capit. - Non bisogna ignorare la grande polizza dei Trattato. Assorbiamo a
una piccola molecolare della d.c., attraverso a una campagna sul partito comu-
nista. Anche aveva annunciato lo scatto della legge elettorale, ma era temporale
le tirarne le conseguenze legali, che avrebbero prodotto un vero scompagno, l'uso
totalitario la presenza di quei candidati, spese d.c., che sarebbero stati eletti se
il fatto fosse stato constatato. L'idea di De Gasperi e del Vaticano è quella di
non modificare la legge e rifare le elezioni in una situazione favorevole. Un
punto importante sulla A.C.I. (dipendenti dell'azione cattolica), che sono un elemento
della crisi della sinistra d.c. - L'influenza di Giolitti nella d.c. (partito) non è
grande, come si temuto, ma non amato, anzi odiatissimo da alcuni gruppi. Il Psi
è un partito serio, la tradizione socialista è là. Il Gran Nenni (sic) non può
agire liberamente, lo si è visto dopo alcune sue dichiarazioni sul Pello Atlantico.
due o tre giorni dopo i comunisti intervennero per mettere il veto. Una apertura a
sinistra non è possibile se Nenni non estende l'alleanza coi comunisti. Si
creano vanificate speranze su Lombardi, che al recent congresso di Milano si è dato a
una demagogia, di cui è ormai profumato. Morandi è chiuso, ostinato. Il partito
liberale è impegnato in un liberismo economico ormai impossibile, condannato. Gli ele-
menti di valore come Malagodi sono la Cofindustria, come Aldoio rappresenta gli agrari
siciliani. La Riforma agraria attuale della d.c. è in un senso, pochi basati
sulla piccola proprietà; parte la loro tattica, i comunisti devono difenderla. - De
Gasperi ha dichiarato: « Non sono Facta », ed è vero, ma lascia fuo, su un interesse della
chiesa

La critique, qui veut tout mettre en ordre, s'est donnée beaucoup de la peine depuis cent cinquante ans pour retrouver l'enchaînement dialectique de la pensée de Jean-Jacques, la lier en un système qu'après cela elle se donne ou approuve ou condamne. Pour moi, je le vois plus naïf et plus simple, et sa force tient toute à sa naïveté. L'effort qu'il fait pour organiser son discours et ses idées n'est encore que soumission à la mode du temps, aux procédés des philosophes, ses « anciens amis ». Mais lui-même nous avouait souvent qu'il n'est pas un grand philosophe et qu'il ne prétend à rien d'autre qu'à mettre dans une éclatante lumière des évidences de cœur qui lui sont apparues. « En suivant toujours ma méthode, c'est-à-dire je ne tire point ces règles des principes d'une haute philosophie, mais je les trouve au fond de mon cœur, écrites par la nature en caractères ineffaçables. Je n'ai qu'à me consulter sur ce que je veux faire : tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal : le meilleur de tous les casuistes est la conscience, et ce n'est que quand on marchandé avec elle qu'on a recours aux subtilités de la pensée du raisonnement » [36],) Rousseau, Jean-Jacques, 1758-1779 - Gravez et imprimez d'un esprit, Gallimard, 1952.

Mardi 5 mars 1954 - à propos des pêcheurs-ouvriers, p. 1.

La Quinzaine, dans son éditorial intitulé : Un choix impossible ouvrier notamment les conséquences positives de la crise actuelle :

« L'espérance repose sur l'énorme progrès spirituel qui est en train de s'opérer dans des milliers de consciences. La gravité et l'acuité de la crise actuelle ont permis de découvrir et de mettre en lumière des faits considérables qui seraient sans doute restés longtemps ignorés »

Le premier fait de ces faits c'est que la question posée aujourd'hui par le

Christ à des millions d'incroyants, grâce à l'existence des prêtres-ouvriers. Ce sont des militants anticléricaux comme Albert Bayet et d'autres qui expriment des réactions très profondes de leurs consciences devant le crime des prêtres-ouvriers. C'est la classe ouvrière qui prend conscience que la foi des chrétiens qui vivent et luttent dans son sein n'a pas déprimé avec ses luttes, mais c'est au contraire enrichie et renforcée.

C'est aussi, dans l'Église, les problèmes du monde actuel posés aux chrétiens à une mesure plus vaste et plus profonde que jamais. Dans les milieux mêmes, les plus éloignés des aspirations de la classe ouvrière et de ses luttes, on a senti, dans ces dernières semaines, des changements.

Dans les milieux paroissiaux, jusque-là toujours fermés à la vie du peuple, des questions commencent à se poser. Cette prise de conscience... est un grand événement qui ouvre des perspectives nouvelles.

Monde, 91 mars 1954

Jules Moch, Libres opinions - Premiers explosifs.

Jamais depuis le 10 juillet les élus de la nation n'auront eu à leur disposition aussi dramatique, à résoudre un cas si conscient avec douleur, l'avenir de la France, celui de la paix, peuvent être mis en cause par leur vote.

Article de Foster Dulles pour les Foreign Affairs d'avril 1954

Boulévar, le temps et les principes fondamentaux hanteront pour nous, et seulement nous voulons bien le leur permettre.

Les dictateurs affrontent une tâche impossible quand ils s'appliquent à supprimer sur une vaste étendue et pour une longue période, les possibilités avantageuses que

déroulent de la liberté. Nous pouvons être sûrs qu'il se poursuit, même à l'intérieur de 63
l'empire soviétique, une violente lutte de force entre les puissances dirigeantes et la
multitude d'êtres humains. Dans cette lutte, chaque individu semble être par lui-
même impuissant. Mais dans l'ensemble, leurs aspirations constituent une force
puissante. [quelques nouvelles remarques à l'At] Cela ne prouve pas que les dictateurs
eux-mêmes aient été convertis. C'est plutôt qu'ils s'aperçoivent peut-être d'instinct
qu'il y a des limites à leur pouvoir de supprimer indifféremment l'âme
humaine. [Dor. 3me, Textes du jour, XLII]

Le jour où l'on a commencé à écrire Intelligence avec un I majus-
cule, on a été foule (Degas)

En mars 1794, le général Haxo, qui devait être tué le 20, désespérant d'en finir
avec Charette, sur lequel les troupes républicaines, malgré une politique d'après rapisailles et
de « terre brûlée » n'arrivaient pas à mettre la main, osa écrire à la Convention : « Le système de
Comité de Salut Public a fait son temps. Je crois qu'avec une politique moins aveugle on arriver-
ait à désarmer Charette. Pourquoi ne le tentez-vous pas, citoyens ? »
Il recut cette réponse :

« La République une et indivisible ne demande pas de leçons. Elle n'attend que de
services de la part des militaires qui elle honore de sa paternelle confiance. Il faut
que la Vendée soit assésée, pour qu'elle ne ose douter des bienfaits de la Liberté »
(G. Charette, Le chevalier Charette roi de la Vendée, Paris, G. Feltz, 1951, p. 121)

M. Bayart à Lim Blum [à Barcelone et à Valence] "C'est dommage,
M. le Président, que vous ne puissiez faire la politique de Richelieu," Malhe-
reusement pas.

Chamfort, Mémoires et pensées de l'Impératrice Nationale, 1753, de P. Aronclaudé,

Il avait pourtant été naqué à Miermontel & tout ce qui est dévot à la Révolution, tout ce que lui est utile est juste. « C'est là le grand principe. » Il y avait encore : « Voulez vous qu'on fasse des révolutions à l'eau de rose ? » Et maintenant, il dit : « (C'est Poedron qui le rapporte ce mot) : « La Révolution est comme un chien perdu que personne n'a vu arriver. » [237]

[Conversation avec Georges Bonnet]

18/VI/54

G. Bonnet tient à repousser tout tout fondement d'une liaison quelconque entre lui et les communistes après le 3 septembre, telle que pourrait laisser supposer ce que j'avais écrit dans Les Communistes pendant la drôle de guerre (page 41, note 18) au sujet des propositions qui avaient été faites par un élément de l'entourage de G. Bonnet, encore au Lucé d'Orsay, afin d'assurer la reprise de la publication de l'Humanité. Il affirme avoir tout ignoré d'une pareille affaire, qui en plus ne correspondait nullement à l'attitude qu'il avait prise à ce moment-là. Il n'est resté au Lucé d'Orsay que du 3 au 15 septembre, ayant été après transféré à la Justice. Il était persuadé qu'il fallait attaquer l'Allemagne pour venir au secours de la Pologne. Comme il résulte du Conseil de guerre du 23 août, que [chap. XVI, II, p. 305-8, M. Bonnet sous Fin d'une Europe on a publié le verbal] les chefs militaires français croyaient à la victoire. On pensait que devant les 200 divisions allemandes les 120 françaises, les 80 polonaises, et, peu à peu, les 40 anglaises auraient pu disposer d'une supériorité suffisante. Il écrit le 4 septembre une lettre au Président Paladon insistant pour qu'on attaque vigoureusement au front

Dans son livre M. Bonnet a écrit : « Cette journée du dimanche 27 août 1914 devait être marquée pour moi par deux entretiens importants (1) Je vis tout d'abord un homme d'Etat étranger de passage à Paris. Sa thèse était qu'en cas de conflit avec l'Allemagne, le gouvernement français devait envoyer immédiatement un ultimatum à Mussolini pour l'obliger à se prononcer en notre faveur, en exigeant comme gage de sa parole qu'il nous permit d'occuper une ou deux villes italiennes et de faire passer nos troupes à travers l'Italie. C'est probablement la guerre, mais avec un pays hors d'état de tenir contre nous. Certes mon interlocuteur m'avait dit que le gouvernement français devait prendre sur lui d'exécuter ce plan sans consulter ni son chef ni les Anglais. » [321-2] Cet homme d'Etat, j'ai pu qu'en cas de refus il fallait bombarder Gênes et quelques villes, mais en expliquant qu'on le faisait contre le régime, et non pas contre la population, qui se serait révoltée. M. Bonnet me révèle que cet « homme d'Etat étranger », c'est le comte Sforza.

Le président du Conseil, Cambon, Weygand et Darlan ~~font~~ affirmèrent qu'il s'agissait du plus haut intérêt que l'Italie restât en dehors du conflit [321]. [389]

Le président du Sénat, Jeanneney, émit au contraire de l'avis que

la suggestion de Sforza fut suivie. Il remit une note au président ^{de la République} ~~Dubouché~~ ^{Dubouché} ~~Sebrau~~, où il proposait qu'on posât à l'Italie un certain nombre de conditions. Elle

(1) Se souvint avec l'ambassadeur de Belgique, M. Letellier.

dever envoyer sa flotte dans l'Atlantique, donner droit de passage aux troupes alliées dans le Nord et neutraliser Gènes. Ces conditions équivalaient à une déclaration de guerre. [v. B 380] Comme on raconte que Churchill était favorable à l'opération B. v. l'Eric Shipps et Perrygo à Londres, d'où il rapporta qu'il y avait unanimité pour de monter la plus grande puissance à l'égard de l'Italie, qui se fût maintenue dans sa position de neutralité. Des pourparlers furent en conséquence engagés pour obtenir de l'Italie des dépôts de matériel de guerre (comme dans Hervé Heisler - racontant à San Remo; B 382) L'Italie, suivant la formule de Sans, serait allée avec le vainqueur. Pas de propagande; soyez vainqueurs!

L'attitude de la Russie en 1938 [Vol. I, De Washington au Quai d'Orsay]

M. Bonnet devient ministre des A. E. dans le gouvernement Daladier (15 avril 1938) [Blum lui avait proposé de partir comme ambassadeur à Rome]. Le 24 avril Henlein présente son programme en huit points au congrès des Allemands des Sudètes à Karlovy-Varý [80]; aux questions de Béchoulovaque et des industries allemandes possibles sont envisagés les entretiens franco-allemands de Lausanne [28-29 avril]; dans une de ses interventions M. Bonnet explique ce qui se passera en effet suivant un an plus tard, en mars 1939 à Prague [112-113]: les Anglais sont très réticents.

M. Bonnet n'avait pas de réserves contre la Russie. Il avait commencé sa carrière politique avec Herriot, favorable, dès 1925, à la reprise des rapports avec la Russie; il

n'avait été en Allemagne qu'une seule fois, en 1927 avec Bertrand, en 1934 il s'était rendu en Russie, ~~et~~ et avait écrit sur son voyage une série d'articles pour le Petit Parisien, qui en avait trouvé très favorables, et en tout cas il exprimait ~~un jugement~~ les impressions que lui avait faite l'organisation de l'Armée Rouge. [123] Dix jours après la Conférence de Londres, le 9 mars 1938, se réunissant à Genève le Conseil de la S.D.N. Il y eut son premier entretien avec Litvinov, ^{le 12 mai} Brunet lui fit présent la probabilité que le territoire vaquie aurait été attaqué par l'Allemagne et que la France n'aurait pu la défendre sans le concours de l'U.R.S.S. « Je ne demande pas mieux », répondit Litvinov, « mais nous ne pouvons intervenir que si nous obtenons le passage à travers la Pologne et la Roumanie. C'est à vous de l'obtenir » « Et si nous ne nous y créons pas ? Êtes-vous disposés à passer outre ? » « Il n'en est pas question ». En s'entretenant avec le ministre roumain Comnène, B. reçut une réponse entièrement négative [125 pp]. Même refus de la part de ~~l'Am~~ M. Cukaskewicz, que B. avait vu dès son retour à Paris [133]

Entre juillet et août 1938 B. fit faire plusieurs démarches auprès de Litvinov, dont l'une importante de la fin août par M. Payot, chargé d'affaires de France à Moscou [157 pp] ; pour la première fois, lors de l'entretien du 2 septembre, Litvinov fait allusion à la possibilité de surmonter la difficile crise par le refus polono-roumain ou servant d'une décision de la S.D.N. Brunet a avec lui son long entretien le 11 septembre 1938 à Genève, où Litvinov confirme le caractère de force appel à la S.D.N., pour une recommandation à la Roumanie, après de fortes pressions

sur le gouvernement communiste, dont la diatribe dépendait en définitive de l'U.R.S.S. (il est bien difficile à ne rien faire sans son consentement), et le Roumain ne voulait rien savoir. En mai-juin 1938, avant la crise, la Russie avait envoyé à la Tchécoslovaquie un certain nombre d'armes que cette dernière avait achetées, ils étaient passés sous le ciel roumain, sans avoir été dérangés par la C.D.A. roumaine (cf. 202). Pendant les dix jours où j'étais resté à Senere à côté de Litvinov, ~~comme~~ celui-ci ~~se~~ avait dit à Comnina une parole. Quelque allusion de l'appel à Senere. (1) (2)

Attitude de l'U.R.S.S. lors de la crise tchéco-polonoise de septembre 1938

En 1938, la Tchécoslovaquie ne pouvait rien attendre de l'U.R.S.S. (304). Les Russes ne mobilisèrent pas lors de la crise; les communistes français déclarent au même moment la grève des métallurgistes et les dockers.

(1) Les étapes étaient lentes, et semées d'embûches. Il fallait d'abord que le Conseil (2) que la France mène la première, 3) que le Conseil se réunisse à l'unanimité, 4) que le gouvernement roumain accepte. [2007] L'appel concernait la Roumanie seulement et non la Pologne parce que, de l'avis même de Litvinov, il était inutile de s'adresser à la Pologne, qui n'avait jamais accepté.

Les pourparlers de 1939

(voir à gauche, v. Borsano fasc. 1106) à cinq (P.B., F., U.R.S.S., Pologne et Roumanie) (69)

Propositions Chamberlain de déclaration commune (où éventuellement la conférence)

le 22 mars 1939, par la crainte d'une attaque allemande contre la Roumanie [164, 165-6.]; dans sa réponse, U.R.S.S. déclare qu'elle n'accepte pas de faire la déclaration sans la Pologne [166⁽¹⁷⁷⁾]; Chamberlain se réfère en une phrase de garantie réciproque, ~~entre~~ partie qui, sans pression française, concernait aussi la Roumanie. Les négociations finirent communément en avril à Paris, mais au bout de 15 jours le gouvernement soviétique exige qu'ils soient humiliés à Moscou. Le 14 avril M. Bonnet remet à l'amb. de Russie à Paris, Souzitz, & un texte (le premier clairement formulé), qui contient un engagement d'aide mutuelle en cas de conflit avec l'Allemagne résultant de l'assistance prêté à la Roumanie ou à la Pologne [190]. Le 19¹⁸ avril Moscou présente ses contre-propositions [Bonnet, p. 182, Soviet Documents on F.P., II, 329; A. Rossi, loc. cit., p. 61-2 (1)]. Le 22 avril dont le texte est aussi dans Soviet Documents of our F.P., V, n. 301. Le 22 avril (se référer dans l'essentiel à ces propositions et le même jour de même jour, aurait consulté le Soviet Bulletin [B, 182-3]; les D.B.F.P., V, p. 265-9, 316-18 contient le texte de l'entente. ~~notre~~ ^{du 21 avril} les premières instructions envoyées à l'ambassadeur Boeds à Moscou au sujet des propositions soviétiques et transmises aussi à Stoppa à Paris, qui les a fait connaître à Bonnet. C'est probablement à ces instructions que se réfère le Gouv. Français ~~long et fat~~ en parlant de ce P. Aide-Mémoire remis par son Ex

[v. Borsano, Encid., 1110, 9^{me} un pub. ult. second, f. A. Rossi, loc. cit., p. 48

(1) Moscou demande qu'il soit spécifié que l'assistance promise à la Pologne concerne exclusivement l'agression de la part de l'Allemagne, point 4; la clause est dans le paragraphe single-paragraph de 25 avril,

de la région de l'Est, (pas de R.F.F.), annoncent la constitution de l'« Union des Républicains
Séparés de l'Est ». Le groupement est rattaché au Centre National des Républicains ~~total~~
séparés ; le 13/V : le groupe de l'U.R.A. ; lors à ses membres, toute liberté de
des quant au maintien de leur goût ; le 21 mai a lieu au Palais Bourbon une
réunion commune des représentants de l'A.P.J., des républicains indépendants et des
peuples séparés pour procéder à un échange de vues sur une proposition de l'A.P.J. pour regrouper
par le motif ; ~~par~~ après la mi-juin, dans le nouveau g. Mendès-France,
l'ancienne dénomination U.R.A. a disparu, et l'expression « Rep. Sép. » est devenue
frivole

M. ~~n'est~~ ~~avait~~ que M. Mendès-France n'avait rien eue sa poche jusqu'à
face l'échéance du 20 juillet, ~~mais~~ il a senti que le moment était venu de frapper,
d'abord l'obstacle. Il a formé son gouvernement avec l'intention d'y rester, de « durer ».
Cela explique les mesures prises, la mise en place des éléments frivols ou jugés tels. Il
n'a pas osé prendre ses économies, son idée centrale est celle de diminuer les charges
pour avoir un budget moins compromis ; et où se pencher avec la grande Indolence.
Il était inquiet de l'économie dans le g. De Gaulle ; il s'est trouvé en conflit avec le
ministre des finances, Leeperque, mort par suite dans un accident d'auto. Leeperque était pour les
méthodes classiques M.-F. pour le dirigisme et l'intervention ; de Gaulle l'a sacrifié. Leeperque,
en ~~son~~ les dit : « Vous êtes seuls, tout le monde est contre vous. M.-F. a démontré parce qu'il
ne pouvait pas faire sa politique. Ses conseillers économiques sont : Gabriel Ardant (président
de la Société Générale), Albert Lamy, Georges Borès.

73
De Gaulle, qui parfois avait accepté, sans jamais s'y arrêter, l'idée d'une
« réconciliation des Français », le sacrifice au système « tripartite », il semble l'en
détacher en créant le R.P.F. ; il y est revenu. Aujourd'hui il a repris la posi-
tion « anti-démocrates » qui le poussa, comme en 1944, vers les communistes. L'une des
fautes essentielles de la campagne M.-F. est la révolte des professeurs de 1945 et
qui ont vu leurs privilèges ~~être~~ menacés et les places passer à d'autres. Le
message de M.-F. à de Gaulle n'a été qu'une opération pour ~~comme~~ faciliter, en
la courtoisie de ce côté-là, la participation de son R.P.F. à son gouvernement.

M.-F. joue surtout la carte anglaise ; c'est l'homme de Londres et sa politique
suit dans les questions internationales, françaises, européennes, d'asiatiques.

[13/VII/54] A.F. m'a dit que mercredi [15] à la réunion du Comité Directeur S.F.I.O.
on serait forcé de décider l'expulsion de Jules Moch. "Nous ne pouvons pas faire autre-
ment"

1) La mesure présente aura des conséquences bien plus importantes que vous ne pré-
voiez prévoir. Solidarité de clan et réactions sentimentales simplifient la ^{réaction} ~~réaction~~
~~pas loin de la~~ 30 ou 35 députés au moins (selon nos propres prévisions) entrent
en révolte ouverte ; peut-être ce seront tous les 59 signataires des documents anti-C.E.D.

Un certain nombre de Jérisiens suivra le mouvement. Qualités et intérêts
et la pente même des positions prises prennent vite le caractère d'une scission.

2) Cette scission se ferait exclusivement sur une question de discipline.

à première vue cela semble une position très solide, puisque dans les filiations il semble y avoir eu plus de six sur la discipline au sein du groupe parlementaire que en faveur de la C.E.D. Mais à la longue (je crois rapidement) la question de fond comme la question de discipline et l'avantage peut devenir un inconvénient.

3) S'annoncent risqué du danger de diviser le parti sur des questions peu claires pour la masse des militants, ou pour lesquelles ils n'arrivent pas à s'identifier à fond. J'ai toujours devant l'esprit les conséquences catastrophiques de la scission des socialistes italiens en 1947 (Nenni-Saragat), la bataille de la scission a été perdue, parce que ~~ce~~ ceux qui en ont pris l'initiative - ~~tant~~ ~~n'ont~~ ~~pas~~ ~~ne~~ ~~sont~~ ~~pas~~ arrivés à l'expliquer ni aux militants du parti, ni aux masses amies d'opinion.

4) Il s'agit d'une scission à part, en vase clos, qui ~~ne~~ n'effraye pas le parti le choc opératoire, sans créer les ^{mêmes} tensions politiques et psychologiques qui colmatent la brèche.

5) Une fois une scission prise, on a tendance à la justifier. Le parti se trouve bientôt devant de grosses questions : problème de l'Indochine, même s'il on trouve une solution à Genève ; problème de l'Afrique du Nord ; expérience Mendès-France avec les fondateurs de guerre civile qu'elle semble porter dans son sein ou à sa marge ; politique économique et sociale du nouveau gouvernement ; participation à ce gouvernement, ~~ou~~ opposition contre conditions de l'opposition ; rapports avec le M.R.P. etc. On est en somme dans une période où le parti doit prendre successivement, en un court laps

1) L'annonce d'un parti socialiste le plus unit, le plus clairvoyant possible et une condition indispensable pour empêcher que l'expérience M.F. n'aboutisse à une renouveau de l'industrialisme, un Front Populaire ~~qui~~ dont le contenu serait plus national - et national-démocratique social, selon la formule de Thorez, ins (l'insérer) actuelle dans l'Observateur. Il s'agit, me dit-on, d'un anti-démocratie pour le jour, mais pas pour cette me « au sud de la Seine » où l'amalgame serait plus facile, et dont la carte serait celle de la raison du parti.

2) Il faut tenir compte de la gravité de la crise générale du socialisme européen : en Italie il n'y a pratiquement plus de parti socialiste ; en Allemagne de l'Ouest le part social-démocrate est à la fois paralysé et attaqué par le problème de l'unité allemande ; en Angleterre les progrès du « berlanisme » et la nécessité de le suivre pour préciser pour les milieux les grèves, retablir un lien entre Attlee et Churchill sur cette à parallèle en politique internationale qui s'est installé avant la 2^e guerre mondiale entre les conservateurs et les labouristes le pacifisme labouriste.

1) Je vois à la nécessité de désamorcer un peu la question de la S.E.D., et de replacer la politique extérieure du parti sur le thème plus général de la défense occidentale et de son rapprochement avec l'Allemagne.

2) Nécessité de gagner du temps, de trouver un expédient pour renvoyer la question Jules Moch. L'implication est avec un question de politique générale.

3) Que vaudrait-il de faire un document de politique étrangère, s'il n'y avait plus d'intérêt - le parti - pour l'appliquer ?

→ La chose qui m'a inquiété c'est la formule : On ne peut pas faire autrement. 77
c'est l'expression typique qu'on emploie quand on est dominé par une mécanique qu'on
a mis en mouvement et qu'on ne domine pas.

◆ L'inauguration d'un buste en l'honneur de Pierre Viénot aura lieu à Revin (Ardennes), dimanche 26 juillet. Cette cérémonie doit se dérouler en présence de M. Pierre Mendès-France et de MM. Daniel Mayer et Charles Lussy.

Figaro, 22 juillet 1954

Figaro, 6 x 54. Reil. de Roger Sabrouse au jug. d'instruction. "Berens m'a demandé, en mars 1954, de lui donner des renseignements [sur les faits]. Je sympathisais avec lui, car il était rédacteur à "Libération", journal dans lequel j'avais d'ailleurs signé moi-même des articles. Mais je tiens avant tout à préciser que ce n'est pas un mobile intéressé qui m'a fait agir. Ce sont des raisons idéologiques : la perspective des bombes atomiques et la guerre d'Indochine ont dicté mon attitude.

Éditorial du Bulletin de Paris, n° 52, 8 octobre 1954. "Les Chambres, avec abstention, ont toujours fait semblant de croire qu'on pouvait être communiste et fonctionnaire français, que le parti communiste était un parti comme un autre et le communisme une doctrine parmi bien d'autres. Mais le

communisme ce n'est pas une doctrine, c'est une nationalité. Tout communiste est Russe avant d'être Français; tout militant communiste est épris par obligation de conscience.

Mimosa, le 1^{er} Juin 1954 (Pleïade), p. 84

Mais il est vrai que jamais M.M. à la Rochefoucauld ne l'ont parlée à nous, je
crois et n'est vrai qu'on oublie moins vite ce qu'on a fait que celles mêmes
qu'on reçoit.

Proust (Ed. de la Perle)

Et peut-être cette non-participation (du moins apparente) de l'âme d'un être à la
vertu qui agit par lui, a aussi en dehors de sa valeur esthétique une réalité si non psy-
chologique, au moins, comme on dit, physiognomonique. Quand, plus tard, j'ai eu occasion de
rencontrer, au cours de ma vie, dans des couvents par exemple, des incarnations vraiment
saintes de la bonté, elles avaient généralement un air allègre, positif, indifférent et brus-
que de chirurgien pressé, ce visage où ne se lit aucune commisération, aucun atten-
drissement devant la souffrance humaine, aucune crainte de la heurter, et qui est le vi-
sage sans douceur, le visage antipathique et sublime de la vraie bonté. [119]

LES MENSONGES DE

FIARD

"L'HUMANITÉ"

1 — A propos des sanctions économiques
 Nous avons le sentiment que l'appellation effective
 des sanctions économiques devrait être pour entraver la
 guerre. Mais nous savons
 mes sont capables de rendre
 C'est donc l'action de la
 des docters, etc... qui doit
 rendre effectives les sanco
 lions.

2 — A propos des sanctions militaires
 Nous devons nous rendre
 sur que nous nous rendi
 tienne une fois rendi
 faires, qui, à leur, elles
 d'homme et qu'il existe
 dans certaines parties
 vers la guerre mondiale.
 Les fascistes ont organisé
 ces. Et je veux que les
 ter, nous le verrons sur d
 taines exagérations social
 classe ouvrière, à la cause
 Certaines formules de l
 La campagne des sanction
 merque de l'impérialisme
 judice certain à la cause
 / Cela veut dire que de
 les cas nous examinons

Pour la cause du peuple

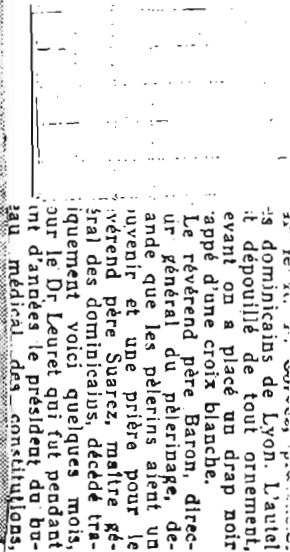
La campagne en faveur des sanctions militaires qui est influencée par l'impérialisme britannique, porte un préjudice certain à la cause de la paix.

Cela veut-il dire que nous ne pourrions être, dans leur les cas, nous, communistes, contre les sanctions militairés ? Pas le moins du monde.

Le seul fait que nous devons être prêts à utiliser les contradictions internationales pour obtenir, dans tous les cas, la victoire des armées de l'Union soviétique, signifie que nous envisageons avec beaucoup de calme, la possibilité de sanctions militaires. Leur menace peut sauvegarder la paix.

Il est surtout nécessaire et utile à la cause de la paix de mettre l'accent sur l'action des masses de la classe ouvrière, et sur son unité.

Après avoir rappelé l'essentiel de ce que nous a donné le VIII^e congrès de l'Internationale communiste, je voudrais maintenant examiner les tâches qui nous ont été fixées.



Les dominicains de Lyon. L'autel est dépourvu de tout ornement, devant on a placé un drap noir appé d'une croix blanche. Le révérend père Baron, directeur général du pèlerinage, demande que les pèlerins aient un vêtement et une prière pour le révérend père Suarez, maître général des dominicains, décédé tranquillement voici quelques mois, sur le Dr Leuret qui fut pendant ont d'années le président du bureau médical des constitutionnels.

LES MENSONGES DE "L'HUMANITÉ"

FIGARO

1. — A propos des sanctions économiques.

Nous avons le sentiment que l'application effective des sanctions économiques suffirait pour entraver la guerre. Mais nous savons que les gens des impérialismes sont capables de rendre ces sanctions inopérantes. C'est donc l'action de la classe ouvrière, des marins, des dockers, etc., qui doit intervenir, de façon qu'elle rende effectives les sanctions contre le fascisme italien.

2. — A propos des sanctions militaires.

Nous devons nous rendre compte que les masses sont pas du tout opposées aux sanctions militaires, qu'il y a chez elles un fond de nationalisme, d'égoïsme, et qu'il existe une crainte assez justifiée d'être entraînée par la voie des sanctions militaires vers la guerre mondiale. C'est pourquoi les campagnes des fascistes ont obtenu un certain succès dans les masses. Et, je veux dire ici, tout de suite, qu'il faut constater, nous le verrons sur d'autres points, combien certaines exagérations socialistes nuisent à la cause de la classe ouvrière, à la cause de la Paix.

Certaines formules de Léon Blum sont malheureuses. La campagne des sanctions militaires qui est à la remorque de l'impérialisme britannique, porte un préjudice certain à la cause de la Paix !

Cela veut-il dire que nous pourrions être, dans tous les cas, nous communistes, contre les sanctions militaires ? Pas le moins du monde !

Le seul fait que nous sommes prêts à utiliser les contradictions internationales pour obtenir, dans tous les cas, la victoire des armées de l'Union soviétique, signifie que nous envisageons avec beaucoup de raison, avec beaucoup de calme, la possibilité d'une guerre et par conséquent, la possibilité de sanctions militaires. Leur menace peut sauvegarder la paix.

Il est surtout nécessaire et utile à la cause de la paix de mettre l'accent sur l'action des masses de la classe ouvrière, et sur son unité !

Voilà donc rappelé en un quart d'heure, l'essentiel de ce que nous donnons le VII^e Congrès de l'Internationale Communiste, je voudrais maintenant examiner les tâches qui ont été fixées.

— 12 —

ses. La campagne en faveur des sanctions militaires qui est influencée par l'impérialisme britannique, porte un préjudice certain à la cause de la paix !

Cela veut-il dire que nous pourrions être, dans tous les cas, nous communistes, contre les sanctions militaires ? Pas le moins du monde !

Le seul fait que nous soyons prêts à utiliser les contradictions internationales pour obtenir, dans tous les cas, la victoire des armées de l'Union soviétique, signifie que nous envisageons avec beaucoup de calme, la possibilité de sanctions militaires. Leur menace peut sauvegarder la paix.

Il est surtout nécessaire et utile à la cause de la paix de mettre l'accent sur l'action des masses de la classe ouvrière, et sur son unité !

Après avoir rappelé l'essentiel de ce que nous a donné le VII^e congrès de l'Internationale communiste, je voudrais maintenant examiner les tâches qui nous ont été fixées.

POUR LA CAUSE DU PEUPLE

Rapport de Maurice THOREZ
au Comité Central du Parti
Communiste le 17 Octobre 1935

En avant
pour le pain, la paix
et la liberté !

Dans une note intitulée « La pratique du faux », L'Humanité d'hier accuse le Figaro d'avoir falsifié le passage d'un discours prononcé par Maurice Thorez le 17 octobre 1935.

Il s'agissait d'un article signé XXX (n'en déplaise à M. Duclos et à l'Express, Baranès ne nous l'avait pas téléphoné de Fresnes !) sur le fonctionnement de « l'appareil de renseignements » du P. C.

Le Figaro n'a pas publié un faux et L'Humanité, une fois de plus, a menti ; en voici la preuve :

La phrase citée par le Figaro est extraite (p. 12) d'une brochure intitulée Pour la cause du peuple, publiée en 1935 par le Bureau d'édition, 4, rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

Nos clichés ci-dessus représentent sa couverture et le texte strictement conforme à celui qui a paru dans nos colonnes.

En revanche, le texte imprimé dans L'Humanité d'hier et opposé au nôtre (cliché de droite) est extrait (p. 32) des œuvres de Maurice Thorez, livre 2, tome 10, Editions sociales 84, boulevard Auguste-Blanqui (1952).

Il est très exact que ce texte diffère de celui qui a été diffusé en 1935 par le leader communiste. Les mots « la possibilité d'une guerre » n'y figurent plus...

Entre temps M. Thorez s'est censuré. Il est trop facile de deviner pourquoi !

Ce sont donc nos accusateurs qui sont pris en flagrant délit de « falsification » !

ŒUVRES DE MAURICE THOREZ

LIVRE DEUXIEME

1935

Quand M. Thorez raconte aux Japonais la lutte des communistes contre l'envahisseur nazi...

16.X.54, Figeac

L'Humanité d'hier a publié la préface que M. Thorez a rédigée à l'intention des Japonais et qui accompagne la traduction de ses rapports devant les comités centraux ou les congrès du P.C. Ce n'est pas sans stupeur que l'on peut lire cet extrait :

« L'histoire nous a déjà donné raison. Si nous pouvions avoir un sujet d'orgueil, c'est d'avoir vu clair les premiers. Les premiers, en France, nous avons dénoncé la menace hitlérienne, la guerre préparée et voulue par les fascistes, la trahison des trusts, qui préparaient l'occupation allemande au Front populaire. Les premiers, nous avons appelé à la résistance contre Hitler, en préconisant l'union des démocrates et l'alliance avec la grande Union soviétique, puis en engageant sur le sol même de la patrie la lutte armée contre l'envahisseur nazi. »

M. Thorez fait certainement allusion à son comportement lorsqu'il fut appelé sous les drapeaux en 1939. Quelques semaines plus tard, il allait se réfugier, via la Suisse, en U.R.S.S., alliée de Hitler à cette époque. Mais il est trop discret sur ce chapitre ! De même, sur l'attitude de M. Cachin, aux sombres jours de 1940 où l'armée allemande entra dans Paris...

• Humanité, 15.X.54

Simone de Beauvoir, Les Mandarins, Gallimard

[Dubreuilh] Ce qu'il lui reprochait plus [Henry au P.C], c'était de traiter les gens en choses, et on ne fait pas confiance à leur liberté, à leur jugement, à leur bonne volonté, ce n'est pas la peine de s'occuper d'eux, et on s'en occupe mal. Mais c'était un grief qui n'avait de sens qu'en France, en Europe, où les gens ont atteint un certain niveau de vie, un minimum d'autonomie et de lucidité, quand il s'agit de foules abruties de misère et de superstition, qu'est ce que ça veut dire, les traiter en hommes? et leur fait donner à manger, c'est tout. Si l'hégémonie américaine, c'est la sous-alimentation, l'oppression à perpétuité pour tous les pays d'Orient, leur seule chance s'est l'U.R.S.S. la seule chance d'une humanité délivrée du besoin, de l'esclavage de la bête, chance c'est l'U.R.S.S., alors il faut tout faire pour l'aider. Lors que des millions d'hommes ne sont que des bêtes égarées de besoins

l'humain [223] même est décisive, et l'individualisme, une scolopore, comment oseront-ils réclamer pour soi ces droits supérieurs : juger, décider, discuter librement? Paragraphe de toute façon on ne peut pas vivre à sa guise, pourquoi ne pas renoncer tout à fait? Se perdre au sein d'un grand parti, confondre sa volonté avec une énorme volonté collective, quelle force, quelle force! Mais qu'on ouvre les bouches on parle au nom de toute la terre, l'avenir devient votre œuvre personnelle, ça veut la peine d'en causer bien des choses. [224]

la question des camps [295 pp.] [333 pp.] [377 pp.]

grâce à ces camps le nazisme avait été vaincu et un grand pays se construisait en qui s'incarnait la seule chance des mille millions d'hommes ~~menés~~ à une condition humaine

notre seule chance des sous-hommes croupissant de faim en Chine et aux Indes, la seule chance des millions d'ouvriers asservis à une condition inhumaine, notre seule chance. Les ténés, les abus de l'U.R.S.S. et les commodes n'empêchent qu'un jour le socialisme, le vrai, celui où se réaliseraient justice et liberté - finissent par triompher en U.R.S.S. et par l'U.R.S.S. ; si à son cette occasion il n'est le quittant, alors tout l'avant sombre dans les ténés. nulle part ailleurs on n'aperçoit [300] rien même un mirage d'espoir... Toute de pouvoir ne rallier au communisme, ce serait un soulagement et le détester résolument. Si seulement on pouvait être tout à fait pour, ou tout à fait contre ! Mais pour être contre, il faudrait avoir d'autres chances à offrir aux hommes : et c'est trop évident que la révolution se fera par l'U.R.S.S. ou ne se fera pas... Seul être que le mal est possible [307] [Henry]

H. : "Vous voulez étouffer cette affaire?" - [Dubreuilh] "Vous pensez bien qu'elle ne sera pas étouffée ; la presse de droite ne fera ses deux gras. Luttons-lui ce plaisir ; ce n'est pas à nous d'ouvrir un procès contre l'U.R.S.S. Mais aurons nous peine toutes les précautions imaginables, ce que les gens verront fatalement dans vos articles, ce serait une mise en accusation du régime stalinien. Je ne veux de ça à aucun prix. [373]

^{Berlin} Henry voudrait agir à partir de la gauche, pour exercer une influence. - Dubreuilh lui répond :

Si nous déclarions cette campagne, nous nous étions toute possibilité de travailler avec les communistes : ils nous classeraient comme anti-communistes, et ils n'auraient pas tort. Le rôle que nous essayons de jouer, c'est celui d'une minorité oppositionnelle, extérieure au parti, mais alliée avec lui. Si nous nous en appelons à la majorité pour combattre les communistes sur quelques points qu'il soit, et ne s'agit plus d'une opposition : nous entrons en guerre contre eux, nous changeons de camp. On aura le droit de nous traiter en traîtres [375]

Le parti de Madagascar

[D] Vous êtes bien convaincu qu'en Chine l'U.R.S.S. et l'Amérique il faut donner l'U.R.S.S.

[H] - Evidemment [550]

[10.] Un bon, ce suffit. Il y a une chose dont il faudrait se convaincre, c'est qu'il n'y a pas d'autre adresse que le choix, et autre amour que la préférence. Si on attend pour s'engager de rencontrer la perfection absolue, on n'aime jamais personne et on ne fait jamais rien [554]

Dans le Monde du 19/20.XII.54, qui cite une interview de Simone de Beauvoir dans Temps Dimanche [] « Il faut bien être naïf, pour s'imaginer qu'on peut faire une politique de gauche avec une majorité de droite. L'attitude criminelle du gouvernement en face des problèmes arabes - africains, son obstination à réarmer l'Allemagne, son « programme » économique qui dissimule l'attentisme sous de prétendues réformes, tout cela finira par ouvrir les yeux aux gens et par révéler la vérité de ce qu'il faut bien appeler la mystification Mentis - France ».

Il frammento di verità che copre la menzogna

Elle avait bien entendu frapper aux carreaux. Swann reconnut tout de suite dans ce dire un de ces fragments d'un fait exact que les menteurs pris de court se consolent de faire entrer dans la composition du fait faux qu'ils inventent, croyant y faire sa part et y déceler sa ressemblance à la vérité... Elle (Odette) ne se rendait pas compte que ce détail vrai avait des angles qui ne pouvaient s'emboîter que dans les détails contigus du fait vrai dont elle l'avait aléaïvement détaché et [87], au côté de de Swann, II (Suite?)

"La laïcité doit dépasser le stade de la tolérance", déclare M. Albert Bezy à l'occasion du conseil général de la Ligue de l'enseignement, qui s'est tenu jeudi et vendredi [16 et 17] à Paris, M. Albert Bezy, président de la Ligue, convient son auditoire à un "grand retournement intellectuel", à définir l'idéal laïque dans des termes qui

rendant un 301 nouveau

« La France doit dépasser le stade de la tolérance, devenir un système au sein duquel la France est en train de perdre son premier rang de puissance intellectuelle. Un quel retournement intellectuel et moral s'impose, il faut arracher le monde aux fous du passé pour que les techniques modernes ne soient pas mises au service d'une pensée vieille de mil ans.

« La laïcité doit dépasser le stade de la tolérance, devenir un système au sein duquel la diversité des opinions ne soit plus un mal toléré, mais un bien nécessaire. Un tel principe permet la coexistence de conceptions opposées en mettant hors de cause la force et l'injustice. Ne connais pas les jeunes, a conclu M. Albert Bayet, à l'issue de la bataille du passé, les divers orateurs ont remercié M. Menès - France de l'hommage qu'il a récemment rendu à l'École laïque et à l'enseignement public. (Mondial 10/20 XI.53)

Figaro, 10. XI. 54. Ne pas confondre

Les meilleurs atouts de la propagande communiste sont la misère, le taudis, le mécontentement des catégories sociales condamnées par la médiocrité de leurs ressources à une existence difficile, incertaine et sans espoir.

... Mais il ne faut pas confondre des choses très différentes.

Le communisme n'est pas un simple produit de la misère et du mécontentement, c'est une force politique organisée à l'intérieur des nations qui exploite le mécontentement et la misère, c'est une volonté méthodique de détruire le monde libre par tous les moyens, c'est une coalition puissamment armée de huit cent millions d'hommes.

Note du Secrétariat sur le point 2) de l'ordre du jour

[Paris, 24 janvier 1955]

Depuis bientôt deux ans le climat politique international a graduellement changé dans un sens qui rend encore plus significatives les initiatives proprement culturelles. Depuis la mort de Staline la "guerre froide" a pris un autre aspect et adopté la technique de ce qu'on appelle la "coexistence". La menace imminente d'un choc total semble avoir reculé. Les procès spectaculaires ne sont plus à l'ordre du jour en Europe soviétisée et les partis communistes d'Occident ne mènent plus des offensives dans le style de guerre civile et de la provocation violente. Les régimes communistes déploient une stratégie plus souple. Et si les nouvelles réalités donnent naissance à de nouvelles illusions qu'il s'agit de combattre, elles posent aussi des problèmes nouveaux qu'il s'agit d'analyser et par rapport auxquels les mots d'ordre de 1950 peuvent paraître périmés ou d'une utilité amoindrie.

Sans participer aux illusions que suscite la phase actuelle de "coexistence", le Congrès s'est senti confirmé dans son orientation et ses efforts sur le plan culturel et dans son intérêt pour les problèmes internes des sociétés libres que la politique soviétique tend aujourd'hui à désagréger et à séparer avec des méthodes plus subtiles. Du côté soviétique l'offensive culturelle qui depuis deux ans s'intensifie, met l'accent sur la séduction plus que sur l'intimidation. Le Congrès ne saurait garder son influence et son audience que s'il ne paraît pas comme une organisation fixée dans la phase précédente de la guerre froide et dans les notions et le style de 1950.

En même temps que la menace imminente, l'espoir d'une libération proche des territoires conquis par les Soviétiques a reculé. Juin 1953 avec l'insurrection de Berlin-Est et ses repercussions en avait marqué l'apogée. Une menace moins directe, un espoir moins proche - ces deux facteurs ont enlevé en partie à notre activité l'accent d'une urgence passionnée, dominée par l'attente d'un prochain bouleversement.

des situations. Dans la phase présente, le danger apparaît celui d'un morcellement 85
du monde libre en des nations plus isolationnistes. Le but de la politique soviétique
a pu être formulé ainsi: "Une Amérique isolée, une Europe neutralisée, une Asie
sympathisante" (Adlai Stevenson). Dans cette situation la culture en tant que lien de
solidarité devient un facteur plus important que jamais. Dans la "coexistence", la
lutte des armes passe à l'arrière-plan, la lutte pour les âmes, plus discrète et plus
secrète, devient, il nous semble, la plus importante de nos tâches. Dans l'atmosphère
de « détente » chaque peuple reprend conscience de ce qui le distingue et le sépare de
ses alliés, du caractère particulier de ses traditions et de ses problèmes. [voilà la ré-
sistance la plus urgente de l'époque, suffoquée par les pressions de la période pré-
cédente, et que la « détente » a libérée, de surcroît.] Le Congrès lui-même
suit ce déplacement des intérêts vers les problèmes internes des démocraties et de leur
rapport mutuel, mais il s'efforce d'unir ces intérêts avec la compréhension des problè-
mes communs et du danger commun.

[cf. l'éditionnel de F. Bondy dans le ~~premier~~ numéro de Preuves de janvier 1955 -
caractère plus encore hypocrite qu'ambigu de cette prise de position; nécessité de se confor-
mer à la « Voix du Maître » qui semble engager la « coexistence », et à assurer avec
la continuité du budget; tentatives de donner une explication doctrinale 1) au désir
de « durer », mais une situation qui, en France, implique beaucoup le « xénobariat »,
autrement dit donner des gages au système « P.M.F. »; 2) au besoin de se rapprocher
de la « gauche nouvelle » et du progressisme, des partisans de la « coexistence pacifique »,
et de se les concilier], tout cela derrière l'écran protecteur de la « culture ».

INVITATION

MARDI 25 JANVIER 1955

à 20 h. 45

*à l'occasion de la réunion
du Comité Exécutif
du Congrès pour la Liberté
de la Culture....*

M. Raymond ARON

ouvrira et conduira un débat sur

"LE MONDE LIBRE EN QUÊTE D'UNE POLITIQUE"

auquel prendront part notamment

MM. Mino MASANI	-	Inde
Sidney HOOK	-	Etats-Unis
Herbert PASSIN	-	Japon
Haakon LIE	-	Norvège
Carlo SCHMID	-	Allemagne

" PREUVES "

François BONDY Jacques CARAT

au siège du Congrès pour la Liberté de la Culture
104, Boulevard Haussmann - (2^e étage) - Métro : Saint-Augustin - EUR. 55-15

Figaro

3/2/55

L'Europe en péril

Les responsabilités de la France

par **Raymond ARON**

DEPUIS trois ans, la France était l'objet privilégié de la propagande soviétique. L'Allemagne est sur le point de prendre la place, parce que la France est près d'avoir épuisé sa fonction dans le maître plan de la stratégie de Moscou.

Qu'est-ce que les hommes du Kremlin attendaient de nous, Français ? Que nous nous opposions obstinément à l'organisation européenne et au renforcement de l'Alliance atlantique. La diplomatie russe était moins soucieuse d'empêcher la mise sur pied de quelques divisions allemandes que de prévenir la réconciliation franco-allemande. La C.E.D., d'abord et surtout, les traités de Paris à un plus faible degré étaient devenus le symbole de l'intégration de la République fédérale à l'alliance des peuples libres. L'ennemi d'hier était accueilli sur le pied d'égalité dans la Communauté européenne ou atlantique. Les Allemands, résolus à partager le destin occidental, consentaient provisoirement au partage de leur pays, convaincus que les conditions mises par Moscou à l'unité étaient inacceptables et que l'Occident leur proposait un avenir.

Rien n'annonce que M. Molotov ait, si peu que ce soit, modifié les conditions auxquelles il soumet l'unité, mais le nombre des Allemands prêts à accepter ces conditions, même si elles doivent entraîner la neutralisation, puis la soviétisation de leur pays, augmente avec une extraordinaire rapidité. M. Molotov essaye, avec l'aide des nationalistes égarés, d'obtenir le vote favorable du Conseil de la République. Un amendement qui permettrait de reprendre le débat à l'Assemblée nationale lui apporterait le délai de quelques mois sur lequel il compte pour rendre impossible la ratification des traités de Paris à l'Assemblée de Bonn. Il n'y aurait ni reprise de l'alliance franco-russe ni conférence à quatre, comme l'imaginent quelques sots (je ne parle pas de ceux qui sont de mauvaise foi). Mais M. Molotov aurait peut-être atteint son objectif constant : empêcher l'entente entre

l'Allemagne et l'Occident, afin que, demain, la République fédérale, désespérée, accepte le sort que lui offre l'Union des républiques socialistes soviétiques.

Comment en est-on arrivé là ? En 1953, le chancelier Adenauer était, pour ainsi dire, plébiscité par ses électeurs. Il avait convaincu son parti, sa majorité, il avait plus qu'à moitié convaincu l'opposition elle-même qu'aucune autre voie ne s'ouvrait à la République fédérale que celle de l'intégration à l'Occident. Aujourd'hui on se demande s'il parviendra à maintenir la cohérence de sa majorité, voire de son parti.

Pour une part cette décomposition de la volonté occidentale dans la République fédérale tient au style nouveau adopté par la diplomatie soviétique, pour une autre elle tient à l'affaiblissement du chancelier lui-même, qui ne peut plus ressentir, en dépit de son caractère noir vigoureux, les atteintes de l'âge. Mais la cause principale me paraît en France même : nos hésitations ont rendu moins séduisante la perspective européenne et, du même coup, ont réveillé la tentation de l'Est.

Que l'Assemblée nationale française ait, une première fois, rejeté le réarmement de la République fédérale, l'ait accepté ensuite avec résignation et mauvaise humeur, l'opinion allemande l'a aisément compris. Mais, en même temps que les divisions allemandes, on a, en apparence, refusé l'unité européenne. La réaction n'a pas été de pure nationalisme ou de pure jingoïsme. Mais les Allemands, en particulier, n'ont été aussi peu militaristes — mais un accès de neutralisme, l'espoir, sans aucun fondement, que l'Union soviétique accordera demain ce qu'elle n'a pas accordé hier, l'unité dans la liberté. Et l'on voit surgir dans la République fédérale le même genre d'hommes, de publications, de propagande, qui ont, depuis deux ans, paralysé la politique.

Raymond ARON

(Suite en dernière page, colonnes 5 et 6)

L'EUROPE EN PÉRIE

Suite de la première page

Le neutralisme français a fini par ébranler la politique de la République fédérale allemande. Ceux qui, en France, ne cessent de dénoncer le danger d'un nouveau Rapallo s'ingénient à le provoquer. Ils rejettent vers l'Est l'Allemagne qui voudrait s'unir à l'Ouest.

Les responsabilités de la paralysie

progressive de la diplomatie française sont multiples. Ce n'est pas ici le lieu de les établir. Le fait essentiel est que l'actuelle Assemblée, depuis que la décomposition du R.P.F. a entraîné la désagrégation de la majorité centriste, est ingouvernable. Les députés qui volent contre les projets gouvernementaux, sacrifiant au goût français du négativisme, se refusent à voir qu'ils ne s'accorderaient sur aucune politique de remplacement, surtout pas sur l'unité d'une Allemagne neutralisée aux conditions de Moscou.

Mais les gouvernants ont aussi leur part de responsabilité. M. Bidault, qui avait fait, à Berlin, au début de 1954, la tentative que l'on réclame infaiblement aujourd'hui, n'a pas assez expliqué à l'opinion ce que les Occidentaux avaient proposé et les Soviétiques refusé. La confusion s'est aggravée avec M. Mendès-France qui parle des langages différents selon le public auquel il s'adresse, abandonnant à M. Mollet le soin de prononcer le discours qu'on attendait de lui, justifie faiblement le samedi la politique qu'il mène le reste de la semaine, semble plus anxieux de garder l'amitié de ceux qui désapprouvent son action que d'entraîner l'opinion et, finalement, laisse chacun dans le doute sur ses sentiments profonds.

Par une étrange ironie, il incombe au plus brillant avocat de l'Assemblée de ne pas manifester le talent, que personne ne lui dénie, mais de témoigner de vertus plus humbles et, actuellement, plus nécessaires. Que le ministre des Affaires étrangères se préoccupe moins d'apaiser les adversaires de la politique atlantique, fussent-ils ses propres amis, que de convaincre les Français. Qu'il dise ce qu'il fait et fasse ce qu'il dit. Qu'il use de son intelligence pour manifester, dans ses propos et dans ses actes, la simplicité et la conviction qui rétabliraient la confiance entre les Alliés.

La situation s'est suffisamment détériorée pour que M. Edgar Faure prenne à cœur le rôle qu'il n'aurait probablement pas choisi.

Raymond ARON.

Année 67-2-1955 - Au cours des incidents qui ont suivi le vote sur la confiance à M^r Mendès-France.

M. de Menthon (M.R.P.) Il me paraît incontestable (Vives interruptions à gauche) que l'ordre du jour de la séance est épuisé par la proclamation du scrutin et il est normal que la séance soit levée (Applaudissements au centre et à droite)

M. Bichet (M.R.P.) La Constitution est vidée. C'est du fascisme ! (Bruit à gauche)

M. Rincant (socialiste) à bas la calotte.

Charles Gould croyait à sa mine, il en connaissait tout ce que l'on en pouvait connaître, et sa conviction, sans être servie par une grande éloquence, était comme négative, car les hommes d'affaires ont souvent une imagination aussi ardente que les amoureux. Ils sont, beaucoup plus fréquemment qu'on ne se le figure en général, entraînés par une influence personnelle.

J. Conrad, *Notrorno*, I, 86

L'union sacrée et la démocratie

Sous de la crise de la seconde guerre médique, l'Acéropage, le grand organe conservateur, Thémistocle et Aristide, les deux chefs de partis, vainqueur le premier à Salamine, le second à Platées, qui avaient, chacun dans son domaine et corde à corde, travaillé au salut de la patrie, sont d'accord pour maintenir l'union des hommes et des partis qui, seule, a rendu possible la victoire. En fait, les grandes luttes de politique intérieure ne reprendront qu'avec la campagne d'Épialte contre l'Acéropage dix-huit ans plus tard. [*L'Homo Pericles*, p. 28]

Le système politique de Périclès - la démocratie dirigée : Le système politique de Périclès, à son point de vue d'aboutissement, forme un ensemble cohérent, composé de deux articles complémentaires : à l'intérieur, la démocratie, au dehors l'Empire maritime. Athènes, par ses besoins permanents non moins que par son évolution passée, doit être une démocratie. Mais la démocratie coûte cher à la cité : elle ne peut s'organiser à son frais. Elle doit donc se compléter par un Empire maritime. [p. 287]

L'Acéropage, l'archontat, le misthos (103-47)

I rapporti tra Chiesa e Stato a Argentina, in un articolo del settimanale Acción Socialista, "organo del raggruppamento socialista dello stesso nome, che costituisce un movimento dissidente, separato dal partito socialista argentino propriamente detto".

lunga fauci illusioni circa la salvezza dell'atteggiamento antidemocratico del governo, reputiamo che la vittoria tra il partito perista e la Chiesa si rivelerà in un vantaggio per il Partito e soprattutto per le classi lavoratrici, finalmente liberata dalle umiliazioni di dover subire, nelle proprie organizzazioni sindacali, la presenza attiva dei rappresentanti dell'oscurantismo, mentre ai figli dei lavoratori non sarà più incalzata nelle Scuole di Stato una morale fondata sul timore, sulle renegazione e sulle codardie.

da Risorgimento socialista, 11 giugno 1955, pag. 3.

Ferdinando Vegas, Non bastano i generali ad abbattere il peronismo
Il Mercurio, 25 giugno 1955.

La tecnica tradizionale del pronunciamento si è rivelata ormai superata in Argentina, dove quindi non è più possibile sbrigare le crisi politiche con un rapido colpo di mano che trasmette il potere ~~dal~~ da uno ad altro gruppo della medesima e unica classe dirigente.

È questo, indubbiamente, un effetto della « rivoluzione » peronista, la quale non consiste certo nella dittatura personale del generale e nelle inconsistenti mascherature ideologiche del justicialismo, bensì nell'essenza fatta portatrice di un reale processo di evoluzione del popolo argentino. Che non il peronismo abbia potuto di accaparrare in esclusiva questo processo e lo abbia stravolto e coartato, è questione relativamente secondaria: non è certo la prima volta che le esigenze profonde della storia si affermano artatamente anche dei gruppi strumentali.

la democrazia formale

[P. Gaxotte] Entre les lâcheurs et les paralytiques, Bulletin de Paris, 8.VIII.55

Avez-vous remarqué que les jugements portés dans les conversations mondaines sur nos politiciens se réfèrent toujours à l'intelligence et à l'intelligence seule. On dit: « Blum est intelligent... » comme on dit aujourd'hui: « Mendès est intelligent... »

jeu... jamais on ne loue le caractère, le courage, la volonté, le désintéressement, l'énergie, l'aptitude à commander. Le monopole accordé à l'intelligence, en son abus, car ce n'est pas par la raison, ni par le raisonnement que les peuples durent et grandissent, mais par un ensemble de traditions, d'usages, de sollicitudes, de disciplines morales et nationales, qui constituent une sagesse instinctive à l'épreuve des pièges.

Il faut aller plus loin. Qu'entend le badaud par intelligence? Est-ce la conformité de la pensée avec les faits? La capacité de apprécier exactement la réalité, de saisir l'enchaînement des causes et des conséquences? Point. C'est le brio du discours, l'art captieux de présenter les choses, d'agencer les arguments, de faire passer une mauvaise matière pour une bonne, un échec pour un succès. C'est cet art tout extérieur du boniment, du topo, de la poudre aux yeux, un art tout extérieur de rhétorique, de présentation, de réclame et d'étalage. Il résulte que, dans notre démocratie, on peut être réputé intelligent en niant le vrai et en se trompant à tout coup.

Humanité, 16 juillet 1955

Pillages, lynchages, incendies

Le terrorisme colonialiste se déchaîne à Casablanca

Puissante contremanifestation des patriotes marocains

"L'Église catholique n'est pas liée à la civilisation occidentale"

écrit Pie XII dans une lettre à l'évêque d'Augsbourg

Dans une lettre adressée à l'évêque d'Augsbourg, à l'occasion du millième anniversaire de la victoire d'Otton le Grand sur les Hongrois, Pie XII écrit :

"L'Église catholique romaine n'est pas liée à la civilisation occidentale. Elle ne s'identifie avec aucune civilisation particulière. Elle est disposée à entrer en contact avec n'importe quelle civilisation, reconnaissant volontiers tout ce qui dans une civilisation ne contredit pas l'œuvre du Créateur, tout ce qui est compatible avec la dignité de l'homme en tant que

IN UNA LETTERA AL VESCOVO DI AUGUSTA

Il Papa ricorda la battaglia di Lechfeld

Papa Pio XII
La vittoria di Ottone I salvò l'Occidente cristiano dal grave pericolo che stava insorgendo dall'Oriente pagano

In occasione del festeggiamento indetti nella città bavarese di Augusta per il primo millennio della battaglia vinta da Ottone I sulle sponde del fiume Lech contro gli Ungari, il Santo Padre ha inviato — in data 27 giugno — una sua lettera in lingua tedesca al Vescovo della città stessa, Mons. Giuseppe Freudorfer.

Dopo aver ricordato che la vittoria dell'Imperatore Ottone I a Lechfeld salvò l'Occidente cristiano dal grave pericolo che insorgeva dall'Oriente pagano, vittoria che si ricollegherà perciò alla sconfitta degli Ottomani sotto le mura di Vienna, nel 1683, il Santo Padre mette in rilievo che « la Chiesa cattolica non è tutt'uno con la civiltà occidentale, non immedesimandosi affatto con una qualsiasi civiltà; essa, tuttavia, è disposta a entrare in contatto con qualunque civiltà: riconosce volentieri tutto ciò che in una civiltà non contrasta con l'opera del Creatore, tutto ciò che è compatibile con la dignità dell'uomo e i suoi diritti e doveri naturali. La Chiesa inculca però, in più, la ricchezza della Verità e della Grazia di Gesù Cristo facendo sì che le singole civiltà, per diverso che possa apparire il loro reciproco atteggiamento, si avvicinino e diventino realmente sorelle. La

storia delle Missioni e della diffusione del Cristianesimo e della Chiesa, dai tempi dell'invasione barbarica fino al giorno di oggi, è una riprova convincente dei benefici che provengono dalla Chiesa cattolica per le civiltà. In tale senso la Chiesa è anche propensa al rinnovamento e al rafforzamento della civiltà occidentale ».

Il Santo Padre si sofferma, quindi, sulla commemorazione del trattato di pace religiosa di Augusta, concluso nel 1555, esponendo le conseguenze che ebbe la scissione confessionale della Germania di allora per le sorti d'Europa e della civiltà cristiana in genere. Egli, più particolarmente, si riferisce a quanto ebbe già a dire nella sua lettera del 17 luglio 1952 indirizzata all'Unione delle Donne Tedesche in merito alla perdita unità religiosa e al carattere della civiltà europea e cioè, che essa « dev'essere genuinamente cristiana e cattolica perché, altrimenti, verrebbe divorata dall'immenso incendio di quell'altra, materialista, che avvalorava soltanto la massa e la pura forza fisica ».

Tornando ancora una volta sul significato della battaglia di Lechfeld, Pio XII chiarisce che la gloria di quel trionfo non consisteva nell'annientamento degli Ungari, bensì nella loro conversione alla fede cat-

tolica che ne seguì. « Appena cinquant'anni dopo — rileva infatti, la lettera — essi furono introdotti dal loro grande Re Stefano il Santo in quella civiltà cristiana per la quale nel 955 rappresentavano ancora un pericolo mortale. Possa questo evento — conclude il Santo Padre — diventare un simbolo per i nostri giorni! Il vero cristiano occidentale nutre per i popoli dell'Oriente, i quali vivono sotto l'ideologia materialista investita di autorità statale, pensieri di pace e di amore. Mentre la questione della coesistenza preoccupa incessantemente gli spiriti, Noi possiamo annuire, senza riserbo, a una forma di coesistenza: fedeli occidentali pregano in comune con quelli al di là della cortina di ferro, i quali — e non sono pochi — tendono ancora le mani verso Dio affinché diveniamo tutti una cosa sola nella piena libertà di uniformare in tutto la vita privata e pubblica alla volontà di Dio e affinché coloro i quali si sono prefissi il compito di costruire un mondo senza Dio e senza Cristo, possano ritrovare, dal buio e dal freddo del loro ateismo, la via verso la luce e la verità, la giustizia e l'amore: la via che conduce a Cristo "che è sopra tutte le cose benedette nei secoli" (Rom. 9, 5) ».

(I, 24/X/55)

Durante il soggiorno di Krastev a Belgrado della fine maggio fu concluso con Tito un accordo sull'Albania, basato sui seguenti punti:

- 1.) L'Albania è considerata come appartenente alla (sfera) sfera economica della Jugoslavia (ritorno agli accordi Hođja - Tito)
- 2.) Collaborazione militare della J. e dell'Albania non alla fine della Vojuša (il che significa che non è esclusa la base di Valona e quindi l'isola di Sassano, la quale è riservata a base militare sovietica)
- 3.) È garantita all'Albania l'indipendenza, ma non l'integrità.
- 4.) Simbolicamente si faccia un governo più popolare.

Se albanesi si rifiutano di marciare, il primo ministro albanese (quello che ha rovesciato Hođja) si è recato due volte a Myca e il Presidente della Repubblica si sarebbe pronunciato in senso contrario. La fine degli accordi con Jugoslavia sarebbe l'accoglimento da parte di Myca dei piani belasci della di Tito.

LE RAYON Z FAIBLESSES ET COCORICOS

CEST une offense, un défi, le coup de pied de l'âne, bref un déshonneur public dû à nos faiblesses : voilà ce que l'on entend après le référendum sarrois. De la bouche de ceux qui, d'un bout à l'autre de l'Union française, se résignent à toutes les défaites diplomatiques et à l'occasion militaires : les mêmes qui sonnent à la charge sur le Rhin sont prêts à sonner la retraite dans l'Atlas. Leurs cocoricos sont une question de parallèle.

La force, nous disaient-ils hier, ne peut rien contre des Arabes qui veulent être Arabes ; aujourd'hui, ils paraissent près de penser qu'elle peut tout contre des Allemands qui veulent être Allemands. Hier, ils n'avaient pas assez de sarcasmes à jeter à la communauté

d'hui, on les voit éclater d'indignation, parce que les Sarrois ont retenu leur leçon et suivi leur exemple en déclinant l'honneur de cons-



tituer paradoxalement, à eux seuls, le premier Etat uni d'Europe. Il y a peut-être une logique dans cette politique. Elle est bien cachée.

Europe, 25.X.1955

Les comptes à rendre *Express* 25.X.955 par Mendès France

L A vague nationaliste qui vient de balayer la Sarre a fait bon marché de l'intérêt du peuple sarrois. Mais le tort infligé à la cause de la réconciliation franco-allemande et de la construction européenne est plus grave. Il faudra beaucoup de sagesse et d'efforts pour réparer le dommage.

Sagesse et efforts qui, en ce qui nous concerne, doivent avant tout s'exercer sur la cause commune de cet échec et de tant d'autres.

Sur le terrain où les nationalistes allemands

**Il glisse, un train
l'écrase**

VERSAILLES. — Sur le quai de la gare du Vert-Galant, près de Villepinte, M. Marcel Havard, 46 ans, 76, rue de la Folie-Régnault, à Paris, a fait un faux mouvement et est tombé sur le voie comme le train arrivait. Il a été tué.

chez votre tailleur :

une drapée
de
L'AJUVENESSE

elegance et qualité

● Un joden noir : 11,000 fr. (Remy, arcade du Lido).

● Un trois quarts en poil de chambeau doublé d'un paid écossais, dont les manches sont montées très basses pour donner de l'aéance : 15,900 fr. (Holmes).

● Un pardessus en véritable loden d'importation, garrant imperméable, dont la doublure de lamage écossais est amovible et montée sur fermeture éclair : 27,500 fr. (Barton, 38, avenue de l'Opéra).

● Un pardessus d'importation italienne, en tissu très laineux à prince de Galles à fond du. Forme raglan à martin-gate : 34,900 fr. (Holmes, avenue Victor-Hugo).

● Un pardessus en tissu anglais très léger, ton poil de chambeau ou bien marine, à grand empiècement rond et ceinture : 29,900 fr. (Eddy, arcade des Champs-Élysées).

● Un pardessus classique forme croisée en lamage gris : 29,500 fr. (Madelios).

● Un pardessus droit, poches plaquées, en tissu cachemire bien marine emmanchures basses : 32,800 fr. (Gary, 73, Champs-Élysées).

Les comptes à rendre

Express 25.X.95
par Mendès France

LA vague nationaliste qui vient de balayer la Sarre a fait bon marché de l'intérêt du peuple sarrois. Mais le tort infligé à la cause de la réconciliation franco-allemande et de la construction européenne est plus grave. Il faudra beaucoup de sagesse et d'efforts pour réparer le dommage.

Sagesse et efforts qui, en ce qui nous concerne, doivent avant tout s'exercer sur la cause commune de cet échec et de tant d'autres.

Sur le terrain où les nationalistes allemands ont placé le débat, c'est, comme le dit l'observateur le plus averti, M. François-Poncet, l'attraction d'une Allemagne vigoureuse et prospère qui a joué par contraste avec une France qui « n'est plus attirante... qui n'est plus considérée comme assez puissante pour imposer sa volonté ».

La période la plus affligeante de notre vie politique

QUEL spectacle avons-nous offert ?

Les trois mois de la campagne du plébiscite, en Sarre, ont coïncidé, en France, avec la période la plus affligeante de notre vie politique.

A la gravité des événements il n'a été répondu que par des faiblesses, des contradictions, des hésitations. Chaque jour a apporté à nos détracteurs un argument supplémentaire : le manquement à une promesse faite avec fracas, l'ajournement d'une date solennellement choisie, l'étalement d'une division intérieure ou d'une insubordination, un camouflet de l'étranger... avec, chaque fois, pour tout remède, un expédient nouveau relayant un ancien expédient.

Et voici maintenant l'expédient suprême

AU bout de tout cela, il y avait une échéance, celle des comptes à rendre, celle des élections.

Et voici maintenant l'expédient suprême : cette échéance, on va essayer de l'éluider en bâclant dans la confusion ces élections dont on redoute, par-dessus tout, qu'elles n'aient lieu dans la clarté.

Le peuple français ne se laissera pas duper. S'il lui fallait un avertissement de plus, le référendum sarrois vient de le lui donner. Ne constitue-t-il pas le plus brutal démenti à l'optimisme officiel dont hier encore les fanfaronnades dominicales — avec leurs incroyables promesses — saturaient les Français ?

L'événement nous rappelle cruellement que seul un changement complet dans la politique et dans les mœurs peut nous sauver de la décadence.

P.M.F.

Un moment il [Sépène Zouïmitch Vukhovinsky] parut se passionner pour l'idée de notre politique extérieure et intérieure, mais il en eut bientôt assez et le délaissa. Je noteroi aussi qu'il lui arrivait parfois d'emporter Coquerelle au jardin, tout en cachant dans sa poche un volume de Paul et Kok.

J. Silone Le grain sous la neige, Passet, Paris, 1950.

En vérité, il est une route que je n'ai pas réussi à écarter de ma conscience : mon attachement à l'illégalité ne serait-il pas par hasard le fruit de mon amour de la vie sûre et commode, peut-être aussi de ma paresse? Un révolutionnaire hors la loi, vis-tu, se trouve dans la même idéale situation que le diable qui entre au couvent : il rompt toutes attaches avec l'ennemi et se détache vulgaire, il lui déclare une guerre ouverte et vit selon sa propre loi.

Et ne t'imagines pas que je mène une vie se sacrifiant en comparant ce que l'on m'offre. Peut-être la critique la plus sérieuse que l'on puisse faire de la vie hors la loi est-elle de lui reprocher d'être une vie facile, ah! bien trop facile, bien trop commode? Il faut quelques inconvénients matériels, quelques dangers à ne pas prendre en Europe, mais la vie hors la loi si on y jouit, quand même, de sa vie non à tout, toujours non, seulement non. [138]

Dostoïevski Les Démons : " Mon ami, la vraie vérité est toujours invraisemblable ; le savez-vous ? Pour rendre la vérité vraisemblable, il faut absolu,

ment y ajouter un peu de mensonge. C'est ce que les hommes ont toujours fait. [227]

(Soujourns Stepan Trofimovitch)

Se rend tu compte que si vous confiez la première rôle à la guillotine, et avec tout d'enthousiasme encore, c'est uniquement parce qu'il n'y a rien de plus facile que de trancher des têtes, et rien de plus difficile que d'arrêter des idées. [227]

Savez-vous quel est actuellement sur la terre l'unique peuple « théophore », celui qui renoncera et sauvera l'univers au nom d'un dieu nouveau, l'unique peuple qui déterminera les chefs de la vie et du verté nouveau ? [Ce peuple est] [231]

Un Dieu unique pour chaque peuple, le sien [263-7]. Quand les peuples commencent à avoir des dieux communs, c'est signe de malheur pour ces peuples. Quand les Dieux deviennent communs à plusieurs peuples, le Dieu meurent, ainsi que les plus de leur foi. Plus un peuple est fort, plus son Dieu définit les autres Dieux. [265] (d'après le Chatelet, autrefois soutenu par Stavrogouff)

Dostojevski, Souvenirs de la Maison des morts

" Dans la Russie entière, les détenus savent que les médecins sont assez compassément envers eux pour ne jamais faire de différence entre les prisonniers, aussi que le font ordinairement. La plupart des gens, ceux du peuple acceptés. Jamais un homme du peuple ne reproche rien à un forçat, tout horrible que soit son forfait; il le lui pardonne à cause de la punition qu'il endure et à cause de son propre « malheur ». Ce n'est pas pour rien que le peuple appelle le crime un malheur

le criminel un « malheureux ». Cette expression profondément remarquée, ble e d'autant plus de poids qu'elle reste inconsuète, instinctive. (Ed. de la *Iliade*, p. 337-8)

Épistole Résurrection

Un des préjugés les plus connus et les plus répandus est celui qui consiste à croire que chaque homme possède en propre certaines qualités de finesse : qu'il y a des hommes bons ou mauvais, intelligents ou stupides, énergiques ou apathiques, et ainsi de suite. Les hommes ne sont pas faits ainsi. Nous pouvons dire d'un homme qu'il se montre plus souvent bon que méchant, plus souvent intelligent que stupide, plus souvent énergique qu'apathique ou inversement ; mais il serait faux d'affirmer d'un homme qu'il est bon ou intelligent, et d'un autre qu'il est méchant ou stupide. Cela est faux. Les hommes sont semblables aux rivières ; toutes sont faites du même élément, mais elles sont tantôt étroites, tantôt rapides, tantôt larges ou rapides paisibles, claires ou froides, troubles ou limides. Et les hommes sont ainsi. Chacun porte en soi le germe de toutes les qualités humaines et manifeste tantôt un côté de sa nature, tantôt même l'autre, souvent même, tout en conservant sa nature intime, il apparaît tout différent de ce qu'il est.

(Édition de la *Iliade*, p. 1259-60)

Ceux docteurs sur le vol exposés par Nekhtlioukoff à son beau-père Dynaty Niké pharoukitch, ce dernier remarque « ça, c'est de la l'americhite ». N. lui répond

« J'ignore ce que c'est, mais je dis ce qui est. Le voleur sait que [le gou-
vernement] le détrouse, il sait que nous, [les propriétaires terriens, nous l'avons
volé] depuis longtemps, en lui arrachant une terre] qui devait être une propriété
commune. Lorsqu'il ramasse des branches mortes pour allumer son four nous le jétions
en prison, nous essayons de lui persuader qu'il est un voleur. [Il sait ^{bien} pourtant
que ce n'est pas lui le voleur, mais celui qui a volé la terre, et que toute
restitution qu'il opère de ce qu'il lui a été dérobé est un devoir envers sa fa-
mille.]

Voilà une interprétation totalitaire de la machine des américhistes mé-
litants qui affirmant le droit à la reprise sur le tas.

Un procureur du bolchévisme (Novodvorov)

(Les discussions avec Litvins, p. 1479, etc.)

Les masses [n'adorent ni une chose : le pouvoir, ainsi est-il de sa voix de caïd
le, or le gouvernement usure le pouvoir. Donc, elles l'adorent et nous haïssent.
Et demain, quand nous serons au pouvoir, c'est nous qu'elles adoreront]...

Je pense, reprit Novodvorov, que si nous voulons mener à bien notre tâ-
che, nous devons à tout briser notre imagination et voir les choses telles qu'elles
sont. Travailler pour les masses et ne rien en attendre! reprit-il comme
s'il faisait une conférence. Elles sont l'objet de notre activité, elles ne

peuvent pas devenir nos collaboratrices, tant qu'elles resteront inertes. Tand 99
comme elles le sont actuellement. Auroit-elle l'assurance d'en espérer un soutien
jusqu'à ce que s'efface le processus de ce développement, le processus auquel nous
les préparons.

- Quel processus de croissance espérez-vous pour votre affirmation que nous
sommes contre le processus de développement et pourant ce vola-t-il ne le plus a
deux des responsables?

- X n'a la nul [responsabilité] rapport tranquillement. Néanmoins, je suis
seulement que je connais la route qui ont suivi le peuple et que je puis les
servir de guide.

- Mais comment est tu sûr que la route que tu nous mènes est celle de la
vérité? L'imposition, comme la grande révolution avec ses marches, ne sont-elles pas
fille de despotisme? Si grande est dans le temps qu'elle excède toute l'u-
niversité vraie qui mène à la vérité.

- Si ils se sentent égarés ne savent nullement que je suis leur comme eux.
D'ailleurs, il y a une grande différence entre les ~~masses~~ révoltes des idéologues
et les simples révoltes de la masse.

(D. de la Presse, p. 1791 - 1792)

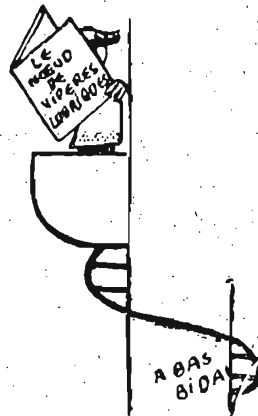
PASTORALE

LA sagesse, la moindre prudence et quelque discrétion eussent incité M. François Mauriac à intituler son dernier article « Un catholique devant les élections », et non, comme il l'a fait, « Les catholiques devant les élections ». M. François Mauriac sait fort bien que les catholiques sont peu enclins à lui reconnaître l'autorité pastorale qu'il s'attribue avec un naturel surprenant ; pour les trois quarts d'entre eux sa houlette sent le fagot, et les autres, qui admirent son talent, sont encore très loin de faire confiance à sa théologie.

C'est déjà, pour un écrivain, prendre une redoutable responsabilité que de parler en tant que catholique ; on risque, à le faire, de donner aux incroyants une image de la religion capable, pour peu qu'elle ne soit pas très réussie, de les rejeter pour des années dans une incrédulité pleine de bons motifs.

M. François Mauriac est tellement de cet avis qu'il confessait

naguère, au commencement d'un livre de lugubres confidences apirituelles, son regret d'avoir porté



toute sa vie son catholicisme en écharpe : il faut croire qu'il est, parfois, trop tard pour bien faire.

Aurore

LE RAYON Z

ON RESPIRE (DISCRÈTEMENT)

DANS un article tout plein d'audacieuses affirmations, M. Mauriac avait écrit :

« Une option temporelle, en tant que catholiques, nous entraîne à gauche, non malgré notre foi, mais à cause de notre foi. »

Le révérend père Daniélou, de la Compagnie de Jésus, répond :

« L'évangile, n'en déplaise à Mauriac, ne nous fait pas un devoir de voter pour le Front républicain. »



C'est clair (assez clair en tout cas pour que le journal de M. Mauriac, citant le père Daniélou à l'appui de sa thèse, ait jugé bon de censurer cette phrase désagréable, bien que la suivante fasse de son mieux pour en culbuter le sens).

Nous voilà, en partie, rassurés. La théologie ne nous fait pas encore une obligation de rapprendre notre christianisme à l'école de la rue de Valois, dans les œuvres complètes de Léo Taxil ou chez Jean-Paul Sartre. On ne nous lira pas, pour le moment, les « Mandarins » en chaire. On respire ; timidement.

LE RAYON Z FIDÈLES, ATTENTION!

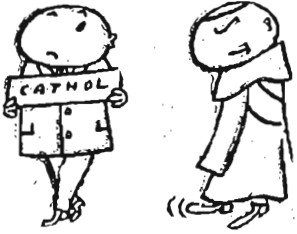
8.XII.55

MEFIEZ-VOUS des candidats catholiques, surtout de ceux qui ont l'air de prendre leur catholicisme au sérieux : tel est, grosso modo, le conseil adressé cette semaine aux fidèles par les révérends pères d'une importante revue de philosophie religieuse, qui recommandent en outre à leurs paroissiens de « bien comprendre » et de « bien pratiquer » (car, disait, Courteline, « il ne suffit pas de la connaître, il faut encore savoir la pratiquer »), de bien pratiquer donc « ce pluralisme politique qui est la loi républicaine et la vérité démocratique ».

On est tout heureux d'apprendre qu'il existe encore une vérité que les théologiens du siècle ne remettent pas en question.

Cela dit, je manque de lumières sur la pratique individuelle du pluralisme électoral. Tant

nous ne disposerons chacun que d'un seul bulletin de vote, je ne vois pas comment nous pourrions le rendre pluraliste à coup sûr, à moins de nous entendre avec les électeurs du voisinage pour distribuer équitablement les voix de



secteur. Mais j'y songe! Si j'interprète bien les conseils et les circonlocutions des révérends pères, il suffira, pour donner satisfaction à la théologie démocratique, de voter n'importe comment, excepté M.E.P. C'est facile,

LE RAYON Z ... ERREUR AU DELA

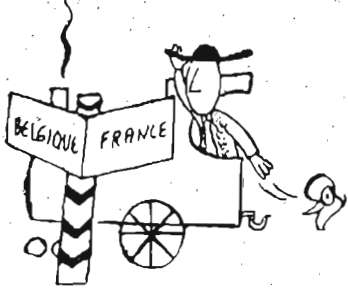
INTERDIT de séjour à Bruxelles à la suite de sa dernière pastorale sur l'école, M. François Mauriac a exprimé au journal de droite « La libre Belgique » son profond regret de l'émotion « suscitée à son insu » chez les catholiques belges par un article « uniquement destiné au public français » ; car il n'a jamais ignoré, dit-il, que « le problème scolaire en Belgique n'est pas le problème scolaire en France ».

En d'autres termes, si la question scolaire n'est pas assez grave en France pour retenir un catholique de voter à gauche, bien qu'elle le soit assez toutefois pour empêcher un homme de gauche de voter pour un catholique, elle décapte d'importance sitôt franchie notre frontière du Nord.

Prononcé à Paris, le mot « lai-

que » n'inspire à M. François Mauriac que de tendres sentiments, avivés par une longue prostration ; à Bruxelles, le même mot provoquerait chez lui de légitimes inquiétudes. A Paris, le mot « clérical » lui fait horreur ; à Bruxelles, il le porterait sans trop de honte.

Enfin, un catholique belge a le devoir de défendre avec la dernière énergie les droits de l'école confessionnelle ; mais un catho-



lique français est d'autant moins fondé à l'imiter que tout permet d'espérer que le différend entre l'école libre et l'école laïque, en France, sera bientôt, pacifiquement résolu à son profit par l'école marxiste,

21.XII.55

"Les catholiques devant les élections"

CE N'EST PAS

LA MODESTIE

QUI LES ÉTOUFFE !

L'ESPECE de familiarité insolente avec laquelle certains catholiques s'adressent aujourd'hui à l'Eglise m'effraie.

Parce qu'il a péroré dans les congrès, joué un rôle, gribouillé une feuille, le premier venu s'enfle d'importance, parle au nom du catholicisme et se targue de l'engager dans ses amitiés, ses haines, ses polémiques et ses illusions. Du haut de sa tribune sociale ou littéraire il interpelle l'Eglise, il la tance, la censure, l'accuse et condamne ses « fautes », ses « erreurs » auxquelles s'opposent implicitement la pureté de ses propres intentions, la clarté de ses vues et la profondeur de sa petite sagesse.

Il écrira froidement que l'Eglise a manqué tel « tournant » historique, ou bien il publiera, comme ces trois militants catholiques de la « liste d'action des gauches du 3^e secteur », des communiqués pleins de suffisance doctrinale où l'on peut lire, à propos du problème scolaire :

« Il serait grave que l'Eglise (par une sorte de péché collectif) puisse paraître obscurcir chez les catholiques le choix politique

Cirque d'Hiver, 16, 21, Grand festival avec tous les champions du monde du cirque; les clowns; les fous; la cavalerie; les éléphants.
Médron, 15, 21, Gilbert Houcke et ses

CIRQUES

Nouveau Cabaret, 21, Revue, Ternet.
Villa d'Este, 21, Dany Douverson.

GRAMMES

Marcel Aymé s'est gardé de don-

Une fantaisie aillée

aux fidèles la vie des sacrements ? Oui, sans doute. Mais c'est une mère que l'on ne se gêne pas pour blâmer, reprendre, instruire et corriger.

Les chrétiens qui se fussent épouvantés jadis de donner à entendre qu'ils pouvaient, si peu que ce soit, représenter la religion de la Croix; ces chrétiens qui autrefois, à cause de la splendeur de leur modèle, croyaient se savoir a priori mauvais chrétiens, ont trouvé aujourd'hui, à la lumière des programmes électoraux, un christianisme plus mal assuré que le leur : celui de l'Eglise à laquelle ils appartiennent, et qu'ils mettent superbement en garde contre le péché.

ANDRE FROSSARD.

Aurore, 22.XII.55

Qui n'a remarqué la promptitude des amis les plus intimes et des hommes les plus honorables à se soupçonner, à s'accuser l'un l'autre de mauvaise foi, pour peu qu'il s'agisse d'une question d'argent et qu'elle tourne mal ? Chacun en est là, chacun se trouve honnête, à charge que tous les autres choisissent de qu'on se d'être justifié, le bourgeois a besoin de montrer un intérêt dans l'homme qu'il attache au procès ; autrement, il ne servirait lui-même qu'un misérable.

Quant à Osborne, il se sentait blessé, aigre par le souvenir des affronts qu'il avait eus : c'est toujours là le grand motif de haine et d'hostilité.

Chackeray, La force aux romans, M. G. Guiffroy, Gallimard, p. 166

Une habile ménagère qui s'entend à son métier, sait combien ces paroles aimables sont faciles à dire et quel prix elles donnent aux faits les plus insignifiants de la vie. C'est un fait que celui qui a dit que les belles paroles ne servaient remplace le beurre dans les épaves de la mort du temps, les épaves de la société ne seraient pas mangeables si on ne les accommodait pas avec cette sauce oratoire. Id. p. 173

CHATEAU BRIAND

Mémoires d'Hubert Poullet

Edith de la Gléziarde -
de Fontanes - classicisme et romantisme

" C'est M. de Fontanes, j'aimé à le redire, qui encouragea mes premiers essais ; c'est lui qui annonça le genre de classicisme ; c'est sa muse qui, plus

"Les catholiques devant les élections"

CE N'EST PAS LA MODESTIE QUI LES ÉTOUFFE !

L'ESPECE de familiarité insolente avec laquelle certains catholiques s'adressent aujourd'hui à l'Eglise m'effraie.

Parce qu'il a péroré dans les congrès, joué un rôle, gribouillé une feuille, le premier venu s'enfle d'importance, parle au nom du catholicisme et se targue de l'engager dans ses amitiés, ses baines, ses polémiques et ses illusions. Du haut de sa tribune sociale ou littéraire il interpelle l'Eglise, il la tance, la censure, l'accuse et condamne ses « fautes », ses « erreurs » auxquelles s'opposent implicitement la pureté de ses propres intentions, la clarté de ses vues et la profondeur de sa petite sagesse.

Il écrira froidement que l'Eglise a manqué tel « tournant » historique, ou bien il publiera, comme ces trois militants catholiques de la « liste d'action des gauches du 3^e secteur », des communiqués pleins de suffisance doctrinale où l'on peut lire, à propos du problème scolaire :

« Il serait grave que l'Eglise (par une sorte de péché collectif) puisse paraître obscurcir chez les catholiques le choix politique qu'imposent les problèmes communs à tous les Français, pour préférer la défense d'un ghetto qui risquerait de compromettre le catholicisme dans la réaction sociale. »

L'Eglise catholique n'est plus « la communauté parfaite, à travers le temps et l'espace, de tous ceux qui adhèrent à Jésus-Christ comme à leur sauveur », décrite avec vénération par les anciens Pères, c'est, aux yeux du fidèle majoré par une investiture électorale, un parti justiciable comme les autres du tribunal politique des comités de secteur, une vieille baraque insalubre bourbant la vue aux catholiques, un « ghetto », une offense à l'hygiène scolaire, ou quoi encore ? une institution à roulettes, vétuste et grinçante, qui résiste à la généreuse traction des militants engagés dans le sens de l'Histoire... Est-ce encore la mère qui dispense inlassablement

aux fidèles la vie des sacrements ? Oui, sans doute. Mais c'est une mère que l'on ne se gêne pas pour blâmer, reprendre, instruire et corriger.

Les chrétiens qui se fussent épouvantés jadis de donner à entendre qu'ils pouvaient, si peu que ce soit, représenter la religion de la Croix ; ces chrétiens qui autrefois, à cause de la splendeur de leur modèle, croyaient se savoir a priori mauvais chrétiens, ont trouvé aujourd'hui, à la lumière des programmes électoraux, un christianisme plus mal assuré que le leur : celui de l'Eglise à laquelle ils appartiennent, et qu'ils mettent superbement en garde contre le péché.

ANDRE FROSSARD.

Aurore, 22.XII.55

d'un dévouement étonné, dirigée la mission dans les votes nouvelles où elle s'était précipitée, il m'offra alors à dissimuler la déformité des objets par la manière de les éclairer ; à) mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages composites. [I, 451-452]

Le Féric du Christianisme

En supposant que l'opinion religieuse existât telle qu'elle est à l'heure où j'écris maintenant, le Féric du Christianisme étant encore à faire, je le composerai tout différent qu'il est : au lieu de rappeler les dogmes et les institutions de notre religion au passé, je ferai voir que le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine [voir note 3, pag. 1169] ; que cette pensée rédemptrice et messie est le seul fondement de l'égalité sociale ; que elle seule la peut établir, parce qu'elle place auprès de cette égalité la nécessité du devoir, correctif et régulateur de l'instinct démocratique.

[I, 468]

Tout mensonge répété devient une vérité : on ne saurait avoir trop de mépris pour les opinions humaines [II, 75]

Charles X eut tort d'employer les baïonnettes au soutien des ordonnances ; ses ministres ne peuvent se justifier d'avoir fait, par obéissance ou non, couler le sang du peuple et des soldats, sans qu'aucune haine les divisât, de même que les

l'abolition de la théorie reproductionniste vulgaires le système de la Terreur 105
lorsqu'il n'y a plus de Terreur [II, 456]

Dans cette insouciance du pays pour Charles X, il y a autre chose que de la lassitude : il faut reconnaître le progrès de l'idée démocratique et de l'assimilation des rangs. À une époque antérieure, la chute d'un roi de France eût été un événement énorme ; le temps a de même le monopole de la hauteur où il était plus, il l'a rapproché de nous, il a diminué l'espace qui le séparait des classes populaires. Si l'on était peu surpris de rencontrer le fils de Saint Louis sur le grand chemin comme tout le monde, ce n'était point par un esprit de haine et de système, c'était tout simplement par ce sentiment du nouveau social, qui a pénétré les esprits et qui agit sur les masses sans qu'elles s'en doutent. [II, 476]

P. 477^{1/2} : Et que sera la révolution de Juillet.

P. 860-1 : Saint François d'Assise

P. 866. Louis Philippe et l'opposition industrielle, p. 867 : La seule société se meurt... La France, la plus mûre des nations actuelles, s'en ira vraisemblablement la première.

P. 916 : Nous, l'État le plus mûr et le plus avancé, nous montrons de nombreux symptômes de décadence. Le seul ordre européen expire.

P. 97 : Il n'existe plus rien : autorité de l'expérience et de l'âge, naissance au génie, talent.

ou verté, tout est né. Une génération qui portait en elle un esprit abondant, des conceptions acquises, des germes de succès de toutes sortes, les a étouffés dans une enquête hâle pour un producteur qui se refuse, est stérile.

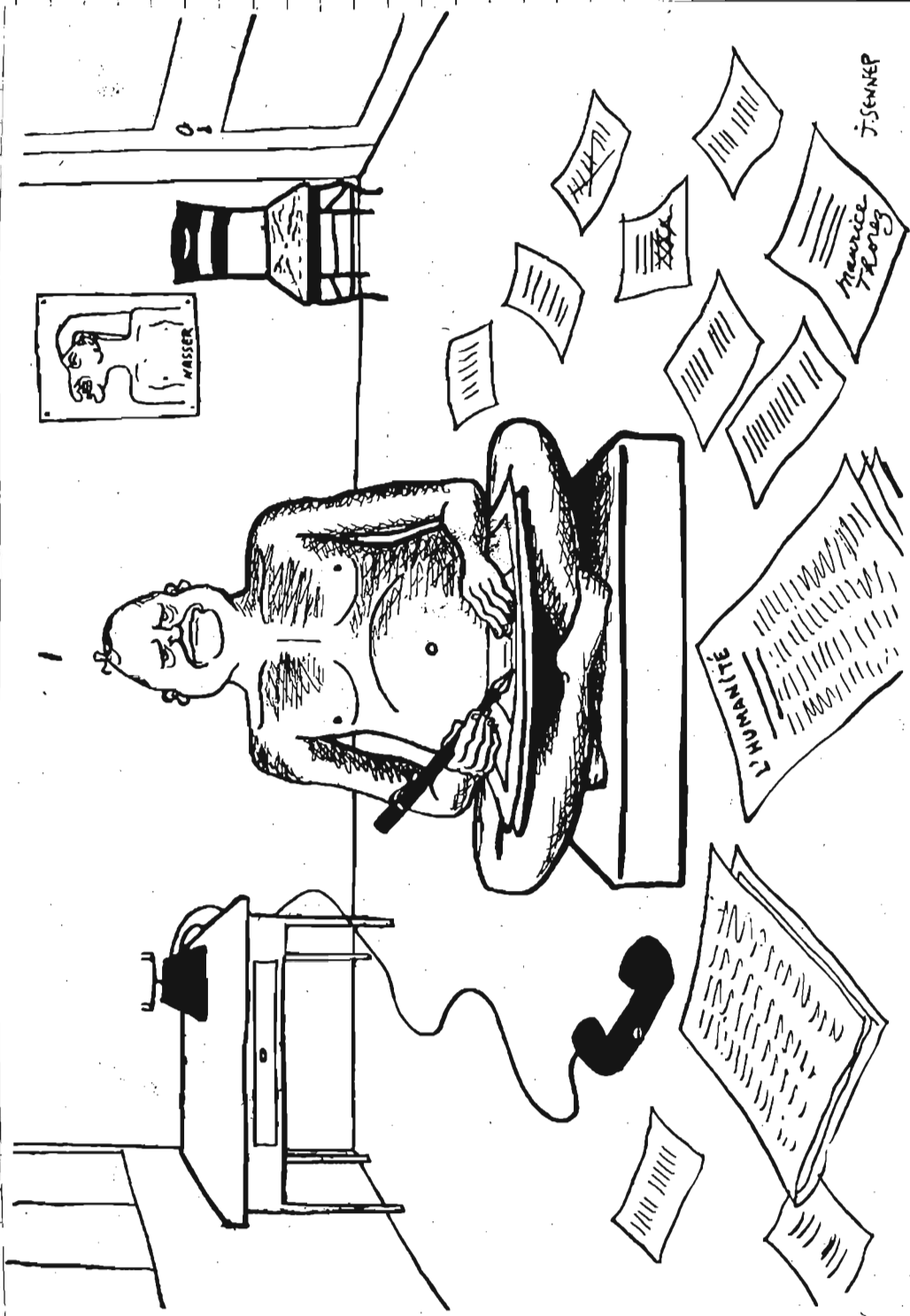
Page 930: L'idée d'un homme et l'amour du monde, p. 931: Le dualisme est l'opposé le plus philosophique et le plus rationnel de Dieu et de la création; il renferme les trois grands lois de l'homme, la loi divine, la loi morale, la loi politique; la loi divine, unité de Dieu en trois personnes; la loi morale, charité; la loi politique, c'est-à-dire la liberté, l'égalité, la fraternité.

Le 931: Vous voyez donc que je retourne de l'athéisme à l'unité que dans le christianisme et à des principes catholiques. Je ne prétends pas qu'une rénovation générale ait absolument lieu, car j'admets que des peuples entiers soient voués à la destruction; j'admets aussi que la foi se déserte en certains pays; mais s'il en reste un seul grain, s'il tombe sur un peu de terre, ce grain tombera, et une seconde incarnation de l'esprit catholique renouvellera la société.

« Les Français sont tellement dévotieux par nature, qu'ils ont inventé l'antidévotisme pour eux qui ne veulent pas être tout à fait dévotieux! »

Royaume du Paradis, I, p. 50 (Miche)

Humanité, 3. VIII 56, André Wurmser, Et si le futur appartient à Dieu-Jésus



J. SENNEP

LE SCRIBE ACCROUPI

(Dessin de Sennep.)

G. 8. 58

Non sempre gli uomini sono fratelli

C'è un particolare, nella tragedia automobilistica della strada di Susa, che ha destato in tutti dolore e sdegno. La cronaca c'informa che alle 12,10 avvenne il tremendo scontro: la macchina italiana rimase schiantata, c'era un cadavere nel prato, una signora agonizzante in mezzo alla strada, un ragazzo ferito e poco più in là la macchina francese sgangherata con le ruote all'aria e quattro persone chiuse dentro e tre bambini chiusi e insanguinati che battevano disperatamente contro le lamiere contorte, invocando il papà e la mamma.

Una scena sconvolgente, una drammatica situazione che richiedeva immediato soccorso. Invece un solo automobilista — diciamo uno solo — si fermava: il capitano della gendarmeria di Lione, Henry Bergeret, che con la sua vettura seguiva la « Frigate » del professor Marescaux. Il capitano Bergeret cercava di fare il possibile, correndo da uno e dall'altro: rompeva il vetro posteriore della macchina francese ed estraeva il piccolo Patrick. Poi faceva cenno di *alt* ai numerosi automobilisti che transitavano, italiani e francesi, ma nessuno s'arrestava. I primi ad arrivare erano i carabinieri di Borgone: in quello spazio di tempo — quasi venti minuti — nessuno aveva sentito l'elementare impulso di carità e di civiltà di raccogliere a bordo i feriti e di trasportarli d'urgenza al più vicino ospedale. Il maresciallo Butti, dei carabinieri, fu costretto ad usare di tutta la sua autorità per fermare quattro o cinque vetture e organizzare l'opera di soccorso.

Sono constatazioni tristi, sono rilievi che non si dovrebbero mai fare. Eppure episodi così ingenerosi non sono rari. Sabato scorso a Pian del Re giungeva ansimante, trafelato, terrorizzato, un alpinista, lo studente Guido Bargis: un suo compagno era caduto in un baratro, s'era ferito in modo gravissimo, ma era ancor vivo, bisognava scendere di furia a Crissolo, dare l'allarme, chiamare un dottore, chiamare le guide. Il Bargis supplicava gli

automobilisti fermi a Pian del Re di accompagnarlo giù. Tutti si rifiutavano e lo studente doveva continuare la corsa affannosa sino a Crissolo dove giungeva stremato.

E' bene ricordare che la legge (articolo 593 del Codice Penale) punisce coloro che si sono resi responsabili del reato di « omissione di soccorso »; e la pena aumenta se la mancata assistenza arreca alla vittima conseguenze gravi; e raddoppia se ne determina la morte. Inoltre, secondo il Codice della Strada, il Prefetto può ordinare il ritiro della patente a tempo indeterminato.

Ma non è la minaccia di una condanna o di una multa che deve far fermare gli automobilisti: ci sono ragioni troppo ovvie di pietà e di solidarietà, di fronte a cui ogni altra considerazione, qualunque essa sia, va messa da parte. C'è chi tenta di scusarsi dicendo di avere una fretta terribile, c'è chi non vuole « aver grane », c'è chi teme d'impersonarsi eccessivamente e chi ha paura di sporcare i sedili. Ma un appuntamento mancato o la sosta in un ufficio di polizia o una macchia di sangue valgono bene la salvezza di una vita umana.

Stampa, 1. VIII 56

Et ce qu'il ne faudrait pas penser de plus vis à ce que sont les cotisations d'une grande entreprise magazine? (Les nouvelles d'universelle, H. Bourrel, Le Regard, III, p. 283)

Il y a eu cette tentative universelle d'incantation. C'est la technique propre et le premier motif moral-misc sur le monde.

Se P.C. allemand saisi la commission européenne
des droits de l'homme à propos de son interdiction
(De notre correspondant particulier)
Strasbourg, 16 février [1957] - On confirme à Strasbourg, au Conseil de l'Europe, que le parti communiste allemand a introduit un recours auprès de la commission européenne des droits de l'homme au sujet de la légalité de son interdiction, prononcée récemment par la cour de Karlsruhe. Ses deux avocats seraient M^{rs} K. Kreyer (Allemand) et J. Vorhaus (France)



Main dans la main, M. Foster Dulles et M. Christian Pineau posent pour les photographes, au Quai d'Orsay.

L'Intelligence gouverne le monde (Le Figaro, 11. XII. 56)

Raymond Sefere, Le sacrifice d'Abraham Roman, Paris, Flammarion, 1913

- Mon vieil ami, [dit Simon Proble à Edouard Bestat], jamais vous ne m'avez fait autant de peine et jamais je ne me suis senti plus proche de vous. Je vous aime, parce que je vous vois souffrir des mêmes tourments que moi et parce que j'ai toujours distingué, ô mon amis, à certains cris navrés, que jamais vous n'avez accepté sans une restriction mortelle douloureuse la loi hypocrite sous laquelle pendant de longs mois je vous ai vu humilier... pas plus qu'aujourd'hui

~~humaine~~ votre cœur n'accepte tous ces mots que vous m'avez jetés. La vérité c'est que ~~vous et moi, nous avons vécu la plus longue partie de notre vie~~ vous voyez devant vous un futur abominable et que votre cœur de vieux civilisé courtois se serre. La vérité est que, vous et moi, nous avons vécu la plus longue partie de votre vie pendant un règne affable que vous à jamais disparu. Notre vie est coupée par une éclipse. Notre vie est égarée dans des ténèbres bruyantes pleines de cris de mort et de triomphe. Notre vie se survit à elle-même comme celle d'un homme de génie qui survit à son génie et en a honte. Notre vie est vouée aux souvenirs, aux récits anciens, aux contes fabuleux que nous ferons à nos enfants - si la guerre nous laisse des enfants, d'un siècle facile et vicieux qui s'est fâcheusement brûlé la cervelle. Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur, combien de siècles lents devront traîner leurs heures vides sur le monde, avant que, patiemment, maladroitement, les hommes aient reconquis la civilisation qu'ils ont lourde s'échapper [265] d'eux-mêmes? Vous m'avez un jour parlé du sacrifice d'Abraham en termes poignants. Ah! N'est-ce pas que le voilà dans toute son ampleur... [266] FIN

"Marx" et Freud

Notre siècle sera peut-être reconnu par la postérité comme l'époque où le Génie de l'homme aura peiné dans une phase décisive. Les diverses causes qui entravent l'essor d'une humanité libre et hardie, les contraintes de toute sorte, exclusives et méprisantes

ad, qui pascit ses l'individus depuis le jour de sa naissance, ont été soumises à
des enquêtes d'une rigueur sans précédent. La détermination complète et définitive qui en
~~trouvait l'origine d'une~~ qui paraissait aux hommes du XVIII^e siècle l'affaire de changement
dans l'ordre des lois et de la justice, notre siècle a découvert qu'elle était subordonnée
à un remuement profond des conditions économiques et psychologiques de la vie en soi.
L'épave du prolétariat mondial par les classes dirigeantes est devenue le visible levier
de l'activité politique; quant à la nouvelle science connue sous le nom de psych
analyse, elle a décidé que l'action libératrice devait être étendue aux univers secrets de
conscience individuelle. Marxisme et psychanalyse: une sensibilité formidante aux divers
idéologues de l'émancipation devra être inscrite à l'honneur de notre époque. Dans les
mêmes années où le développement de la Révolution russe apportait au monde l'espoir que
l'âme humaine avait trouvé le moyen de briser les structures économiques et sociales
qui la tenaient en esclavage, Freud dénonçait une autre sorte d'esclavage, que l'ignorance ou l'hypocrisie des siècles antérieurs avaient tenu secrets: l'adulte qui se
croit libre dépend au contraire tout entier de ce qu'il a été enfant. Sa grandeur
de la psychanalyse est d'avoir permis à [513] l'individu de recouvrer la plénitude
de son être par la connaissance des événements du passé, de même que la grandeur de
marxisme est d'avoir été trouver un système qui mettait fin à l'aliénation du prolétariat.

On ne songe pas sans amertume que la psychanalyse est dénoncée en Russie sous
l'étiquette comme une science idéaliste et réactionnaire; que, dans le pays de la révolution,
une solution paresseuse et hypocrite envers les problèmes qui tourmentent la personne humaine.

ne est à l'ordre du jour. Il est en particulier fort regrettable que la nouvelle culture, la culture réaliste, dont les mensurables précèdent, à juste titre, l'atténement, comporte au di-
rent, cette exclusion injustifiée. En effet cette nouvelle culture s'oppose-t-elle à la culture pour
jeune? Si ce qu'on prend pour objet sont plus des problèmes, psychologiques et
gratuits, ces intéressants d'une bonne façon, mais la science réelle et humaine basée
pas sur des mesures empiriques, se con de la culture réelle et humaine basée sur
description des rapports sociaux et humains aussi complète que possible. La psychanalyse
s'a pas un but différent, quand elle substitue aux interprétations romanesques et fantaisies les
des instruments psychologiques une interprétation scientifique. Si l'absence de la nouvelle culture
la psychanalyse et l'ordre des préoccupations qui s'y relient, c'est amputer le réalisme
d'une grande partie du réel, c'est lui ôter les moyens de découvrir et de comprendre la
totalité de la personne humaine [514]



On ne trouve pas chez les penseurs marxistes de réflexion sérieuse sur la nature de l'art.
L'objet de l'art n'est pas le [514] présent ni l'avenir, mais le passé [515]

La nouvelle psychanalyse ne recherche plus les causes du malheur humain dans une
malformation originelle de la nature humaine (Freud avait rétabli la notion de péché sur
une forme loïque et positive), mais dans une organisation défectueuse des systèmes moraux
et psychologiques [518] gagnés d'une société. Mieux organisés, adaptés plus adéquatement aux
besoins réels de l'individu, ces systèmes ne seraient plus un moyen de brimade et d'oppres-
sion, ils favoriseraient au contraire l'épanouissement de la personnalité. Au contraire

113
sans fatalistes et pessimistes du freudisme, la psychanalyse la plus récente oppose une vic-
torem saine et souriante : l'homme n'est plus la proie d'un destin implacable, mais seule-
ment la victime de malheurs et d'erreurs réparables, pour les représentants de l'école
& culturaliste, l'homme est ce que la société le fait. Si l'a fait malheureux jusqu'ici,
demain elle le fera heureux. La psychanalyse, à l'origine analyse de la partie cachée et
secrète de l'âme, est devenue analyse et science de la société. Les contraintes qui pèsent
sur chaque individu depuis le jour de sa naissance ne sont pas liées nécessairement à la
condition humaine : cette grande idée est une idée progressiste et l'on voit mal au nom
de quel principe les tenants d'une culture rétrograde rejetteraient le concours de la psychanalyse,
puisque la psychanalyse partage avec eux une telle idée. Une des tâches les plus urgentes
que la culture rétrograde devra assumer, pour devenir une véritable culture et non seulement
une attitude préliminaire envers les vestiges d'une culture bourgeoise périmée, sera d'intégrer
dans le champ de ses recherches les découvertes faites par la psychanalyse & culturaliste.

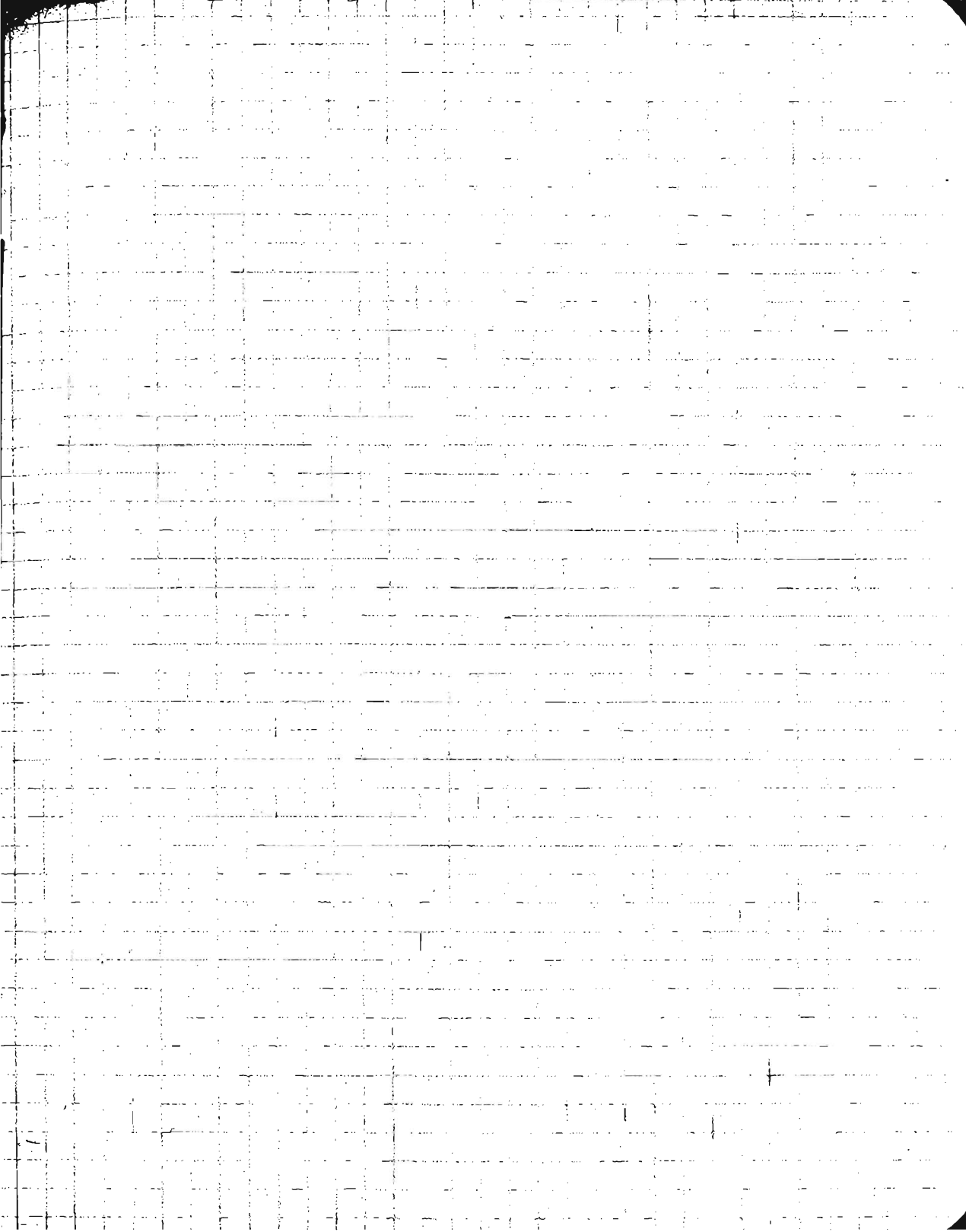
Psychanalyse et en l'homme réel, l'homme complet ne peut se définir et comprendre
qu'en tenant de son histoire psychologique réelle ; ignorer cette histoire, c'est commettre une
faute aussi grave contre l'intégrité de la personne humaine, que la faute commise par
la culture bourgeoise qui ignore les conditions réelles d'existence et de travail des hommes.

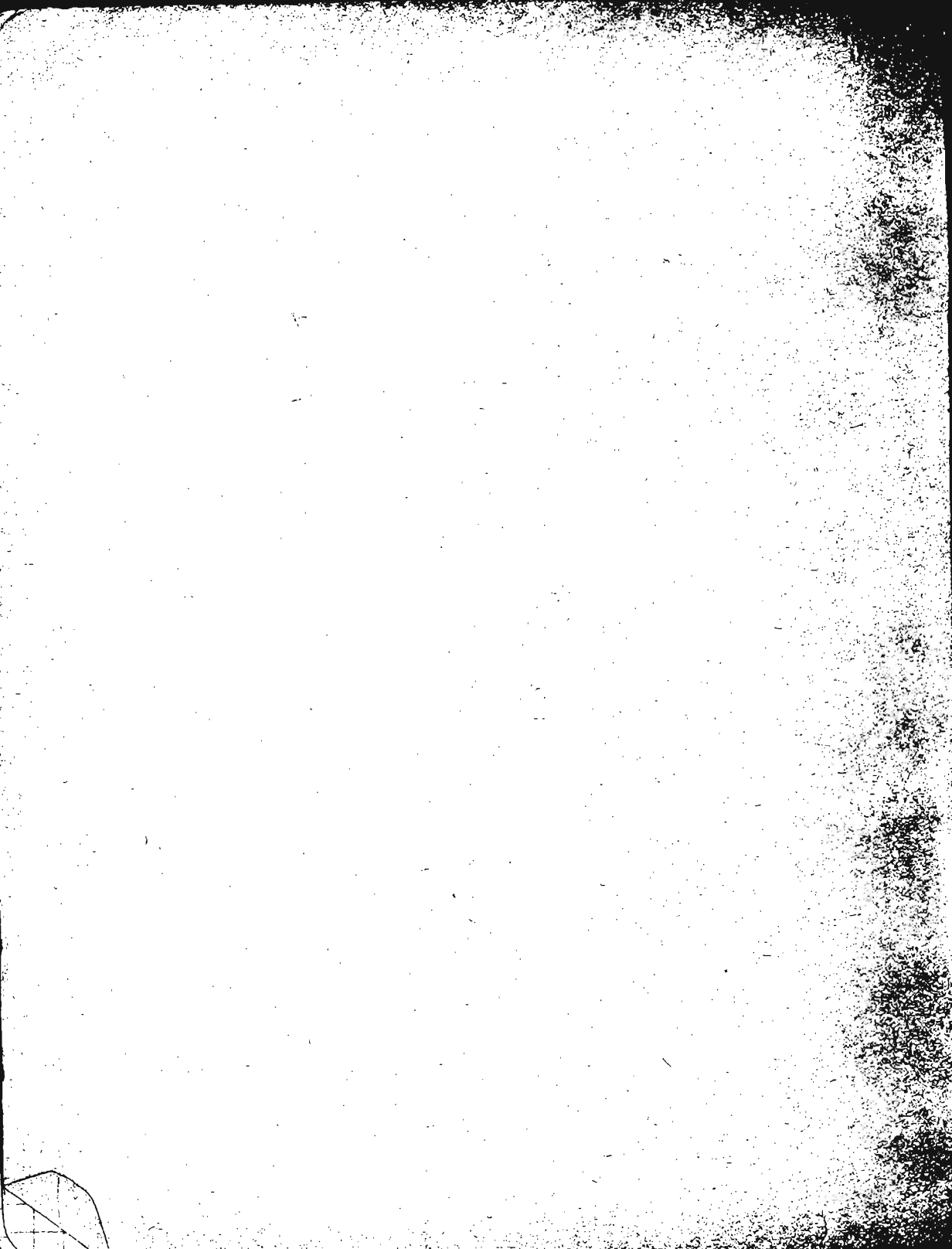
Psychanalyse et enquête sociale et économique se complètent merveilleusement ; l'absence
de la nouvelle substance dans us2 et de l'uno, et des autres, pour atteindre enfin au but, est
est la compréhension réelle et totale de l'êto humain.

MRT, 1^{er} mars 1957, D. Ferrière, Psychanalyse Culture rétrograde et psychanalyse,
N° 512-513

H. Pourrat, Le Trésor des contes, III, p. 30

Il y a la physique, comme on dit, quand, dans une maison, tout entre en branle sous des mains invisibles : les chaises sautent, les tabourets se périment, les bancs balancent, et la table et la maie, les écuellles et les bœttes les volent, parfois sans se causer, parfois en se caressant, on entend de rouler une boule dans l'escalier et battre le blé dans la grange. Enfin, tout un sabbat. Et il arrive que c'est à n'y plus durer.



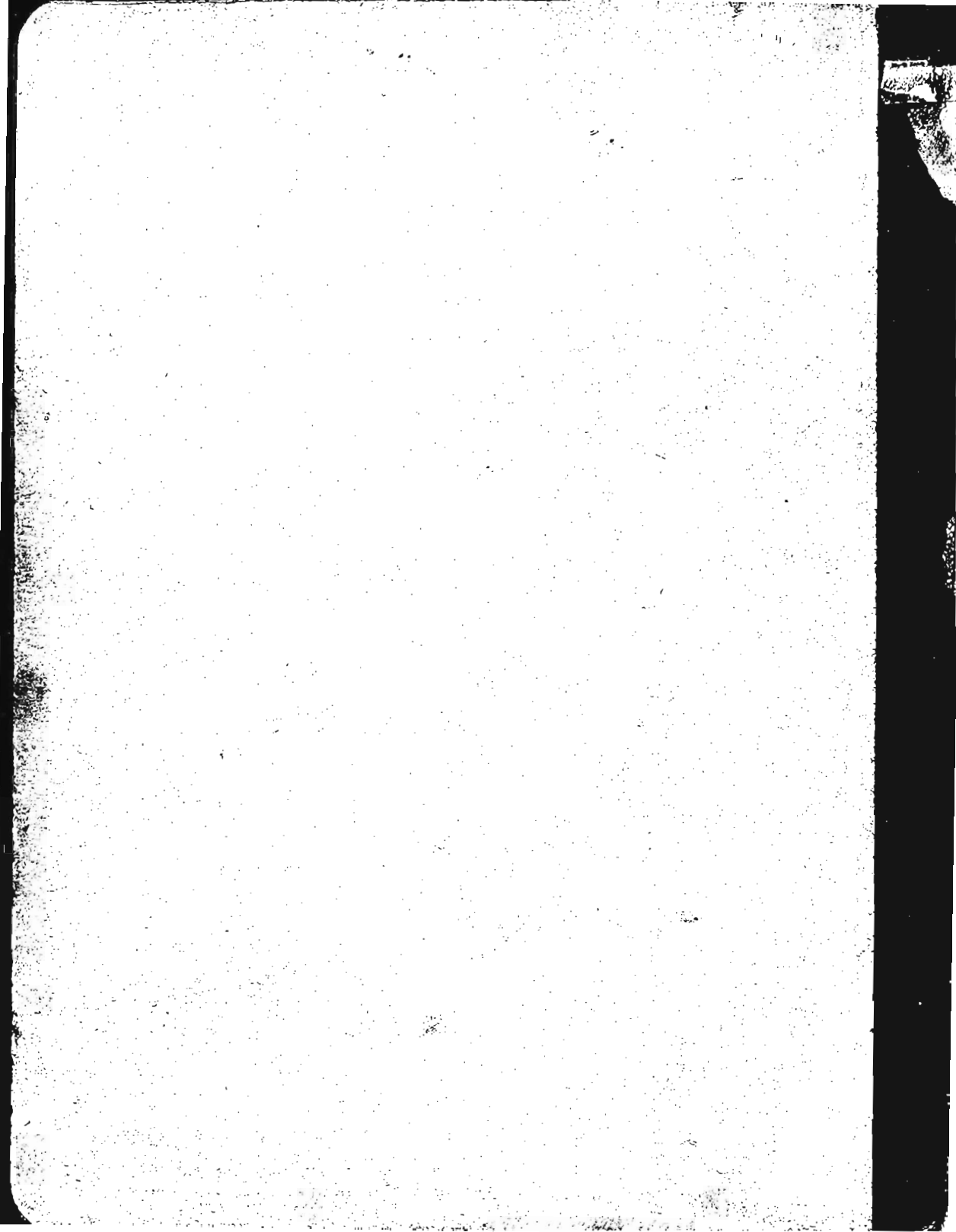


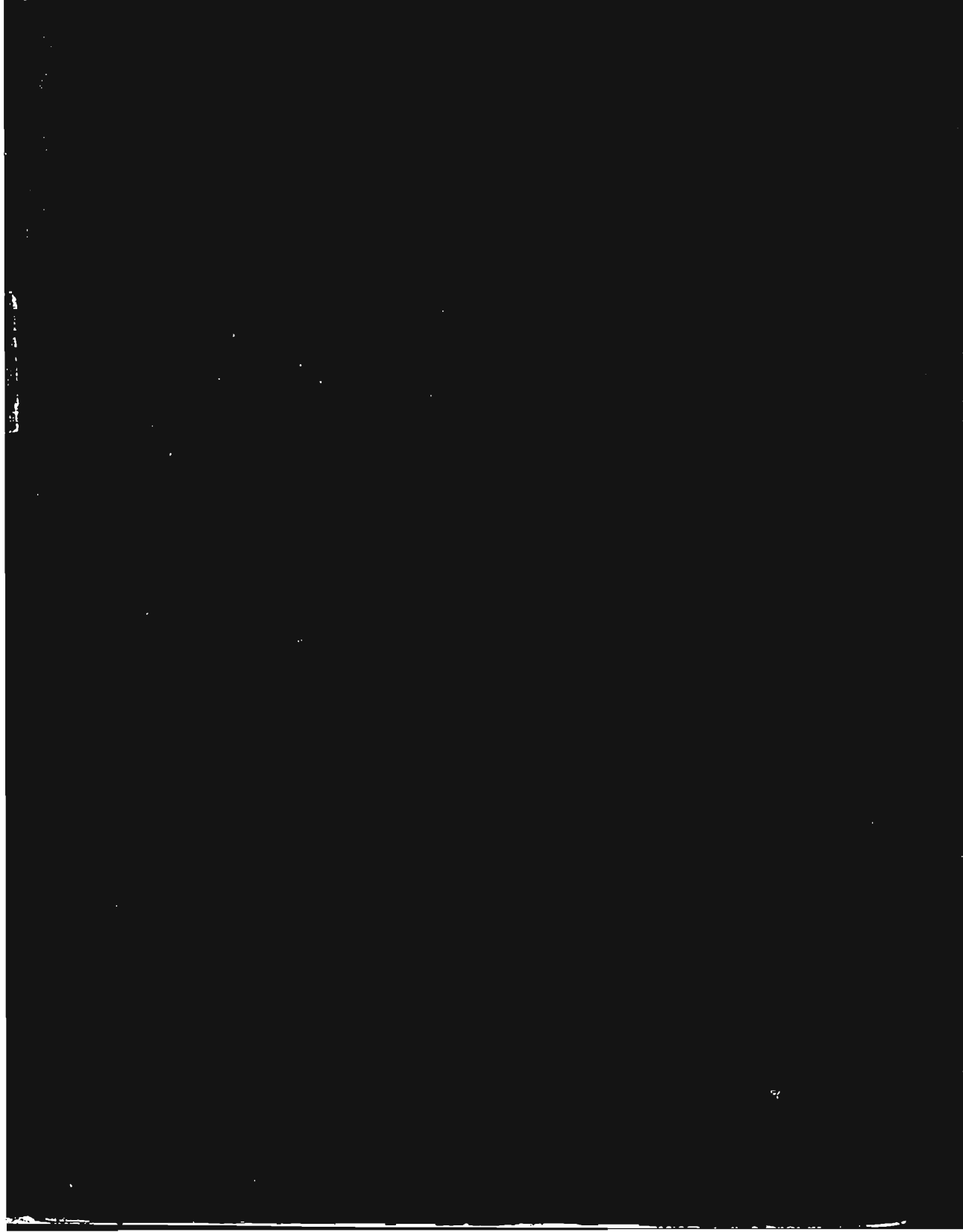
Stampa, 10. IX. 1954

Ieri all'una, a pochi mesi dalla
morta del padre dott. Nicola,

Paolina Garosci 10/IX/54

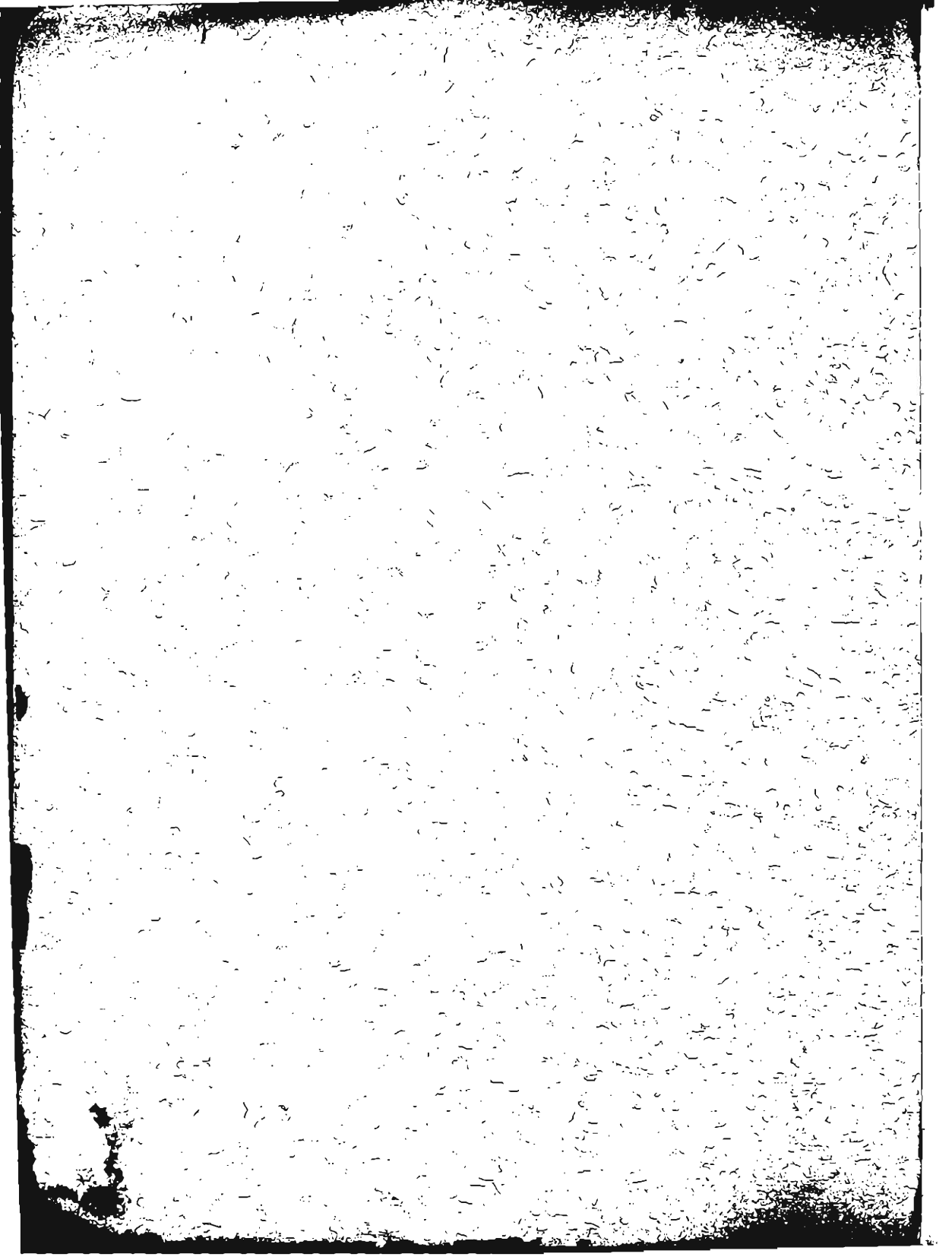
ha terminato la sua vita di lavoro
e di dedizione alla famiglia. Lo
annunciano con profondo dolore,
la mamma Rita Pereno; il fratello
dott. Carlo con la moglie Bosa
Garavaglia e il figlio ing. Cor-
nelio; le nipoti Bosa con il ma-
rito avv. Dino Comparato e bim-
bi; Adalina con il marito Roberto
Gioanetti e figli; i cugini Garosci,
Pistola, Agosti, Repetati, Farinet,
Marangolo; Carolina Pereno e pa-
renti tutti. Per desiderio del-
l'Esatta la famiglia non pren-
derà il lutto. I funerali avranno
luogo oggi 10 corr. alle ore 16 par-
tendo dall'ospedale Molinette (via
Santena). La presente serve di
partecipazione e ringraziamento.



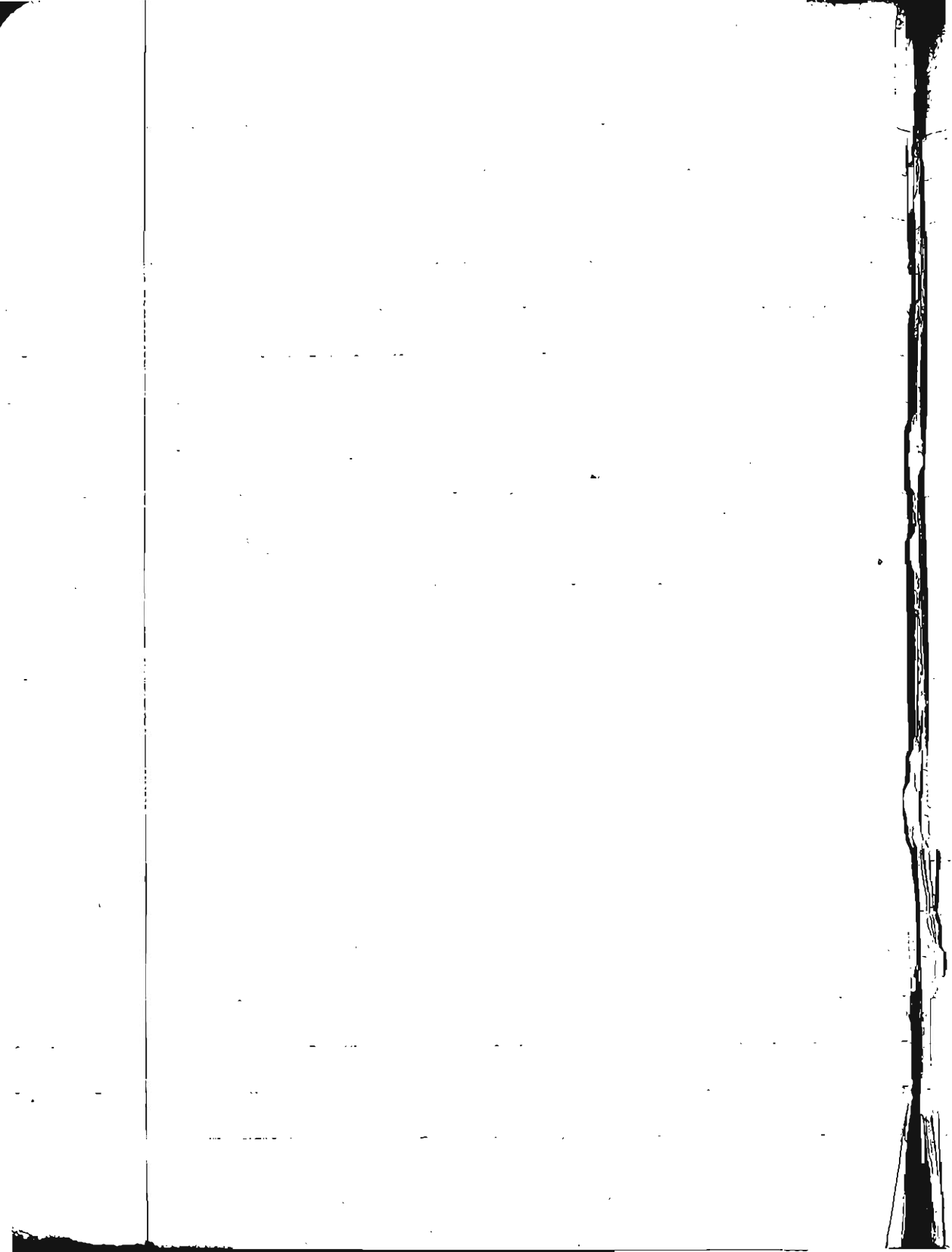


~~10048~~
100

1



Novembre 1927



M. Boulenger

Récits d'autrefois. L'attendat d'Orsini. Paris,
Hachette, 1927. In 16°, p. 123.

Chiaccherata di nessun valore - Cultura giornalistica, in-
feriore, da orecchiante. Vale per il resto questo ri-
tratto di Mazzini: « Nul n'ignore qui fut Mazzini.
Un prophète social, qui croyait en un Dieu vague et in-
publicain. Il allait d'exil en exil, toujours fomentant des
révoltes, pensant que le salut du monde venait de la
Jeune Italie, secte démocratique fondée par lui, et
qui devait faire régner ici-bas la vertu, la religion
mazzinienne, amener l'affranchissement du peuple et
de l'Italie, la déconfiture de l'Autriche, la fin des
rois et du catholicisme selon le Pape, la gloire de
Rome et de [83] Mazzini, la République universelle
organisée par Mazzini, la fraternité des riches et
des pauvres d'après les révélations de Mazzini, etc.
Il parlait comme Ezéchiel, écrivait comme Robespierre,
s'entretenait avec Dieu, et s'élevait tous les six mois
dans une conspiration qu'il recommençait l'année
suivante en quelque autre ville. Ce missie était
impérieux, maladif et sombre, entouré de femmes
illuminées, qu'il élevait à la dignité d'épouses spi:

rituelles, et même temporelles. Il ne pouvait supporter la moindre contradiction, et devait encaisser le dieu couronné dans son sein, dès qu'on ne lui obéissait pas au doigt de l'œil.» [84] È noto che questa pagina di caricatura, che in alcuni tratti ricorda più Rossetti che Mezzino, è forse il miglior « pezzo » del libro.

1) Nell' Italia del Popolo dei 5 ed 8 luglio 1857 - giornale mazziniano - (Companella [7]) pubblica una recensione della traduzione inglese delle Memorie di Orsini in tono ironico e poco benevolo [75]

2) Nell' ~~ultima~~ opera in 2 tomi de Louis Emery, di Fleury e Bonolet, si riproduce una lettera pubblicata qualche anno prima sul Giornale d'Italia da Enrico Cornetti, referendario alla Corte dei Conti, che fu amico intimo di Cesare Orsini, fratello di Felice, che si afferma che il lanciavolo della terza bomba, di cui F. Orsini al processo non volle rivelare il nome, sarebbe stato Francesco Crispi. " De fait, présent après l'insurrection de Palerme, le jeune Crispi se trouvait à Paris en janvier 1858. Et c'est peut-être sa première femme, Rosalie Montmasson, dont on retrouve le nom - d'ailleurs altéré - dans l'interrogatoire de Orsini » [82].

F. Engels

Nulla questione Brentano contro Marx per presunta
falsa citazione. Esposizione di fatti e documenti.
Roma, Luigi Morgani, 1902, Introduzione di Vittorio Gollwitzer.
n. 8°, pp. 82

È errato che nella semplice citazione di un brano del
discorso di Gladstone del 16 aprile 1863 il Brentano ab-
bia preteso di costruire una tesi generale sul merito
delle « falsificazioni » di Marx, ma a concludere,
come fu unanime sul *Deutscher Wochenblatt* [81]
che « la questione che getta una forte luce sul modo
di documentare dei socialisti-democratici, dovrebbe in
conclusione essere decisa sfavorevolmente alle concezioni
socialista democratica ». Il pensiero di Gladstone nel brano
citato (anche nella redazione del *Times* a cui Marx si
è riferito, invece che al resoconto ufficiale) non era
altro quello di portare argomenti a favore dello
spirito che anima l'Intirizzo inaugurale stesso di Marx;
ma ciò non significa ancora che Marx l'abbia citato
a torto. Marx nell'Intirizzo appunto non materiale
per il momento come lo straboccante aumento di ricchezza e
di potenza che riguarda le classi possidenti, sia stato
prodotta dalle classi lavoratrici, e con un loro sviluppo

sfruttamento (V. *Attesto inaugurale* etc., Paris, 1921, p. 24, 25.)
è uno che Gladstone pensa che anche le condizioni proprie
medie del lavoratore inglese sia molto migliorata («
non quella dell'«*extrema povertà*» [48]), ma Marx non
era certo del suo parere.

1) Nella prefazione all'opuscolo Engels, a proposito
di uno scritto del Brentano sul «*progno della classe
operaia e delle sue cause*» (Berlino, 1850), scrive:
«... la sempre ripetuta affermazione del signor Brentano
che la legislazione operaia e la organizzazione di mestieri
sono atte a migliorare la condizione della classe operaia,
non è per nulla una sua particolare scoperta. Dalla
Lage der arbeitenden Klassen in England, e dalla *Misère*
di la pubblicata al *Capital* erano si miei scritti
più giovani, Marx ed io abbiamo cento volte detto
questo, ma con limitazioni molto forti. In primo luogo,
gli effetti benefici specialmente delle unions di mestieri
e di resistenza si limitano alle epoche di prospero o
medio movimento d'affari; nei periodi di ristagno e
di crisi, tali effetti favorvoli vengono a mancare
regolarmente; l'affermazione del signor Brentano, che
«*essi sono capaci di paralizzare [3] gli infelici effetti*
dell'armata di riserva» è una volubila fantasmatica.

È in questo luogo - fatta astrazione di altre meno impor-
 tanti limitazioni - né la protezione legislativa, né le resisten-
 ze delle unioni di mestiere rinvengono la causa principale
 che deve venir soppressa: il rapporto del capitale che
 produce - permanentemente il contrasto tra la classe capi-
 talista e la classe salariata. La massa degli operai
 salariati rimane condannata per tutta la vita al la-
 voro a salario, ed il contrasto tra essi ed i capitalisti di-
 viene sempre più profondo e largo, men meno che la
 grande industria si impadronisce di tutti i rami del-
 la produzione » [4]

K. Marx

Herr Vogt, traduit par J. Molitor, 2. 11, Paris,
 1827.

Chi legge ora l' Herr Vogt stenta a compartarsi
 che Marx abbia potuto dedicare tante pagine alla
 polemica con Vogt. S'acusa però che gli ne stia volta
 era attiva, per un uomo che, come lui, ~~non nel campo di~~
~~un lavoro politico non attendeva che le circostanze opportune~~
 per un lavoro politico a larghissima base. Ciò spiega
 la sua violenta reazione. Capitoli VIII-X del libro

egli pensa alla correttezza, e sviluppa spittatamente
l'opera di Vogt: "Studien zur gegenwärtigen Leg. Euro-
pas, Genf, 1859", trattando una materia a cui
si ripresero pure P. Ingels negli scritti "Po und Klein,
Berlin, 1859", e Sarssen, Nipp, and der Rhein, Berlin,
1860; Marx parla di questi lavori dell'Ingels [I,
p. 171] perché, dice, "noi lavoriamo entrambi secondo
un piano comune e in base a un'intesa preventiva".
Io non conosco il tedesco e non posso quindi dare
un giudizio fondato sulla traduzione del Molitor,
che ho sentito leggere alle stampe. L'impressione che ne
ho avuta (anche leggendo altre parti delle Opere com-
plete già uscite) è che sia molto piuttosto affrettata e
superficiale. Fedele, se si vuole, ma una « brutta fedele ».
Ho visto qua e là i critici di Hasenow, e ho notato
mi pare lo stile, che non rivela uno spirito teso
nel calore e nello sforzo dell'interpretazione.

Il Molitor, invece di permettere al libro, e credere,
chierimenti sulle circostanze che l'hanno dettato,
lancia la parola a William Vogt, figlio di Carlo,
il quale, regola al padre il bel volo. Ciò è abba-
stanza naturale, ma il traduttore Molitor non aveva
di questi doveri filiali e ha dato in tal modo una

curiosa prova d'imparzialità. Un giudizio definitivo, che
 la lettura dell' H.V. non fu che confermar, sulla polemica
 è quello di J. Ph. Becker, citato da Marx [I, 68-9]:
 "Je ne connais pas personnellement M. Marx et n'ai jamais
 été d'aucune en relation d'aucune sorte avec lui; mais
 je connais M. Vogt et sa famille depuis plus de 20
 ans, et me trouve donc au point de vue sentimental,
 plus près du second que du premier; je ne puis que re-
 gretter très amèrement et condamner de la façon la
 plus absolue la légèreté et le manque de conscience
 avec lesquels Vogt s'engage dans cette lutte. Faire
 figurer comme arguments des faits défigurés ou
 même contournés est indigne d'un homme. On est vrai-
 ment peiné de constater que Vogt, dans sa frivolité
 et par une espèce de suicide, détruit une telle activi-
 té, et compromet et met en danger sa situation et son
 autorité, même s'il n'y a rien de fondé dans le re-
 proche qu'on lui fait d'être au service de Napoléon."
 La lettura del pamphlet di Marx lancia ancora pensiero
 che il « rimprovero » era giustificato, anche se si trattava
 di un « servizio » volontario [U. sp. I, 173 seg. II, cap. IX,
 p. 93 seg.]

L'incubo di Vogt era lui « dittatura del proletariato »

William Vogt, citato dal *Molitor* nella "notizia" preliminare, scrive: "All'alba della Rivoluzione del 1848, un giornale che si diceva repubblicano avanzatissimo, la *Rheinische Zeitung* uscente a Metz, pubblicò articoli mandati che gettarono nella costernazione i buoni borghesi. La sua parola d'ordine era: dittatura del proletariato."

[XIII] È più oltre, parlando degli gruppi politici raccolti a Londra attorno a Marx, lo stesso signore scrive: "Si prevaleva della credulità dell'operaio luciano, guardandolo nel modo più grottesco, con blandizie di un maduro ed estasi di credenti; così accade che più d'uno sciocco si credette, in seguito a queste banalità, il Messia designato, il grande genio che doveva apportare all'umanità la salvezza nella famosa Dittatura del proletariato." [XVI] Marx riporta al principio del suo scritto brani di K. Vogt orì detto suppongo le stesse cose [I, 8]; l'importante è che egli pubblica in, probabilmente una lettera di Schily, emigrato tedesco, in cui questo elimina ogni possibilità di confusione tra Marx e la *Schweffelbande* ginevrina: "Non a te devo dire che essi non avevano la minima relazione con te e che non calavano i tuoi sandali. Ma neppure possono nasconderti che tale calatura non

sarebbe stata di loro gusto. Lungi che essi della rivoluzione, essi operavano, nel momento, nelle pantofole dell'armistizio, attendendo che la rivoluzione li richiami all'attinto e li requiraggi di noi governi (strali da sette lighe del progresso radicale); ed avrebbero male accolto chi, que avere voluto gustare la loro svesta portando loro delle idee di Marx sull'economia politica, sulla dittatura operaia ecc. " [I, 39].

Di notevole interesse storico sono alcuni excursus che Marx fa 9 sulla Legga dei comunisti e sulle suoi rapporti con essa. [I, 102-3gg.]. Marx ricorda la sua istituzione democratica, " assolutamente inopportuna per della società segrete di cospiratori. " [I, 103] e della sua dottrina scrive: " Noi [M. Engels e W. Wolff] sommelavamo [in alcuni opuscoli] e una critica spietata il miscuglio di socialismo o di comunismo anglo-francese e di filosofia tedesca, che formava allora la dottrina segreta della Legga; noi vi stabilivamo che solo lo studio scientifico della struttura economica della società borghese poteva fornire una solida base teorica; e vi esponevamo infine, in forma popolare, che non si trattava di mettere in rigore un sistema utopistico, ma di intervenire, con conoscenza di causa, nel processo di svolgimento storico

che si operava nella società, [I, 105] Una particolare considerazione merita il documento che Marx pubblica delle proposte d'intera fatte alla Lega dei Comunisti del gruppo svizzero della "Centralizzazione rivoluzionaria" [134-5], parte dimostra (come del resto gli esempi riferiti alla dittatura del proletariato come caratteristica della posizione di Marx e dei suoi amici) che la Lega dei comunisti lavorava sul terreno «proletario», che il gruppo svizzero esprimeva, come a elemento d'unità, il fatto che esso riconosceva il «carattere proletario della prossima rivoluzione», e lasciare alla Lega il compito specifico di preparare il regno del proletariato coll'organizzazione degli in-
dizi degli elementi proletari, e su questa base proponeva (nel luglio 1850) una divisione del lavoro, proponendo: per conto proprio di preparare la prossima rivoluzione coll'unione di tutti gli elementi rivoluzionari»

Una delle ragioni per cui Marx si è tanto soffermato sugli *Studien* del Vogt è la necessità di confutare non solo la tesi filobonapartista, ma anche quella filo-russa che quegli sostiene [II, 13 segg.]; Marx esamina la politica russa e le manovre diplomatiche in Italia [progetto d'un regno d'Italia con un principe russo alla testa, 1843, II, 20 segg.], in Polonia [25 segg.] e in
e ancora, nel 1849, p. 59, p. 39 segg.

Ungheria [29 sgg.]. A proposito di quest'ultimo paese, Marx si sofferma molto su Kossuth, de Vogt aveva chie-
 mato a testimoniare della sua ~~correttezza~~, e gli dedica molte
 pagine del IX cap. [II, 144 sgg.], dandone un profilo assai mar-
 cato: Kossuth può essere chiamato un "femista", ~~almeno~~
 Egli è, in fondo, l'improvvisatore che riceve le sue im-
 pressioni dal pubblico del momento, e non l'autore
 che impone al mondo le sue idee originali. Come
 "Polonini ~~scaga~~ ^{balle} sulla sua corda", Kossuth balle sulla
 sua lingua. Separato dall'atmosfera del suo popolo,
 non poteva diventare che un semplice virtuoso, con
 tutte le orpelli del virtuoso. Se Kossuth fu un giorno la
 arpa colica che un aragano popolare fa risuonare,
 ora non è che l'orecchio di Dionigi, che ripete i ~~ma-~~
~~ssi~~ - sussurri degli appartamenti misteriosi del
 Palais-Royal e delle Tuileries" [II, 163]. Lo stem-
 pora subiscono altri due patimenti invece del Pögl,
 il generale Klapka e il ginevrino James Fazy.

Il libro esaminato indica in Marx una cultura
 storica sterminata, fatta sulle fonti [cf. le sue ricerche
 al British Museum indicate in I, 175 n.], una conoscenza
 prodigiosa di fatti, per cui non dubito che gli avvenimenti
 contemporanei non hanno segreti per lui (cf. anche II, 55 n.)

Il libro rivela anche una sicura conoscenza dell'italiano; vi sono le incontrano per chi cita passi della Divina Commedia [I, 96, 97; II, 136] e di periodici magyars: la Evren Italia [II, 20], Pensiero e azione [II, 35] a proposito di Moynan, vedi quanto Marx narra circa i suoi rapporti con Kossuth [II, 149]

Note:

- 1) Marx ricorda un'edizione italiana del Manifesto [I, 106]; al Manifesto si richiama come a testo fondamentale del suo pensiero; respinge il carattere altr. brutogli di catechismo proletario [I, 123], e afferma di non aver voluto "calcare un sistema", ma di aver invece a esso che pure è "direttamente destinato agli operai, respinto tutti i sistemi e posto in loro luogo « l'elemento critico delle condizioni, della marcia, e dei risultati generali del movimento sociale reale » [I, 125, 126]
- 2) Marx ricorda un suo scritto pubblicato nella Neue Rheinische Zeitung (febbraio 1850), ove parla del compito dell'America; ~~ove~~ ~~che~~ conclude: "La sola via di salvezza che si offre, in queste circostanze, ai paesi civili dell'Europa di non cadere nella suggestione industriale, commerciale e politica in cui si trovano per il momento i. d. talia, la Spagna e il Portogallo sta nella rivoluzione sociale." [I, 130] Cf. Europe et Amérique de Trotsky.

La dittatura del proletariato non è altro che la democrazia organizzata

G. Paris, *Poèmes et légendes du Moyen-Âge*. Paris, 1900.

Nella prefazione G. Paris quasi si giustifica di aver volutato il quadro abituale di questa sorta di studi, specie con le due "dilemmi" sull'amore in lotta col dovere (Bristato e Isotta) e sullo scopo della vita umana (San Giosafat). Tali dilemmi si riferiscono al modo con cui il Paris concepisce la storia della poesia, in cui non vede solo "uno degli aspetti della storia intellettuale e estetica dell'umanità, e neppure una semplice contribuzione all'evoluzione di una delle nostre facoltà enciclopediche, l'immaginazione poetica", [p. VII]: "En étudiant ces empreintes laïques par l'âme de nos ancêtres, nous nous trouvons souvent amenés à les comparer aux idées que se fait notre âme à nous des éternels sujets de toute poésie", [ibid.]. E questo modo particolare di concepire e di seguire la storia della poesia è bene l'elemento enciclopedico della grandezza del Paris, e ciò che ha sopravvissuto i suoi scritti studi; il balsamo del pensiero e della poesia circa che la memoria dell'erudizione.

L'analisi che G. Gasi fa dell'amore in *Tristano e Isotta*
(III. L'amour dans Tristan et Isolde, p. 171-180), ci
offre una storia una eluna pagana di poesia vibrante e
delicata. « *Tristano* » è posto il problema delle « *fonti* »,
della « *origine* » della leggenda, con riferimento al nome «
» compagna di quella dell'ispirazione stessa della leggenda :
« Dans le concert à mille voix de la poésie des races
humaines, c'est la harpe bretonne qui donne le note
passionnée de l'amour illégitime et fatal, et cette
note se propage de siècle en siècle, enchantant et
troubant les cœurs des hommes de sa vibration
profonde et mélancolique » [p. 117]. Vi fu appunto
di elementi veri, alcuni dei quali risalgono alla tradizione
giama classica: "... ce venant d'amour, de deuil et de
joie appellent des brideries variées: on les lui donna
en empruntant largement à des thèmes de tout ordre
et de toute provenance. Mais tout ce devrait se fit en
pays celtique et porte, même quand il s'applique à
des éléments certainement étrangers, la marque de
la main celtique » [p. 118]. Non è questa la questione perché
surga davvero opere di poesia? « *Tristano* », solva, nelle
sue analisi della « *fonti* creatrice », l'originalità
dell'ispirazione e dell'elaborazione: solva cioè quel carattere

de rendre la fantasia veramente creativa. Sep, è una
 n' spjegava le vitalità e la armonia della leggenda. Be
 me il suo apparto è ecquisto alle storie dello spirito
 univo : « En résumé, une conception de l'amour telle
 qu'elle ne se trouve auparavant chez aucun peuple, dans
 aucun poème, de l'amour illégitime, de l'amour souve-
 raïn, de l'amour plus fort que l'honneur, plus fort que le
 sang, plus fort que la mort, de l'amour qui lie deux
 êtres l'un à l'autre par une chaîne que les autres et
 eux-mêmes sont impuissant à rompre ou à relâcher,
 de l'amour qui les surprend malgré eux, qui les
 entraîne dans la foute, qui les conduit au malheur,
 qui les amène ~~parfois~~ ensemble à la mort, qui
 leur cause des douleurs et des engois, mais aussi
 des joies et des ivresses tellement incomparables et
 presque surhumaines que leur histoire, une fois connue,
 resplendit éternellement, au ciel de souvenirs, d'un
 éclat douloureux et fascinant, cette conception est née
 et s'est développée chez les Celtes dans le poème de
 Tristan et Isaut, et forme une des gloires de leur
 race » [p. 139-140].

Nella leggenda originale o'è un hatto che is
 non conoaro, e che mi pare repentiare, come un giovane,

il fuoco di santo amore: « Brison s'est emparé, en tuant un géant, d'un petit chien plus surprenant que le chien qui secouait des perles du poit: il porte au cou un grelot qui tinte., et quand on entend ce tintement, l'âme oublie toutes les peines qui peuvent la tourmenter. Brison a goûté une fois le charme consolateur, et il a pensé à Isut, qui pleure loin de lui; c'est pour elle qu'il l'a conquis le petit chien au péril de sa vie; il l'envoie à son amie, et elle-ci fait tinter le grelot: o prodige! toutes ses pensées douloureuses, tous ses regrets, toutes ses angoisses s'effacent aussitôt à l'infini douceur de cette musique argentine; elle sent une joie serene inonder son cœur... Et Isut, lentement, détache le grelot et le jette à la mer, car elle ne veut pas que son cœur oublie; et le vent, loin de son ami qui souffre, souffrirait autant que lui » [p. 131] Ha mai toccato la poesia dell'amore nella più alta? L'amore di Brison e Isut è il prodotto di un filtro: ma questo « meraviglioso » resta al di là dell'amore, che vive ormai d'una propria di propria vita. Niente di meccanicamente fatale nella storia della passione amorosa, se non l'irrazionalità e la profondità di tale passione, che sono muovono tutto il testo. Che cosa era il magico mezzo se non il conto-filho? Sen

l'instant postera en ce royaume. Ma. Istha non vuole, perché fletti
 e sonaglii sono oltre la soglia del suo amore. & fletti uno,
 gioi non è che un simbolo di una più profonda. S. Paris
 l'ha lui sentito: « La vieille légende a un sens plus
 profond, et c'est par là qu'elle a mérité de vivre et de
 tenir sa place parmi les grandes créations de l'humanité.
 Aux lois sociales, aux invocations nécessaires qui règlent
 les rapports des hommes et qui frappent de châtiment
 ou de réprobation les actes qui les violent, elle oppose
 une loi plus ancienne et en même temps plus vivante
 changeante, cette « loi non écrite » qui dicte ses arrêts
 au fond des cœurs et qui, quand elle apparaît
 dans son éternelle ~~vieille~~ réalité, réduit à néant
 les lois promulguées par les hommes. Au-dessus des
 devoirs ordinaires, notre légende proclame le droit
 qu'ont de s'appartenir malgré tous les obstacles
 deux êtres que pousse l'un vers l'autre un invincible
 et inexorable besoin de s'unir. Cette nécessité, qui
 seule les justifie, elle l'a exprimée par le symbole à
 la fois enfantin et profond du "philtre amoureux" »

[p. 174-5]

§ S. Paris l'œuvre peut être l'épopée de l'amour adulte
 est en même temps la seule épopée de l'amour [177]

e peché !'amour idéal ne peut être le mythe d'un poème que
s'il a un caractère tragique. [ibid.] v. a pour condition né-
cessaire la souffrance et la mort de ceux qu'il a saisi [178]:
quelques-unes de ces idées de Wagner ont affecté et de
l'âme de l'âme a fondé il me semble, et de la musique
he permis d'exprimer ainsi: « À l'expression de pa-
reils sentiments la musique seule effect parfaitement é-
gale... C'est qu'il y a entre l'amour et la musique une
intime liaison, qui les unit aussi tous deux à la mort.
L'amour constitue et musique exprime une même aspira-
tion vers l'infini, que les paroles ne peuvent rendre, que la
conscience même ne parvient pas à sentir clairement,
l'un et l'autre existent en nous. L'idée d'un bonheur
au-dessus de nos forces, au-delà de nos desirs, d'un bon-
heur que le vie ne peut réaliser, et, par conséquent,
l'un et l'autre, en nous poussant à sortir des limites é-
troites de notre personnalité première et conditionnée,
suscitent impérieusement en nous la pensée de la mort.
Leopardi l'a dit de l'amour dans des vers immortels,
Jelly-Budhomme l'a dit non moins explicitement de
la musique. » [179-180]

L'altra dignione riguarda l'identificazione di San-
giuseppe con ~~il~~ la differenza tra criticismo e bulismo.

Come mai la leggenda del Buddha ha potuto giungere al monaco greco di Pau Saba ed essere annalata?
 « Le bouddhisme est essentiellement une discipline de moines; son enseignement était en parfait accord, en moins par un de ses aspects, avec cette forme spéciale de christianisme, plus développée autrefois qu'aujourd'hui, qui est le monachisme Le monachisme n'est qu'un moyen d'atteindre le bonheur présent et futur en le fondant sur la claire compréhension de la vanité des biens poursuivis par les hommes et sur la subordination complète de cette vie à la vie à venir. Voilà pourquoi la légende bouddhique, qui enseignait si éloquemment cette vanité et cette subordination, devait plaire à des moines chrétiens »

[p. 199-200]

Splendidi lo pagu on E. Oaris insegna un parallelu tra il pessimismo moderno e quello buddhista, perché: « Il nostro pessimismo ha riconosciuto un fratello dove c'è quello che aveva ispirato il buddhismo [204 segg.] ». Ma lo corruccio moderno è poco da loro dal buddhismo: « On ne peut méconnaître la beauté morne de la conception bouddhique, née du profond sentiment de la douleur humaine et surtout de la terreur des imaginaires et infinies ressurrections; mais, comme elle est fondée

sur l'unique souci de l'individu, comme elle ne fait de place ni à Dieu ni au prochain, ni à la science de conscience, ni à l'action, ni à l'amour, elle est stérile et ne peut lutter contre les doctrines d'activité, de mouvement et de travail.» [213]

Nell'ultimo studio reculto nel volume "Paris se souvient" della Romania maurisque nelle Orescables de V. Hugo. La romanza di tanto inferiore a quella del Berchet, è assai brutta, e non si salva in ultimo che per un tratto originale, su cui il Gouy s'imbattene:

C'est que je voulais, Courreau,
De, renégant la renégate,
Ma dague au pommeau d'agate
Est ta gorge pour fourreau

che è preparata esteticamente per essere stampata

Toujours il porte avec lui
Notre dague de famille ;
Une agate au pommeau brutte,
Et la lame est sans c'tui

secondo P. Gouy, questo particolare nella dague au pommeau d'agate è suggerito dalla necessità di rompere un renégate se così se trouve justifiée une fois de plus, pour l'écrit romanesque, l'importance extrême de la rime et son pouvoir

créateur que Théodore de Banville a si bien mis en lumière » [267-8]. Or, ce que V. Hugo nous a préparato il l'aura redécouvert l'indépendant une première fois (dans le monologue de Rodrigue) l'attention sur le mot agate, placé en dehors de la rime, ~~ou soit~~ que, dans la dernière strophe [267]; ~~mais en~~ l'absence de l'intensité imaginaire finale de \bar{e} (esthétiquement) préparato fini d'aller au vers :

Et la base est sans étui.

En effet, dans le "poète créateur", dans la rime non ~~si~~ \bar{e} qui manifeste dans le cours de la poésie, comme une improvisation devant le stimulus de la rime \bar{e} , une rime au moment de la convergence. Toute la poésie a le son centre esthético nella lame sans étui, nella lame nue, plus que dans le prononciation d'agate : ~~la lame sans étui~~ dans le « strophe » de la lame sans étui de gorge : est la gorge pour fourreau, non en quelle ~~de~~ agate. « Agate ne pouvait s'employer, dans un tel sujet, que comme qualifiant le prononciation d'une épée », mais si vous avez le son \bar{e} nous aurons « bruta o consequenza ». Quel S. Louis, le fond, le penser, perché de ce « le poète, intervenant ici pour parfaire et transformer le travail du versificateur, trouva

La bella idea di la *duya sans fourreau* » [267]. Su cui il
« potere creativo », della rima, passa al poeta, solamente al
poeta, e la rima resta, ~~come ogni altro~~ ~~idea~~ al di là della
voglia della penna, ~~però~~ il poeta lo può unire, uno solo e
in solo, ~~col~~ ~~la~~ sua ispirazione, col suo « potere creativo », e
ne ha.

Un gruppo di compagni italiani si trovava in
un campo sportivo d'una città estera. In un momento
di sorta si venne a gara coi compagni del luogo,
alla corsa, al salto ecc. Noi fummo tutti quasi subito
sconfitti, sfiancati, di fronte ad avversari solidi e
allenati che ci superavano. Ho sentito in quel momento la
nostra declinazione fisica, il nostro invecchiamento precoce.
I nervi ci mangiarono tutto. Si vive da anni spendendo
il capitale delle nostre energie, senza riposo, senza dar tempo
po all'organismo di rifarsi, in una continua tensione
logorante e distruggitrice. Abbiamo sentito lo squilibrio
nelle nostre facoltà, la nostra condizione di anormali.
L'ideale umanistico, l'ideale dell'alloggi di Thelème è agli
antipodi del nostro stato. Non so se questo porta anche a
un certo indebolimento dello spirito; forse no, ma a patto di
lasciarne velocemente le tracce alla vita: meglio itinerari.

P. Robiquet, Buonarroti et la secte des Égaux d'après des documents inédits. Paris, Hachette, 1910.

Il Robiquet ha utilizzato per questa pubblicazione un gruppo di carte del B., che appartenevano al suo intimo amico Baudement, e depositate alla Bibliothèque Nationale. ~~Queste carte~~ ~~offrono~~ ~~materiali~~ ~~per~~ ~~biografici~~ e esse danno modo di arricchire la biografia di B. e di studiarne meglio il pensiero, poiché comprendono anche parecchi manoscritti del meschino aspiratore. Il Robiquet le ha utilizzate dal punto di vista della biografia, ma in modo effetto fragmentario, senza neppure tentare di risalire a una biografia vera e propria o, almeno, di meglio disegnare il profilo del B. La personalità del B. resta inaccessibile al Robiquet. Nemuna possibilità di un minimo di simpatia tra il figlio della Rivoluzione e il piccolo borghese della 2^a Rep. Repubblicana. Robiquet parla del B. quasi collo stile di un funzionario di polizia [cf. p. 189-90 n.], inasprito, nel suo zelo di becchese, contro gli « equivoqueurs »: « R. non porta alcun contributo a una migliore conoscenza e a un approfondimento del pensiero politico e sociale del B., o, se lo porta, non ne ha colpa. Egli

accennava in uno stesso esilio Buonarroti e i « moderni legislatori » che, secondo lui, si avvicinano oggigiorno più al D. « per conciliarsi le simpatie dei millantamenti » [p. 277] con l' imposta progressiva sul reddito. Ha un'ironia presente, perché non vince la paura, e che impugna contro le « districte » di Babeuf [p. 55] e la « pensata infallibile » del B. [p. 306].

Si può dire che la dottrina di Babeuf e Buonarroti sta veramente sulla soglia dei due secoli. Elementi del vecchio socialismo utopistico e della filosofia Rousseauiana s'incontrano ad ogni passo nei documenti degli « Eguali ». Ma per alcuni lati è sorpresa l'uno e l'altro. Anzi tutto, l'idea di eguaglianza non resta sorpresa né i fuori del diritto di natura. La sua esigenza è posta in una forma prima ignorata. « Inégalité et oppression sont synonymes », dice la nota all'ord. 5° nell' Analyse de la doctrine de Babeuf, dal che si conclude che la rivoluzione politica dell' 89 non è che un inizio. L'art. 11 dell' Analyse de Babeuf: « La Révolution n'est pas finie parce que les riches absorbent tous les biens et commandent exclusivement, tandis que les pauvres travaillent en véritables esclaves, languissant dans la misère et ne sont rien dans l'Etat »... « La Révolution n'est pas finie »: non indichiamo questa parola tutta

l'eredità che dai babouvisti il movimento operaio del sec. XIX dovrà raccogliere? Si copra bene come Marx ne rivendicava la memoria.

L'energia della dottrina babouvista è squisitamente rivoluzionaria. Nelle circostanze storiche in cui si è formata, la sua richiesta del suffragio universale ha un valore di classe. È l'impulso propulsivo sul superfluo? Sono i concetti del Buonarrotti come uno strumento di manovra nella nuova politica economica, ma non come una soluzione, ^{o, si diremmo,} del problema sociale. Secondo B. e i suoi amici ^{o i suoi amici che} la ripartizione delle terre e le leggi suntuarie: « n'opposent que des faibles remparts à un torrent impétueux, que les réquisitions, les taxes ne sauraient faire partie de l'ordre habituel de la Société parce qu'elle tarissent les sources de la production » [cit. pag. 284]. A ciò sta la superiorità del comunismo babouvista sulle altre forme dell'utopistica: esso non è un semplice « socialismo della distribuzione ». Bisogna, si dice nella Réponse de Buonarrotti à M.V.: « tarir la source de toute propriété, de tout commerce particulier et leur substituer une distribution sage, confiée à l'autorité publique » [pag. 304].

Il socialismo bobrovista non è più un semplice socialismo della distribuzione, ma non è ancora un socialismo della produzione, né potere esercito. Il metodo di esso si propone per realizzare i suoi piani egualitari è ancora del tutto utopistico, se anche per qualche lato, in un certo senso, precorritore. Il problema della produzione è risolto colla partecipazione di tutto al lavoro, il che ridurrà la fatica di ciascuno. Conette questo che viene a Moro e a Campanella. Il lavoro è posto a base della Repubblica. Un *Fragment de décret* d'un projet de décret de police due all'art. 1 « Les individus qui ne font rien pour la Patrie ne peuvent exercer aucun droit politique: ce sont des étrangers auxquels la République accorde l'hospitalité » [lug. 296] Ma questa comunità di lavoro è statua, non è capace di progresso. È quale la si poteva concepire nel periodo preindustriale, senza macchine. Veramente le macchine "jouent leur rôle" nel sistema bobrovista, ma in un senso non molto lontano da quello che avevano nelle Città del Sole, se ben veda, certe invenzioni ingegnose applicate all'opera manuale.

Nel *Fragment d'un décret économique* B. scrive:
« L'administration suprême appliquera aux travaux de la communauté nationale l'usage des machines

et des procédés propres à diminuer le pain des hommes »
[pag. 266] Allora esse sono scritte; che la macchina
« devono adunar le lavoro des hommes et diminuer
leurs peines, tout en augmentant l'abondance des
choses nécessaires et agréables. Aujourd'hui, en supprimant
une grande masse de travail manuel, elles calèvent
le pain à une foule d'hommes, dans l'intérêt de
quelques spéculateurs insatiables dont elles augmentent
le gain » [p. 287-8]. V'è come uno sguardo dato al
l'avvenire, e subito ventrato. La macchina è vista non
una fonte di ricchezza per la grande massa; per è vista,
vista come effetto del nome nella società nuova; non è
vista, né potera. Essa è vista la sua funzione storica nel
processo che, unido il proletariato, deturca gli sviluppi
della attuale economia alla società del lavoro.

Nei progetti e decreti degli « Eguali » le misure di
carattere preventivo e proibitivo per evitare il pericolo del
riformarsi della ricchezza privata sono ancor più numerose
e precise che quelle relative all'organizzazione del lavoro.
L'abolizione del diritto successorio, della nobiltà e del com.
mercio privato ricutano nelle prime. Si può dire anzi che
i tratti essenziali del nuovo ordinamento ~~non possono~~
hanno questo carattere utopistico: perché non è più possibile

collocare il nuovo mondo in un'isola inaccessibile o nel
centro dell'Africa, ed è ben la Francia di fine secolo quella
in cui gli « eguali » vogliono operare, essi si preoccupano
di salvaguardare il nuovo regno dall'invasione esterna
dai pericoli che lo minacceranno, dentro e fuori, & ne, non
de décret économique enuncia: « Comme commerce par-
ticulier avec le peuple échangé est défendu » [p. 265];

il commercio estero sarà monopolizzato dalla Repubblica,
che per le operazioni col' estero si unirà della moneta,
tutte invece della circolazione interna. E allora B. avrà
scritto: « Pour écarter la contagion des pernicieux ex-
emples qui pourraient ébranler la force des mœurs
et l'amour de l'égalité, on aurait érigé entre la
France et ses voisins des barrières hiérarchiques d'obstacles »

[p. 243]

E all'interno, lotta contro la grande città: l'Arcadia
che vuol arrestare Manchester: « Plus de capitales,
plus de grandes villes, multiplication des villages, dans
les lieux les plus sains et les plus commodes »

[p. 285]. Nella risposta già data a M. V., B. scrive:
« Faire disparaître les grandes villes, réceptacle
de tous les vices, et peupler la France de villages,
ornés d'une imminente & habitants heureux sont

rien n'arrêteront la propagation » [p. 206].

Restano con indicato quel che c'è di vivo e quel che è morto nel babouismo, che sotto viemmo gli ultimi gruppi del radicalismo ginevrino e i primi presentimenti del movimento operaio. So l'ovvio rivoluzionario dei suoi seguaci non può sostituirsi, nel metodo di lotta, il proletariato che era ancora da creare, e perciò da questo lato essi sono intrinsecamente legati all'utopia. Nello scritto *De l'impôt*, che il R. ha esaminato, il proletariato non può essere supposto, e perciò anche il « popolo » non diventa agente consapevole della propria rivoluzione. Dopo l'« popolo sovrano », una volta liberato e educato, è sorta tale nuova istituzione. Ma l'impeto della rivoluzione e del nuovo regime è affidato agli iniziati. Chi designerà i riformatori? « Ceux qui sont embrasés de l'amour de l'égalité et ont le courage de se dévouer pour en amener l'établissement. Le peuple est incapable de se régénérer par lui-même, et de désigner les personnes qui doivent diriger la régénération » [p. 282]. Per questo anche il babouismo si continua nel blanquismo.

Note

- 1) Di molto interesse per noi i suoi all'opera svolta dal Buonarroti nella compagnia d'Italia (1796) [p. 40-298],

il suo timore che « il re di Sardegna non conchiudesse una pace liberticida colla Repubblica » [p. 41] Una nota rimessa al ministro degli Esteri del B. conclude: « Guerre aux chateaux, paix aux chaumières, cette maxime fera des prodiges en Italie » [p. 45.] Ma Buonaparte non pare molto seri sui i moti dei « patrioti » piemontesi, come ricordo da sue lettere e note pubblicate dal Contini in un volume di corrispondenza ecc. [giugno in 8°, copertina azzurra, forse 21 tet], e solo si volse del terrore ispirato alla corte di Torino dai moti repubblicani per sbroggiare l'errante gio di Cherasco.

Altri punti della biografia che meriterebbero un più attento studio sono quelli dei suoi rapporti colla carboneria italiana §, o $\frac{1}{2}$ di Alessandro Andrejone [p. 153 segg.], per intesa tracce di influenza ideologiche, che si sono certamente manifestate. Alcuni documenti sulla carboneria che ho letto in volumi della Biblioteca storica del Risorgimento me lo fanno credere.

Particolari interessi hanno pure l'alleggerimento di ^{ugonisti} Babeuf verso i « mutualisti » lionesi, piedi si tratta di un primo moto proletario [p. 222 e segg.] e quello verso la spedizione di Savona [p. 222 segg.] e verso Mazzini; per cui il R. si limita a citare l' *Histoire des dix ans*.

del Blenc. B. aveva condannato l'impresa come « l'emissione
et entachée d'alliage aristocratique » « c'est à cause
de ses relations avec Ciani, Belgioriso et autres gros
capitalistes de la Lombardie » [p. 213, e 215 n.]

2) Notando in una lettera al B. la professione di fede
del socialista Genovese: « Je n'ai point cru l'être
Sarat-Simonien: j'ai foi en celui que nous appelons notre
Père, et je reçois de lui ma direction: car lui seul entre
tous voit le remède aux maux du présent et a le sentiment
de l'organisation sociale de l'avenir. L'ancienne politique
libérale paraît maintenant tout à fait usée Jusque
lors on laissera-t-on toutes ces billevesées politiques,
véritables jongleries, pour songer enfin qu'il y a en
France vingt millions de misérables, livrés à l'abrutis-
sement, à l'abandon, pour lesquels tout le bavardage
constitutionnel, libéral ou légitimiste, agréable distrac-
tion, manière de tuer le temps de Messieurs les bourgeois,
n'est que de la plus âme dérision? » [lettres du 9
février 1833, pag. 206]

3) In un manoscritto → Osservazioni sur la comunanza
de' beni e de' honori B. scrisse una lunga nota
al tentativo collettivo di R. Owen. Niente Balem aveva
tentato di riunire un popolo numeroso in una sola egua-

de comunita', Owen e voleva moltiplicare le piccole comunita' che, riunite poi con un legame generale, diventerebbero come tanti individui d'una unica famiglia. Ba-
bauf voleva che i suoi amici si impegnassero dal po-
tere supremo dell'autorita' suprema, coll'influenza della
quale sperava di effettuare la progettata riforma. Owen
contò di riuscire colla ~~predication~~ (predication) e coll' in-
dulgencia e coll'esempio » [p. 273]

4) Espinas, nella Philosophie du XVIII^e siècle (citato nel
R., p. 278 n.) ricorda l'opposizione di Robespierre al
~~disegno~~ che consisteva nell'esenzione dell'imposta ai nulle
tenenti, perché per il motivo che un cittadino esente di ogni
imposta sarebbe ridotto al rango d'illota, di parente
nel corpo politico - Da tempo io sono persuaso della neces-
sita' che in un regime socialista ~~non~~ tutti i lavoratori
paghino un certo tributo, per le stesse ragioni per cui i plebei
di Roma lottarono per essere ammessi al servizio militare.
Il tributo è il legame diretto colla collettività; esso
può assumere la forma di una vera e propria imposta,
oppure può presentarsi alla collettività sotto la specie del
plusvalore represso per la partecipazione del lavoratore alla
produzione nazionale.

5) Rivincisione di Robespierre in una nota del B. [pag.
312-15]

O. Mathier, *La vie civile et le mouvement social sous la Terreur*. Gayot, Paris, 1927.

Malgrado l'interesse della materia trattata, pochi libri mi han costato tanta fatica alla lettura. Il M. ha voluto farsi passare tutti gli appunti (non uno ripulito) dei suoi spogli di studioso, sicché il filo conduttore della narrazione è spesso spezzato e le conclusioni e i ribatiti generali paiono un po' appiccicati. Alcuni dei problemi storici più importanti son lasciati nell'ombra, o la risposta che vi è data, nel modo come vi è data, non ha virtù dimostrativa. Si può dire che il M. ha scritto come una puerile approssimazione all'argomento, ha offerto abbondante materiale, ma non ha fatto luce. La luce gettata dalla sua ricerca non raggiunge il fondo. Il M. vorrebbe spiegare come si è giunti da una politica nettamente liberista, quale fu caratteristica della Costituzione, e quale rimase nelle convenzioni aperte o tacite anche delle assemblee successive, all'intervencionismo radicale del 1793. Egli offre parecchie spiegazioni: la cruenta e la incerta imposte della crisi interna e della guerra alle frontiere [pag. 315: La loi Comité de Salut public avait été ainsi amenée à convertir en décrets les demandes des Citoyens, c'est que l'état de guerre l'y avait forcé. Il n'avait recours à

la réquisition, c'est-à-dire à la contrainte, qui après que la peur fut faite que la liberté s'était impuissante à triompher du mauvais vouloir des possédants. La taxe et la réquisition ne sortirent donc pas d'idées théoriques, mais de nécessités impérieuses » ; idem polit. ties [p. 177 : " Dès le 10 Avril [1793], il est visible que l'accord s'est fait entre la Commune et les sections, d'une part, et la Montagne, de l'autre. La Commune et les sections aideront la Montagne à vaincre la Girouette ; la Montagne, en revanche, soutiendra le programme social des Bourgeois ; cf. 187, 195 ; p. 609 : " Aussi longtemps que les jacobins restèrent unis, les gouvernants résistèrent au mouvement populaire. Les émeutes du printemps en 1792 furent vigoureusement réprimées. Mais la scission des Montagnards et des Girondins ouvrit la porte aux partisans de la réglementation d'abord, des réquisitions ensuite, des taxes enfin. "] ; la lutte de classe [p. 535 : Sur le terrain économique les luttes des partis ne eurent pas plutôt plus que sur les autres terrains. Il faut en tenir compte toutes les fois qu'on veut juger équitablement la législation terroriste, l'édition imposée et non consentie, l'édition qui était la traduction d'une bataille de classes, en un temps où la lutte des classes ne s'avouait pas "]

Ora quarta mezza "l'impostazione, di qua - per le nuove - non
 causa di funzione, nella usanza storica efficace, di vari
 possibili motivi, insulti anche una nuova posizione sulla imple-
 tazione degli eventi. Il terrore economico pare pienamente
 giustificato [p. 385]: "Se le leggi sul le maximum des grains
 n'etaient exécutées que là où opéraient les Touché, les
 Bailleux, les Lapanche, les Baudot, à plus forte raison la
 loi nouvelle sur le maximum des denrées de premiers rési-
 comités aurait besoin des mêmes méthodes pour recevoir
 son application.", et J. M. conclude anzi coll' affermare
 il successo: "Les adversaires du maximum oublient pour pres-
 ver leur thèse de nous démontrer que la politique de taxa-
 tion et de réglementation qui s'imposa à la Convention
 et au Comité de Salut public pouvait être évitée, ou les cir-
 constances. Il s'agit des vicissitudes politiques et patriotiques iné-
 luctables qui ont imposé cette politique à des hommes d'État
 qui étaient aussi engagés partisans du libéralisme écono-
 mique que peut l'être M. Moreau lui-même [voir l'art.
 de M. L. Res. d'Ét. historiques, juillet-sept. 1917]. S'ils ne l'ont pu fai-
 re autrement, comment serait-on en droit de leur faire
 grief d'avoir sauvé la France en renonçant, devant les
 nécessités d'une situation sans issue, à leurs propres idées
 théoriques? ... Je pense avec M. Lefebvre, que l'analyse im-

vertical des faits oblige à conclure que " le gouvernement de Robespierre, pour parler comme lui, a sauvé la France ouvrière de la famine. [p. 484] Questo giudizio appare incomprensibile, quando lo stesso Mathiez (che ha ricordato a p. 186-7 come: Montaigne e Robespierre abbiano più tardi coniato il maximum come una manovra "up to her vulgarity, quando con « uno a calunniarlo »), di del carattere, nella conclusione, una spiegazione pressoché inconfondibile: " C'è n'est pas le manque de denrée qui cause la disette. La France, pays alors essentiellement rural, produit assez de subsistances pour sa propre consommation. Le blocus anglais ne commencera qu'en février 1793 et ne sera jamais hermétique. En pleine détresse, la France reçoit du blé d'Amérique, de Perse, des viles hollandoises, de Liège et de Louvain. La guerre n'a agi sur la disette et sur les prix que d'une façon indirecte pour renforcer les effets naturels de l'inflation. L'inflation, c'est-à-dire l'émission indéfinie du papier-monnaie sans contre-partie, est la grande coupable "

[p. 607]

L'aumento diventa il grande protagonista di tutta la vicenda. Senza pensare che il conflitto fosse quello tra libertà economica e intervento, fu nessuno che proprio

massimo dei salari, e il conflitto nelle classi vi si rifletteva; ora
 anzi, la borghesia rivoluzionaria è elogiata per aver «innanzi
 alle sue più corruzioni (e, peraltro sottintendersi, ai suoi mali,
 rimedi a favore delle classi diseredate. Ora invece troviamo una
 borghesia che non ha mai «mollato» in quel momento i
 suoi principi, che si aggrappa allo strumento più sicuro, nelle
 circostanze date, l'inflazione, per attraversare illesa e soffogata
 la gravissima crisi della Rivoluzione. Or bene a questo la B. fra-
 domentolo, nel corso del libro egli non ha mai accennato,
 ha ricordato a pag. 57 che "d'une façon générale, c'est la bour-
 geoisie des villes qui acheta la plus grande partie des
 biens mis aux enchères". ~~Or~~ Le vote annullé
 "de peur de mécontenter les possédants qui achèteraient
 les biens nationaux... gage unique du papier monnaie,
 de peur de rejeter les « électeurs » à droite en leur
 faisant regretter la monarchie, les Assemblées ne dé-
 mentirent pas à l'impôt que des ressources insuffi-
 santes, et cet impôt, dont la perception était confiée
 à des corps élus, ne vint souvent qu'avec de retards
 invraisemblables" [p. 608]; La Révolution vécut sur l'arri-
 gnat, c'est-à-dire sur la fausse monnaie" [p. 608] E
 anche il Comitato di Salute pubblica, "retardées parce qu'il
 personifiait le 'intérêt national'" [p. 602], se guarda bene

dal modificare in questo punto fondamentale la politica pre-
cedente. A capo quindi come « al 9 termidoro [21 luglio
1794] gli operai parigini, malcontenti delle nuove tariffe
laboratori che qualche giorno avanti la Convenzione pre-
sanzionate, restarono indifferenti in maggioranza allo lotta
politica che si svolgeva sotto i loro occhi » [p. 605] la
borghesia « ~~finì~~ consolidò il suo potere sull'inflazione.

Coll'inflazione essa acquistò quasi per niente le terre del
clero e degli emigrati. Coll'inflazione vinse i suoi nemici
~~interni ed esterni dell'interno e dell'estero.~~ Coll'inflazione
attecchì a buon conto le sue officine di guerra. Coll'in-
flazione conservò le classi popolari per un secolo » [p. 613]

Ora sarebbe stato più molto interessante che proprio
questo processo fosse oggetto delle indagini del Mathiez,
e addirittura della « dittezza impersonale ed inimitabile des
detentori di valori reali ». Il dimostra che il M. espone,
e piuttosto quello tra compratori e venditori, nelle sue
forme più interne, nei suoi moti più effimeri. Il processo
d'accumulazione capitalistica primitivo che l'inflazione
determina nelle mani di taluni stretti borghesi è la
vera chiave della evoluzione politica ~~per la~~ borghesia
al cui termine la borghesia ritorna a terra e liquida i fermenti
« rivoluzionari ». I sanculotti sono battuti, perché il terreno

Il loro oggetto nei casi più popolari [Jacques Roux, Hébert, Chaumette] era per loro il meno favorevole. Essi non avevano un capo che con Babeuf. L'approvazione della loro situazione dopo terribili rendimenti verso una certa ideologia di Robespierre; ma l'opinione politica di quest'ultimo non era mai stata libera dal vecchio dell'ideologia piccolo-borghese destinata in tutti i tempi a far il gioco del capitalismo.

Come può essere spiegato il terrore? Rappresenta questo la politica di una frangente della borghesia, o addirittura quella specifica degli strati popolari? "Les classes possédantes qui détenaient la terre et pratiquaient le commerce et l'industrie, détestaient la réglementation qui limitait leurs bénéfices et gênait leurs spéculations. Sent-elles croquaient-elles méprisamment aux vertus sociales de la libre concurrence, mais elles comprenaient parfaitement que la liberté commerciale multiplierait leur puissance." [p. 116] Non sono ancora in grado di concludere su questo punto, ma mi pare che il terrore, anche se non fu manifestazione di promesse popolari, fu fatto e realizzato sotto un borghese. Il cap. III del libro del M. [p. 412-435]: la dittatura economica del Comitato di Salute pubblica, mette in rilievo la esaltazione unitaria sotto politica del Comitato.

Il Terrore è il periodo della centralizzazione politica ed economica,
è il periodo della centralizzazione dello stato unitario, quale lo richiedeva
la necessità della guerra e lo sviluppo dell'igiene: « L'unità è
la nostra massima fondamentale, l'unità è la nostra difesa
antifederalista, l'unità è la nostra salvezza », dichiarerà Barère
in senso al Comitato [p. 417]; lo lotta contro il federalismo politico
va di pari passo con quella ~~del~~ contro il « federalismo delle us-
sitanze » [p. 418 n.]. A proposito dei criteri nazionali per le repub-
bliche del genere, il M. scrive: « Si l'on songe que toutes les ins-
titutions de l'ancien régime portaient la marque du parti-
cularisme, que les hommes, depuis des siècles, étaient voués
à l'isolement dans la province et dans la caste, que le pri-
vilège et l'inégalité avaient façonné leur mentalité, on se
rendra ~~bon~~ compte de la hardiesse inouïe d'une telle mesure
et de ses difficultés d'application. » [p. 472] Ma il Terrore
non rappresenta la liquidazione di tutte queste sopravvivenze? In
basta che il Comitato di Salute pubblica si proponesse, secondo il P.,
una politica di equilibrio [p. 612] tra inquilini e salariati,
tra venditori e compratori, e di esso ha colpito duramente
Roussier e Hebertisti: la centralizzazione fu il vero ~~vero~~ obiettivo
del Terrore, e in quarto periodo di centralizzazione l'influenza sulle
classi popolari viene a poco a poco liquidata, malgrado la con-
dizione particolare di Parigi e della Comune.

Il M. si riferisce ad ampliare un'area le campagne
 di Jacques Roux e degli Hebertisti: l'entusiasmo sinistra
 quale erano gli stati sociali che hanno fornito la base ai
 due ~~fondatori~~ di una gruppi politici? Almeno J. Roux
 si formò « un nucleo di artigiani solide amicizie tra gli arti-
 giani di Grenolliers che soffrivano forse più ancora dei semplici
 bisognanti sparsi a giornata della spaventosa crisi economica,
 perché non potevano più procurarsi le materie prime o non a
 prezzi esorbitanti e le loro modeste botteghe erano abbandonate
 da una clientela impoverita » [p. 132] Con i turbidi del
 gennaio febbraio 1793 « in generale, furono più gravi nei
 quartieri del centro abitati dagli artigiani e dai piccoli
 borghesi che nei sobborghi ove vivevano i giornalieri »
 [p. 147]. Hébert, prendendo la parola la sera del 27 ottobre '93
 sulla legge generale del massimo, intervenne a favore dei
 disprezzanti [p. 426] e Barère, nella discussione avvenuta
 11 mese dopo per la riforma della legge, si rivolgeva con
 tenerezza alla classe dei piccoli disprezzanti e dei piccoli arti-
 giani; « cette classe de bons républicains qui achète et
 vit au jour le jour » [p. 432-3]. In generale nel resto
 della Francia in cui « même en pleine terreur, les municipalités
 les plus jacobines en apparence étaient ceux moins des
 possédants. » [p. 586], il massimo sulle denunce non era

aspettato, e sicché gli operai vedevano peggiorare la loro condizione, benché il massimo ~~avanzamento~~ stabilito un aumento di $\frac{1}{3}$ sui papi del 1790 per le denarie e di $\frac{1}{2}$ per salari. Solo in Parigi pare che per breve tempo gli operai abbiano potuto approfittare della disponibilità a loro favorevole: "A Parigi, au contraire, c'est que les libertaires régnent dans les comités révolutionnaires des sections, il semble bien que la taxe des denrées fut plus rigoureusement appliquée que la taxe des salaires" [p. 586]. Gli operai parigini delle officine di guerra formarono un ceto appoggiato al movimento libertario [p. 593-5].

Se noi consideriamo l'atteggiamento dei vari capi della Montagna vedremo che ~~ben~~ nessuno d'essi può essere considerato come un esponente degli interessi proletari. Tutti hanno un comune orrore della « legge agraria ». Danton il 29 settembre 1792 si precipita alla tribuna per chiedere che « tutte le proprietà territoriali, individuali e industriali saranno eternamente non conservate » [p. 56]; il 12 febbraio 1793 Marat risponde a una petizione delle sezioni di Parigi che avevano chiesto alla Convenzione una tariffa massima uniforme dei grani per tutta la Francia, con estrema vigilanza survegliandone le quantità « excessive, stam, e sovversive l'ordre bon ordinaire » [p. 141]; lo stesso Hebert consacra un numero del Père Duchêne a denunciare i ricchi ~~contro gli~~ Assolutisti e

a provar loro che avevano interesse a riconciliarsi con Danton.
 Lotté [p. 211] e allora gli Amabbiati [c.f. supra p. 235]
 p. 275, nel maggio-giugno 1793. Ovi tardi egli rivolse
 verso gli Amabbiati [p. 275 segg.], ma per ragioni che non
 hanno niente a che fare coi poteri: per ambizioni politiche,
 suppon Jaurès, per desiderio di popolarità e di affermazione del
 giornale, unito dal foglio degli Enragés, ^{nel} ~~suppon~~ il Matin.
 Hebert perde in parte il programma economico degli
 Enragés, ma esclude l'opinione diretta, vuole la terrore
 legale, esercitata dalle autorità costituite [p. 338 e 365].
Robespierre è ostile alla legge agraria [p. 75], agli Am.
abbati [p. 154-5, 210, ²²³ 236-8, 278-83], e nel suo ultimo
 discorso dell'8 Termidoro dichiarò: "Les conspirateurs
 nous ont précipités, malgré nous, dans des mesures violentes
 que leurs crimes seuls ont rendues nécessaires et réduit
 la République à la plus affreuse disette" [p. 135 c.f.
 187]

La voce che favorisce sentire l'insufficienza della rivoluzione
 non è ben rara. Chaumette a nome della Comune con Danton
 tra l'altro alla Convenzione nella seduta del 27 febbraio '93
 "Le pauvre a fait, comme le riche, et plus que le riche,
 la Révolution. Tout est changé autour du pauvre, lui
 seul est resté dans la même situation et n'a gagné de

la Révolution que le droit de se plaindre de sa misère. [p. 160].

Il commenta la Convention Jacobin Saint-André sur un a
Berier il 26 marzo dello stesso anno: "Le peuple n'a pas
de pain... Il faut très impérieusement faire voter le pain,
si vous voulez qu'il vous aide à achever la Révolution." [p. 165]

Solo del gruppo degli Oratoriani, portavoce delle critiche, dal punto
di vista sociale, della Constitution del 1793, che l'aveva invece
Hébert faceva l'elogio. Chabot nella seduta del 10 giugno '93
si Girondini criticò il progetto presentato dal Comitato di Salute
pubblica: « On ne s'appesantit pas avec sur le sort du peuple
et c'est ce qui manque à l'acte constitutionnel que l'on a pré-
senté. Il y manque d'amener du pain à ceux qui n'en
ont pas. Il y manque de bannir la mendicité de la Ré-
publique » [p. 211]

Jacques Roux nel discorso alla Convenzione
del 25 giugno denunciò l'insufficienza della Costituzione, che
non colpiva l'aristocrazia e lo accaparramento, la miseria
mercantile " più terribile ancora di quella nobiliare e sacerdotale,

[p. 216 ff.] Hébert ne P. Dodeyns nel 3 settembre stesso: "La
patrie, f...! les négocians n'en ont point. Tant qu'ils ont vu
que la Révolution leur serait utile, ils l'ont soutenue, ils ont
prêté la main aux Sans-culottes pour détruire les nobles et
les parlements; mais c'était pour se mettre à la place des
aristocrates" [p. 321] cf. il discorso di Charaemeth alla Comune

del 14 ottobre, p. 393.] Ma si tratta di spunti isolati, a cui corrispondono moti ~~semplici~~ che non riescono a consolidarsi, perché mancano di una sicura base sociale. La coscienza di classe non era ancora nata.

Note:

1) Merita rilievo l'atteggiamento della Costituente verso gli isolani di San Domingo, con scoppio nell'estate del 1791 una rivolta rivolta « ~~la~~ bona guerra civile, che avrebbe potuto essere evitata, senza averlo per causa le misgures, gli illogismi, le incosistenze della Costituente. La borghesia rivoluzionaria non aveva saputo scegliere tra l'ideologia della Dichiarazione dei diritti e i suoi interessi di classe. Essa non aveva osato affrontare la questione della schiavitù, e neppure aveva osato accordare ai mulatti e ai negri liberi, agli ~~affronati~~, agli uomini di colore liberi, di cui parecchi erano proprietari di schiavi, i diritti politici che i piantatori bianchi reclamavano come un esclusivo privilegio. [p. 31]. Nella legislatura i bianchi tentarono di combinare una conciliazione tra tutti i proprietari delle colonie, senza distinzione di colore. [p. 32]

2) Il curato di Mauchamp, Pierre Dolivet, presentò il 1° maggio 1792 alla Costituente Anversina una petizione in favore dei condannati in seguito ai moti del coro-

[p. 72-4] rivieri, oie sono affermazioni audaci sulla proprietà fondiaria;
se non erro lui fave parte degli *Égout*, uno *Sylvain Maréchal*,
diretta delle *Rivolutions de Paris*.

3) Intenzione episodio circa le « forbici »: « Su un mercato del
la Bresse, un vecchio di 78 anni aveva portato una misura
di grano che non voleva vendere a meno di 30 lire, e un molto
al di sopra del colmiere. Lo « intemuge, gli » domanda perché
si rifiuta di conformarsi alla legge. « Egli risponde che da 60
anni in qua ha sempre avuto un paio di scarpe per una misura
di grano, che ne aveva bisogno in quel momento, che non «
aveva che a dargliela ed egli avrebbe dato il suo grano » S'ac-
torità, disarmata da questa logica, rimise il vecchio in libertà [387].

4) A proposito della campagna e delle Rivoluzioni: in un editto
della Convenzione, disintendendosi del colmiere (18 agosto '93) *Maurice* ne
fave l'elogio: « D'ailleurs, la Révolution a fait bien plus pour
les campagnards que pour les habitants des villes. Ce sont
les terres qui, partout, ont profité de la suppression de droits de
toute espèce... » [p. 307]; il 1° novembre Bonère « dopo aver ricordato
quanto la Rivoluzione aveva fatto per l'agricoltura, che era stata
rata dai diritti feudali, dalle decime ed imposte arbitrarie ed onerose,
quanto aveva fatto per il commercio, che era liberato dagli ostacoli
dei pedaggi e delle corporazioni, Bonère si lagrime amaramente
dell'ingratitudine dei contadini e dei commercianti, che avevano

tentato di affermare la libertà nascente, loro benefattore »
 [p. 431] L'invitato Joure' con ^{suoi} pensieri sulle utopie e il 3° pe-
 riale [del '92] : " L'abitante de la campagne veut son aisance
 et il en profite. Avant la Révolution, l'appartait dans les
 villes ce que sa misère le contraignait de vendre pour
 payer ses charges seigneuriales et ses impôts; mais enjore
 d'aujourd'hui, c'est le contraire. L'habitant de la campagne vit
 en bon artisan et il ne porte dans les marchés que
 son superflu " [p. 575]

4) Dopo la caduta dell' Hebertismo il Comitato di salute
 pubblica compie la sua ritirata economica « Eno inaugura
 una nuova politica, come Lenin lo farà in Russia dopo
 lo schiacciamento della rivolta dei marinai di Kronstadt »
 A parte quanto quest'ultima hanno d'arbitrario, il rapporto
 delle due n.e.p. colle riviste precedenti è totalmente diverso.
 La fine dell' hebertismo permise la nuova politica, la
 rivolta di Kronstadt l' impose. Inoltre la n.e.p. fu essenzial-
 mente la riforma monetaria, su cui si fondò nel 1921-2
 (v. discorso di Lenin al 10° Congresso), mentre il Comitato
 di salute pubblica continuò nell' inflazione, che anzi si
 accrebbe dopo Bermlidoro.

- 1 M. Dommanget, La Structure et les Méthodes de la Conjuración des Égouts. Conférences sur la Révolution française, V. Paris, s.d.
- 2 M. Dommanget, Babeuf et la Conjuración des Égouts. Paris, 1922.
" Histoire des doctrines socialistes ", IV.
- 3 A. Mathier, Les origines des cultes révolutionnaires (1789-1792). Bibliothèque d'histoire moderne, publiée sous les auspices de la Société d'histoire moderne, T. I, fasc. II. Paris, Soc. Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904, in 8°, pp. 150.
- 4 A. Mathier, Autour de Robespierre. Paris, 1927. [cf. N. p. 66]

La conferenza del Dommanget è quasi interamente passata nel testo del secondo volumetto. L'una e l'altro pongono alcuni problemi del movimento babouvista, ~~che non possono essere~~ a cui non si potrà dare risposta compiuta, senza un esame di tutta la letteratura in proposito, originale e critica. Quale è stata la base sociale del movimento, quali i coefficienti del suo sviluppo? Marx nel Manifesto parla ~~di esso~~, semplificando cogli scritti di Babeuf, di « letteratura ibe, in tutte le grandi rivoluzioni moderne, ha formulato le rivendicazioni del proletariato » (Ed. Paris, 1925, p. 49). Non vi sono però in nessun ~~testo~~ di un ideologia proletaria, quale si equivarà e si inspira al Manifesto del 1847. L'eguaglianza babouvista è logica conseguenza del « diritto naturale » del sec. XVIII, deluso in un ambiente sociale ove le vicende della Rivoluzione avevano spogliato fatto cadere [riano].

nel 1796-7] ~~in buona parte la massiccia~~ ~~to~~ in buona parte le
 working class «intense generali», ~~me~~ indicavano lo sbocco nella
 sostituzione di una nuova classe dominante alla spodestata.
 Ma il proletariato non è l'attore del moto che deve condurre
 a termine, secondo Robespierre, la rivoluzione iniziata ed arrestata.
 Il « Per questo ciò possa parer paradossale, è principalmente
 nelle classi medie che Robespierre reclutava degli abbonati al
 Tribuna du Peuple » [1, p. 9] È vero che questa classe media
 sarà ~~per~~ quella dei governatori, artigiani e piccoli borghesi, di
 Parigi. Ma gli abbonati del giornale non formavano certo tutti
 i quadri della congiura, tutt'altro. Buonarroti conta sui
 proletari, che sono « les seuls vrais appuis de la 'Egalité' »
 [2, p. 66] È il Comte' insurrettore conta su tutti gli strati
 di oppressi, su « les petits propriétaires, les marchands peu
 fortunés, les journaliers, les laboureurs, les artisans, tous
 les malheureux que nos vicieuses institutions condamnent
 à une vie de surchargée de fatigue, de privation et de
 peines » [ibid.] Certo, insomma, sui plebei, su una delle
 due classi in lotta, se non Robespierre aveva potuto dire: "C'est
 ce que la Révolution française? Une guerre déclarée entre
 les patriciens et les plébéiens, entre les riches et les pauvres,
 [ibid., p. 63] È stabilito, ormai il Dommenget, il legame tra l'idea
 « socialità » e la classe operaia [2, p. 66]; ma il legame è ancora

[cf. anche
 2, p. 28]

molto imperfetto, né poteva essere diversamente. Questo primo contatto
porta però a un risultato: i metodi di propaganda, di azione, la
tattica in genere degli Eguali ne erano trasformati, rinnovati:
essi hanno un'impronta di originalità, anzi maggiore di la stessa
dottrina. I metodi sono più originali che le dottrine. Perché? Perché
appunto il fatto storico nuovo sta ~~nella partecipazione delle masse~~
nella partecipazione alla lotta di numerosi gruppi operai, nel fatto
che le rivendicazioni degli Eguali non possono essere ritenute sia
in fondo che da quelli. La necessità di conquistare gli operai e
la presenza di questi vengono ad enumerare ~~nel quadro di fondo~~ noi
data la natura delle rivendicazioni rompono in parte i vecchi lo-
chi della congiura o del colpo di mano, se anche ~~non restano~~ l'opin-
ionista non riesce a disimpegnarsene.

Daluf aveva degli alleati. In genere, lo erano potersi davanti
tutti i malcontenti. Proponeva loro una formula unitaria, la
più larga possibile. Già aveva perduto l'idea di una unica Société,
il Club del Sanson, campo aperto dello specifico reclutamento bo-
naurista [2, p. 29-30]; ma occorre una base politica comune, una
piattaforma principale d'agitazione e di collegamento fra molti gruppi
della Costituzione del 1793. Noi abbiamo visto, leggendo il libro di Ma-
thiez sul movimento sociale sotto il Terrore che il gruppo degli Anarchi
voleva andare più in là, e considerava quella costituzione come insuf-
ficente [N. I, p. 43-5]. Gli Eguali fanno quindi un salto in

dietro. Ma ciò per necessità ^{l'attica} politica, perché la « revisione del giudizio » dell'opinione pubblica, democratica e repubblicana sempre, nel Terrore e su Girondino cominciarono appena a farsi sentire; perché il Tenere « politico » della Costituzione del '93 era il più proprio a offrire la più larga base al moto in preparazione, e perché, secondo Buonarroti « le jours où le peuple eût joui paisiblement de l'égalité eût été celui où il aurait pu exercer dans toute sa plénitude le droit de délibérer sur les lois, consacré par la constitution de 1793 » [2, p. 93]; perché, probabilmente, anche interessi feriti dall'opinione del Direttorio potevano condurre alla congiura, come ne hanno condotta, dei Girondiniani arretrati, come Vestier [Cf. 4, cap. XI, p. 234-241: le 26 de Brissot et de Vadier au y Girondin jugé par Buonarroti]. Il Mathiez dedica l'ultimo studio del suo *Antoine de Robespierre* [cap. XII, p. 242-57] a Robespierre et Robespierre. La rivendicazione della Costituzione del '93 doveva portare di conseguenza quella di Robespierre, che i Robornisti rimettono sugli altari [v. 2, p. 57-63; v. la nota del Buonarroti pubblicata nel *Journal*, N. I, p. 32] o quella

- (1) Inoltre, chiedere, nel 1797, la Costituzione del '93, dopo che Brissot l'aveva distrutta e che quella del '95 l'aveva sostituita, è fare, nelle circostanze storiche date, un gran passo in avanti. Devono, quindi, tale proposta rappresentare un compromesso, ma per congedare forte una maniera una nuova Rivoluzione.

Ma io ho potuto comprendere e intuire, Robespierre non meritava forse tanto onore. Ma certi nomi sono come delle trincee; l'importanza è l'installazione fortificata, per poi procedere all'attacco. Robespierre era, per babuini, una trincea di partenza. In una lettera all'amico Bodson, pubblicata dal Mathiez [4, p. 256] Robespierre scrive: "Je ne crois point encore, avec et comme toi, impolitique et superflue d'évoquer les cendres et les principes de Robespierre et de ~~Danton~~ Guinot just pour s'appuyer notre doctrine. D'abord, nous ne faisons que rendre hommage à une grande vérité, sans laquelle nous serions trop en danger d'une déquitable modestie. Cette vérité, c'est que nous ne sommes que les seconds Français de la Révolution française. N'est-il pas utile de montrer que nous n'avons rien, que nous ne faisons que succéder à des premiers généreux défenseurs du peuple qui, avant nous, avaient le même but de justice et de bonheur auquel le peuple doit atteindre?"

In secondo luogo, rivoltare Robespierre, c'è rivoltare tutti i patrioti energici della Repubblica e con essi il popolo che un tempo si rivolgeva e ne seguiva gli esempi. Onore degli antenati nella grande figura popolare della Rivoluzione, presentarsi come i continuatori della tradizione rivoluzionaria interrotta e rimossa. Ma quei giganteschi fantasmi e passioni del popolo che non ha dimenticato: ecco le ragioni dell'«invenzione».

Ciò lascia a parte il giudizio sui caratteri soggettivi del Robespierismo, che solo uno studio particolare potrebbe proporre di finire. Babeuf in una nota del Proben et Reple, Lu M. riproduce, [4, p. 254] ricorda il testo primitivo della Dichiarazione du des-pa che doveva precedere la costituzione del '93: "Robespierre y-alloit [à l'égalité] de même, lorsque, le 21 août 93, il recueilloit aux jacobins les applaudissements et les vifs transports bien mérités du vrai Peuple, après lui avoir présenté sa Déclaration des Droits de l'homme, où la Propriété étoit définie: le droit de chaque citoyen à jouir de la portion des biens qui lui seroit garantie par la loi; droit borné à l'obligation de respecter les droits de tous les autres co-citoyens, sans pouvoir porter préjudice à leur sûreté, à leur liberté, à leur Existence et à leur Propriété. Cette définition étoit mon Manifeste, et cette rédaction - la des Droits de l'homme et du Citoyen n'étoit point le travail d'un hypocrite. L'épithète peut convenir à ceux qui ont fait changer cette même définition, pour y substituer celle bien équivoque que la Propriété est le droit de disposer à son gré des fruits de son industrie, etc. La Déclaration des Droits de Robespierre n'a éprouvé que cette variation essentielle, après laquelle on l'a en figure à peu près exacte à la tête de la Constitution de 93. Sans doute, avec cette mutilation, elle n'étoit plus mon

Manifeste". C'è dunque la parte di Babeuf (quello di più) una manovra politica: la Costituzione del '93 è un passo innanzi su quella del '95, e Robespierre è un passo innanzi su quella del '93. Babeuf vede in Robespierre un precursore.

Meriterebbe una ricerca speciale la fortuna della « legge agraria » durante la Rivoluzione. Robespierre, abbiamo visto, ne ostenta ad essa [N.I., p. 43], e lo ha pure Sylvain Maréchal, il futuro Babeuista, nelle Révolutions de Paris [Mather, Les révolutions, p. 57]. Da questo punto di vista il ~~paragone di Babeuf~~ è l'appellativo dei "Grecchi", che Babeuf ha dato a Robespierre e Saint-Just mi pare usurpato. Anche Babeuf, S. Maréchal e Buonarroti, erano in principio contro ad essa, giacché erano per il comunismo, per l'abolizione della proprietà e non per il partage della terra. Bisognerebbe però esaminare come questo ripiegamento alle leggi agrarie abbia influito nell'esclusione nell'elenco di uomini ogni « programma agrario » emanato da parte degli eguali e la loro influenza sul popolo delle campagne.

I Babeuisti volevano il suffragio universale, come base del futuro regime, ma non gli affidavano le sorti della rivoluzione. La mancanza di una concezione del compito del proletariato loro impediva di vedere uno sviluppo diretto dalla lotta rivoluzionaria alla conquista rivoluzionaria. Come legge le vasti generazioni presenti alla futura : cioè il meglio di tutti gli utopisti. Ricordo

la percezione è diversa, presso il quale una intera generazione
 doveva occuparsi a fissare le successive, degno del nuovo mondo.
 Ma i borghesi vedevano d'altro lato la necessità di un regime
 di transizione, e, rendendosi conto del distacco dai proletari:
 «nell'oggi, volevano garantire l'avvento della democrazia. Non vanno
 alla dittatura del proletariato, ma a quella per il proletariato.
 Il contenuto sociale è diverso, ma non è meraviglia che la forma
~~questo fondamento~~ e le forme abbiano & molti tratti comuni.
 Il Buonarroti esamina i caratteri della dittatura rivoluzionaria
 presso i borghesi [1, p. 21 seg.] e riporta alcune delle conseguenze
 e defezioni del Buonarroti: «una « autorità rivoluzionaria e
 provvisoria » doveva succedere immediatamente al Direttorio
 « in modo da sollevare per sempre il popolo all'influenza degli
 suoi nemici naturali dell'uguaglianza e da rendergli l'uni-
 tà di volontà necessaria per l'adozione delle idee repubblicane »
 [p. 22]. E ancora: « Il popolo era stranamente deviato dall'or-
 dine naturale, non era punto capace di fare utili salti e
 aveva bisogno di un mezzo straordinario che potesse quasi
 riportarlo in uno stato ove gli fosse possibile esercitare in effetti
 non fittiziamente la pievezza della sua sovranità » [p. 23]. L'or-
 dine naturale era stato violato dall'appropriazione privata dei
 beni; occorrevano una serie di misure per vincere le conseguenze
 che il regime precedente, il « disordine » avevano prodotto.

Il ritorno alla natura non era più possibile senza lotta e senza
coercizione. Da ciò il Buonarroti venne a definire ~~la~~ dittatura, « il
governo rivoluzionario: « une autorité' extraordinaire et nécessaire,
par laquelle une nation peut être mise en pleine possession
de la liberté', malgré' la corruption qui est la suite de son
ancien esclavage et à travers les pièges et les hostilités
des ennemis intérieurs et extérieurs conjurés
contre elle » [p. 25]. (1)

Questo concetto della dittatura rivoluzionaria nel pare
lo conseguenza più originale della natura proletaria della nuova
dicozione degli Eguali, del fatto che il popolo lavoratore è il
soggetto della loro dottrina ~~e del loro sociale~~. È però difficile
negare un rapporto fra questo punto del Buonarroti e il
Manifesto dei comunisti. Un confronto tra le misure dittatoriali
proprietarie degli Eguali [1, p. 26-7] e quelle del Manifesto lo
conferma, se basta ricordare i fatti comuni, simili e non iden-

(1) Il soggetto in questo caso non è più l'« uomo », il « cittadino »,
minimo comune denominatore di una società idealmente uniforme;
i buonarroti partono dalla società reale, una, ma è; l'uguaglianza
non è più una dichiarazione della legge, una funzione giuridica, ma
un punto d'arrivo, a raggiungere il quale occorre superare molti ostacoli:
riformare la struttura sociale, vincere le conseguenze delle condizioni
pensate.

lici: l'imposta progressiva, l'abolizione dell'eredità, la confisca della proprietà degli emigrati e dei ribelli, lavoro obbligatorio per tutti, l'educazione gratuita, ecc. (anche lo *temple* a "fuoco", dualmente sparsi la distruzione fra città e campagne"). Il *Manifesto* ha tratto dalla letteratura babuvista anche alcuni *mot* e *valori* autamente polemici. Si trova alla sua 2ª parte (Prolitari e comunisti), un *Max* confuta l'accusa di voler che il comunista voglia abolire la proprietà privata personale, la famiglia, ristaurare la comunione delle donne, rinviare la patria ecc., e lo si confronta sul modo come Babeuf risponde alle accuse di brigantaggio, di guerra civile ecc. [2, p. 76-77], e a quelle di disorganizzatori: "L'organisation, chez ces messieurs, [le prolétariat] est aussi la désorganisation. J'appelle désorganisation... tout ordre qui comble la plus petite partie et qui fait languir et mourir la plus grande... J'appelle organisation un ordre tout opposé d'après lequel est assuré le bonheur de la masse; et j'appelle désorganiseurs tous ceux qui ont une course à établir et qui concourent à maintenir un tel ordre" [2, p. 76]

Il *Mathoz* nelle sue *Origines des cultes révolutionnaires* dimostra che il culto della Ragione, dell'Onore supremo non furono soltanto epurati espedienti politici, ma lo sbocco di uno stato di animo collettivo che egli definisce, sulla base della sociologia del Dur-

Kheim, « religioso ». Egli afferma l'esistenza di una religione evolutionaria, che ha le sue radici nella filosofia del secolo XVIII, nella ~~teoria~~ sua grande idea emersa: l'uomo può migliorare indefinidamente la sua condizione modificando l'organismo sociale [p.15], per cui l'istituzione sociale viene diventa l'oggetto della religione [p.62]. Essa risale a una concezione unitaria dello Stato, che è ente morale, che si propone la felicità comune per mezzo delle leggi, onde il legislatore è il sacerdote della felicità sociale, e la Dichiarazione dei Diritti il catechismo nazionale. Siamo lontani dalla « civiltà », e rige in suo vece la religione civile di Rousseau. I rivoluzionari non fecero che applicare questi principi. « L'istituzione dei loro culti civili non sarà che la realizzazione imperiosa e quasi inconsciente, per volontà e sistematica dell'ultimo capitolo del Contratto sociale » (p.14-20). Questa religione « ha i suoi dogmi obbligatori (la Dichiarazione dei Diritti, la Costituzione), i suoi simboli (i tre colori, gli alberi della Libertà, l'altare della Patria, ecc.), le sue cerimonie, (le feste civili), le sue preghiere e i suoi canti. Non le manca più, alla fine del 1792, per poter essere una vera religione, che di prendere coscienza di sé, comparandola col cattolicesimo da cui non si è ancora del tutto svincolata. » [p.62]

- (1) H. H. occupa [p.43-5] ai battesimi e ai matrimoni civili. Senonché il Cristo, occupandosi dell'Privilegio del socialismo, conserva questo carattere « religioso » della nuova credenza politica, che giunge a dar i battesimi socialisti e che dà legge a tutti gli esseri della vita degli adepti.

Il progno delle opinioni « filosofiche », o così nettamente anticlericali quando non atee da un lato, e dall'altro il fallimento della Costituzione civile del clero minuisce l'influenza della Chiesa catt. funzionale [p. 118, 128], specie dopo il 10 agosto '92. "Guerria pensa ancora un anno prima che il culto rivoluzionario scenda in lotta apertamente e, con Chaumette e Fouché e i rappresentanti in numero, si sforzi di abolire il cattolicesimo. Gli è che i rivoluzionari, uniti in principio sulla necessità di istituire intorno alla Patria un organismo capace di proteggerla e di farla amare, non sono ancora tutti convinti della necessità di sostituire interamente questo culto nuovo alla religione antica, che sarebbe radicalmente abolita. Gli opportunisti, gli uomini di Stato, con Robespierre, Danton, Desmoulins, per tema di commozioni popolari, s'oppongono, in quanto possono, alla sostituzion violenta e ripresentano il clero costituzionale, di cui ritardano la caduta definitiva. Non è che dopo il 31 maggio, quando traversano lo zampino dei preti costituzionali nella sommossa girondina, che i Montagnardi non esiteranno più » [p. 141] Il M. crede di poter concludere: 1°) « I culti rivoluzionari non furono costruzioni fatte, esse d'ènt l'un giorno che ~~hanno stati~~ quelli stessi che li immaginarono non prendevano sul serio. Furono l'espressione in realtà l'espressione sensibile di una vera religione, ^{nata} scaturiti dalle filosofie del sec. XVIII e sbocciati spontaneamente nei primi anni della Rivolu.

zione»

2°) « La nuova religione, ^{essendo dapprima confusiva} dopo una crescita confusa, comincia a prendere coscienza di sé e a separarsi dall'antica dopo lo scacco della Costituzione civile del clero... L'origine del culto della Ragione va cercata nei numerosi progetti di feste civiche, di propaganda patriottica formulati in gran copia e portati dalla legislatura »

3°) « L'idea della separazione della Chiesa e dello Stato è un'idea corrente negli ambienti patriottici dal 1791, ma non è un'idea veramente laica. Solo qualche rara eccezione, i rivoluzionari restano uomini di antico regime, fautori empirici dell'unità. La concezione di uno Stato neutro, indifferente alle religioni, è loro estranea. Lo Stato ideale che essi immaginano secondo Rousseau, è il lo Stato antico, lo Stato sovrano in tutto il senso della parola, lo Stato custode della virtù e strumento della felicità. Su lo Stato nuovo che istituiscono, essi esigono lo stesso rispetto, la stessa venerazione che circondavano l'antico, e trasportano il cattolicesimo nei loro culti civici » [p. 143-4]

Nel suo *Autour de Robespierre* il M. può prendere ad esaminare l'azione religiosa di Robespierre, "che difende dalla giustizia ostile dell'Assemblea, con presentato: « lo concepimmo il culto di l'Essere supremo al Culto della Ragione. Questo culto stato crea.

figura particolare del partito heberista, collo partito di ambato, strumento d'emancipazione intellettuale; anche il Culto dell'Onore supremo sarebbe stato inventato di sana pianta da Robespierre per nobilitare le sue sperate ambizioni e le sue passioni mistiche: tentativo di inserimento politico e di ragione intellettuale [p. 54]

X M. nega l'opposizione dei due culti (de. E) riconduce entrambi alla sentimento generale proprio di quel primo periodo rivoluzionario.

X Robespierre avrebbe sistematizzato idee frammentarie per cui tutti accettavano, e non fu qui la dimostrazione è persuasiva. Ma il Mathy getta scarsa luce sul sentimento religioso di Robes. pierre. Lo stesso generale di egli sostiene (quello dell'esistenza di una religione rivoluzionaria) non lo esime dal rispondere a questa domanda: se il Robespierre era stato o no un credente della nuova religione. Secondo Robespierre, combatté per l'arrestar di la lutte contre les Hébertistes avait présenté deux chefs communs des publicistes d'athéisme et l'athéisme lui faisait honneur, non seulement parce qu'il croyait à la nécessité sociale de la foi en Dieu, mais surtout parce qu'il craignait que cette publication ne détruisît chez un peuple mal préparé se jusqu'aux bases de la vie morale [p. 57]. ~~He Robespierre~~ Ma questa era la « religion di Stato » pura e semplice, o non anche

(1) Egli combatte l'errore di quegli storici che « vedono il Culto dell'Onore supremo solo negli occhi dei Termidoriani e non vedono il Culto della Ragione che fu gli occhi di Robespierre », p. 96-7.

una mia fede personale è operante? La riduzione della religione
al dogma dell'esistenza di Dio e dell'Essere supremo po-
teva avere l'opinione di una neutralità politica: la borghesia
pur lottando contro la Chiesa, cercava di non lasciar troubler
gli elementi di conservazione sociale utili al proprio regime.
Il programma religioso di Robespierre ha lo stesso carattere di
neutralità di quello politico; ~~egli è un opportuniste, un~~
~~un capo espone in questo caso gli interessi la cui compromissione~~
~~colli libertarismo è di entrambi i lati.~~ Di Robespierre non
credevo, allora non sono tornati a una manovra politica.
È difficile dirlo. Nel discorso alla Convenzione sul progetto Mathen
per la celebrazione delle feste civiche, egli fece unire sull'utilità
paralela del deismo e della credenza nell'immortalità dell'anima.

"Et comment ces idées ne seraient-elles point des vérités?
Je ne conçois pas du moins comment la nature aurait pu
suggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les
réalités; et si l'existence de Dieu, si l'immortalité de l'âme
n'étaient que des songes, elles seraient encore plus la plus
belle de toutes les conceptions de l'esprit humain." [p. 106]
6 jours dopo sarà liberata a combattere l'ateismo « come na-
zionale » legato a un sistema di compensazione contro la Repub-
blica » e aggiunge: "Aux yeux du législateur, tout ce qui
est utile au monde et bon dans la pratique, est la vérité."

Solo una ricerca studi su tutti le parti di Polsepone potrebbe risultare possibile la soluzione del quesito.

Note

- 1) In 3, p. 66 n. è ricordato un pamphlet favorevole al matrimonio degli ecumenistici: *Le cri de la nation à ses pairs ou Rendons les prêtres citoyens*, par M. Hugon de Bassville, membre de plusieurs académies et du Comité du district des Filles-Saint-Thomas, Paris, 1789, in 8°, p. 86.
- 2) In 4, p. 235, a proposito del ~~suicidio~~ tentativo suicidio di Robespierre: « Il avait retenu quelque chose de ses Romains que ces maîtres du collège Louis-le-Grand lui avaient appris à admirer dans les Coniunctiones »

Il principio: « la moneta cattiva caccia la buona » non si verifica anche nella politica delle sussistenze, nel caso della coesistenza del commercio libero all'approvvigionamento di Stato? E non si verifica anche per i surrogati, specie alimentari?

La luce elettrica ha sostituito i fasci di bivacco per tenere lontane le ombre ostili della notte; a tu per tu colla solitudine, all'isolamento, e all'oscurità l'uomo si sente mesolo debole ed evoca la luce in sua difesa. Nei tempi moderni l'illuminazione artificiale delle strade e delle case

si prolunga assai più che nei tempi passati; gli è che la coscienza moderna, nell'epoca della psicoanalisi, è assai più complessa e mentre ~~non~~ non ha più la forza l'uomo non ha più da fare i conti colle belle marcate, ha molte più ombre scure da domare ~~in~~ dentro e ~~la~~ ~~ricerca~~ ~~che~~ ~~investe~~ ~~la~~ ~~professione~~ ~~e~~ ~~lo~~ ~~scopio~~ ~~di~~ ~~luce~~ ~~artificiale~~ che si fa non indica solo un progresso della tecnica, bensì anche il bisogno che l'uomo non ha di non restare solo colle potenze da lui create, e molte delle quali sentite premere alle soglie del primario. Vi sono dei brividi a cui la luce « fa compagnia » e che non vogliono addormentarsi che finandola. L'uomo d'oggi non ha superato, malgrado tutto, questo stadio. Le zingherie che aprono nella notte e in ogni ^{modo} squarci sfoltamente sono frange di bitume di un mondo che cammina ancora la sua strada.

Ho avuto occasione di leggere alcuni studi storici e filosofici dovati a compagni russi giovani, assai che hanno formato la loro cultura nelle nuove scuole. La spiegazione tra scuola borghese e scuola proletaria, il ~~come~~ il materialismo storico si sono spesso assimilati in modo così meccanico, da far che, e si generalizzano, ci serelle di temere un isterimento e una mummificazione del pensiero rivoluzionario. Per fortuna che talvolta ~~per~~ si tratta di formule generali messe lì come per un cerimoniale di nuovo tipo, come certe formule d'omegma che introducono ~~in~~ i cahiers più sovversivi; poi la materia stessa of

ferra lo studioso, la concretezza del dettaglio lo libera dalla
 agonia ~~buona~~ semplicistica della ~~formula~~ ~~semplicità~~ ~~semplicità~~
 formula ~~semplicità~~; allora entrano in gioco le forze vive del
 pensiero, per cui il canone d'interpretazione rende possibile il por-
 sennò compiuto della realtà oggettiva, e non gli sostituisce un
 consumo' quantitativo, ottenuto dopo poche ore di cultura nella
 marmitta brevettata della "dialettica", — è vecchia operazione
 quella della pedanteria nei giovani. Invece, non avendo ancora
 una personalità definita, non avendo ancora « ritrovato se stessi »,
 sembrano con grande facilità e con più facilità ~~ripetono~~
 ripetono. Sono tanto lontani dalla « spontaneità » quanto lo
 sono dalla vera cultura. In genere la loro migliore preoccupazione
 è quella di somministrare gli adulti. Ad esempio i documenti
 del Giacobinismo sono, nella letteratura spesso stonata fabbricata
 e pedestre che si elabora negli uffici di M., tra i più « uf-
 ficiali », tra i più slavati. Sono spesso dei capolavori di
 presunzione e di contine; la prima di queste due qualità
 è la sola che resta a indicare lo stato civile dei compa-
 ratori. I pericoli della burocrazia passiva sono maggiori lì
 dove organismi ed energie non hanno forze di resistenza:
~~per i quali~~ i rischi però l'hanno perduti, i giovani perché
 non se le sono ancora formate.

A proposito del libro del Mathiez. *Autour de Robespierre* mi si sono riaffacciati giudizi e onomiazioni che da tempo ho formulato - e stesso in qualche parte - sul libro. Questo del M. è una raccolta d'articoli, già usati in riviste speciali. L'unico elemento di unità è che parlano o riguardano Robespierre, più o meno direttamente, e vogliono concorre alla sua rivendicazione. Ma nessuna unità organica, nulla di nuovo, col suo rinnovamento, che già non fosse negli articoli separati. Le riviste speciali dovrebbero meglio gli studi preparatori, le ricerche particolari, servire come il grande laboratorio dove il materiale si raccoglie, si vaglia, e riceve una prima sistemazione. Se l'intenzione di questi studi fosse veramente un poco avanzata, se fossero veramente « serie » compiute, potremo avere ritocchi e raccolti. Ma per solito in essi esistono ancora troppe tracce dei tentativi di approssimazione; lo studioso si racconta, e ci dà le sue memorie invece che i risultati. Servo le pubblicazioni di articoli sparsi, che non vi siano qualità eccezionali di forma e di pensiero, eppure quelle di vera erudizione, dovrebbero essere condannate come una disonestà. Ognuno ha il dovere di collaborare il proprio lavoro, per dargli unità, per farne la monografia. Chi pubblica un libro si fa un atto di superbia che deve giustificare. Il libro deve segnare una pietra miliare, anche se una breve tappa, con cui si superi l'empirismo e la pura erudizione che, come le unità generalistiche devono essere esclusi. Il libro dev'essere il risultato di un lavoro serio compiuto in precedenza, e che può tener sfogo, e ricreare,

departements la liste rouge passera, et si la liste modérée passe dans d'autres, ce sera à une si faible minorité que l'effet moral en sera désastreux. Dans ce cas il n'y aurait plus qu'à plus bagages, à organiser la guerre civile, et à prier M^{rs} les Cosaques de nous aider! Je ris en écrivant cette phrase, et je pense que votre fierté nationale va se révolter. Mais, crier-moi, si vous soyez un socialiste de près, vous n'hésiteriez pas à lui préférer un Cosaque. Mon patriotisme s'arrête là » [p. 87]

Il senso morale di questi tipi, di questo mondo di difensori dell'ordine e della Società (Moruy in un telegramma alla matryna confida alla riuscita del colpo di Stato de voir la Société protégée pour longtemps, p. 167) è molto solotto; passano dal scempio dell'uno all'altro principio con molta facilità e nei rapporti famigliari sono di idee a più di fatti molto corroni. Tali rapporti diventano con complicati che gli alberi genealogici si fanno estremamente problematici e confusi. Poche notizie si salvano dal olubris della leggimità. Mi limi Napoleone I stesso sarebbe figlio del conte di Marleuf [1712-1786], che avrebbe conosciuto Maria Letizia Rumorino [1750-1836] quando era governatore della Corsica. Flahault, che era un poco di famiglia, scrive: Avant toute ma jeunesse j'ai entendu dire que l'Empereur =

leur c'est fil de M. de Harbeuf [p. 85], cioè ha un certo valore, ma che se il J. ne parlasse quel come di esempio di voci culmine, il che non appare dal contesto della lettera. La quale viene porta un certo contributo di verosimiglianza alla legittimità della nascita di Napoleone III da suo padre, Luigi Bonaparte, poiché il J. era stato prima di questa nascita [1808] e dopo amore di Ortense Beauharnais [1783-1837] ed era quindi in grado di sapere qualcosa. Entrambi i personaggi principali delle lettere e questioni sono però nati da unioni libere e non durature;

con Odèle Filleul, sposa a Charles François de Flahault; fu amante di Talleyrand, ed poi, già vedova, di Lord Lansdowne, di Luigi Filippo d'Orléans, di M. de Lauffe, che sposò nel 1802 [1760-1836]

Talleyrand
[1754-1838]

Ortense Beauharnais
[1783-1837]

Charles de Flahault
[1785-1870]

sposò a Luigi Bonaparte
e d'Orléans (1778-1846),
dal quale matrimonio è
scaturito nato Napoleone III
nel 1808

Auguste de Moroy

che Alfonso Daudet, suo
segretario per qualche tempo,
descrisse figura sul duca de Morny
del Nabab

[1811-1865]

Dando uno sguardo alle cronache di questo mondo e senza misurare col metro del quacchero, non si può non pensare agli parole del Manifesto dei comunisti: « Nulla di più brutto, d'istinto, che l'onore ultramoralista che ispira alla nostra borghesia la pretesa comunanza delle donne che i comunisti preferirebbero. I comunisti non hanno bisogno d'introdurre la comunanza delle donne: essa è quasi sempre esistita. Per nostri borghesi... avranno un singolare piacere a commettersi mutualmente. Il matrimonio borghese è, in realtà, la comunanza delle donne sposate »

Qual è stata l'arbitrarietà di questi sopraccritici al primo Impero di fronte alle repubbliche del 1848-9? Ortolan, che tiene il Flahault lontano dalle cariche anche durante il triennio della presidenza di Luigi Bonaparte. Ma un orolista di cieca, che non tenga conto degli interessi più generali di dare e di cedere. È perciò Marx e Flahault, un buon pratico di conservatore inglese, vive a Morny che la pregiudiziale repubblicana è comprensibile « mais d'un autre côté », comme je considère que la question politique se réduit à opter entre un gouvernement d'ordre et la république rouge, je crois, moi, que c'est le devoir de tout honnête homme de soutenir, et de donner toute la force possible à la forme de gouvernement qui donne le plus de garanties contre

L'anarchia e i socialisti [Lettera 26 febbraio '51, p. 121] è un
un argomento del lavoro di Flaubert su giustificazione di fronte
alla regina Maria Amelia la sua diserzione nel campo bonapar-
tista e la misura del 2 dicembre: « Votre Majesté me permettra
d'ajouter que c'est contre l'anarchie et les auteurs ou les fau-
teurs de la révolution de 1848 qu'elles ont été principalement
dirigées » [lettera 11 gennaio '52, pag. 232]

Da questa lettera non si può trarre molto materiale per capire
il vero « segreto » del colpo di Stato, di cui si parla del resto già svelato
da Marx nei suoi due scritti storici. È la certezza che la repubblica
del 1848 fu schiacciata sulle barricate del ^{palazzo} Anglo. La piccola borghesia
sia giunta al potere e in quel modo la strada all'Impero.
La ragione non si regarmano sul valore di quella giornata. Una
lettera di Flaubert del settembre 1849 riporta un aneddoto migliore
e estremamente significativo. Il generale Lamoricière era stato inviato
in qualità di ambasciatore straordinario presso Nicola I nell'occasione
quando di quell'anno ed aveva partecipato ad una cerimonia di
proprio per la vittoria delle truppe russe sugli insorti nazionali ungher-
esi. Al termine di una l'Imperatore gli dichiarò: « Général, vous
avez eu illi dans les rues de Paris au moi de juin les
premiers lauriers de la gloire que nous eûmes » [p. 92-3].
Nicola I identificava la repubblica e la sua guerra contro il prole-
tariato parigino coll'interesse militare russo per la schiacciata

mento dell' indipendenza ungherese, e d'interesse un po' un
senso storico di molta superiore a quello dei vari Okers,
Cavaignac della borghesia francese. Quel Napoleone III vedeva
la fezione diretta tra quella repubblica e il colpo di Stato,
e si era incaricato in una lettera di Thiers che concedeva
la libertà a Cavaignac, e un ministro les grands services
rendus à la Société, à la loi et à l'ordre [p. 189]

Il suo era elepato presuppole nel 10 dicembre 1848. Comen-
giava con molte illusioni sulla sua riuscita, ma egli
appariva troppo legato alle sinistre borghesi ed ebbe contro il
il partito moderato del Constitutionnel. Alle fine del 1848
Cavaignac appariva già troppo a sinistra per la massa
della borghesia francese. Dall'altro lato il partito moderato,
orleanista, dell' Assemblea era molto un, non aveva nessun legame
col popolo, anche Luigi Bonaparte ebbe la possibilità nello
stesso tempo di apparire offrire una maggior garanzia alla
borghesia conservatrice e nella et e di non avere contro di si
i rancori provocati dalla repressione del giugno. Egli
potrà perciò da un lato respingere l'ingerenza dell' Assemblea
nell'esercito, che rimarrà il suo più sicuro strumento del
colpo di Stato, e dall'altro di chiedere alla Camera l'ab-
lizione della legge elettorale che egli stesso aveva fatto appor-
tato il 31 maggio del 1850, e che riduceva notevolmente il

diritto elettorale. Il senso della mossa non mi pare oscuro. Se Luigi Donoparte avesse tirato con sé l'Assemblea, e questa gli avesse permesso la stabilità del potere per via legale, è certo che egli avrebbe conservato il suffragio ristretto. Ma nell'interrogare tutti questo diventa invece un pericolo per lui, perché sul campo stesso dell'attività nella nuova legge il peso dei partiti moderati sarebbe stato decisamente e forse fu democratico e moderato egli non avrebbe potuto seguire la sua via. Donoparte quindi forse cadde il ginocchio dei "politici", con l'appello diretto al popolo, col plebiscito, s'intende compiuto dopo aver il potere nelle mani conquistato il potere. L'Assemblea aveva dato segni evidenti di fluttuazioni e d'impotenza e siccome ereditata, come quella nazionale di Stoccarda. Forcemente e non forse che preparare la successione alla dittatura.

Nei gruppi repubblicani le necessità di una pronta liquidazione dell'equivoco repubblicano si faceva sempre più stretta. Da un lato si dubitò la Repubblica come un sipario pronto a cadere, un nome vano senza soggetto. Una lettera del 23 febbraio '51 di Morny alla matigosa, a proposito delle relazioni di Flebault a ~~discretamente un funzionario della posta al tempo del Principe-Pr~~ sidente è molto esplicita: "Quand on se voit ce qui il appelle la République, ce n'est pas sérieux. La République c'est ce qui se signale au Leduc-Rollin. Depuis la présidence, la République

n'est plus qu'un mot, qu'une forme, qui ne répugne que par son instabilité, mais qui n'est plus une objection pour ceux qui préfèrent la Monarchie; puisque au fond c'est le bon Louis qui représente le gouvernement, [p. 118] D'altra lato si temeva l'irriducibilità delle nuove parigine: Al proposito delle ~~nuove~~ elezioni parziali del marzo 1850 de in cui i "socialisti" avevano avuto un successo, il Haubert scrive: « Je mets en fait pourtant que la situation actuelle ne crée pas de changement, car il n'y a que trois conseils remplacés par trois autres: ceci prouve seulement qu'on avait tout de croire à un changement favorable dans l'état d'esprit de la population parisiennne » [p. 110] Nella corrispondenza, il senso dell'irriducibilità del ricorso ai mezzi illegali è di un colpo di Stato per risolvere le stragi parigine e uno si esprime frequentemente [cf. p. 110, 116, 120, 127, 143]

L'ostilità di Thiers all'impero derivava solo dal suo avversità orleanista, o non anche - come credo - dalla sua ideale politico ch'egli, ch'era anche quello della media borghesia, e del Luigi Filippo essere per un certo tempo realizzato? [cf. i Miserables di Victor Hugo] Probabilmente i "moderati" sono stati sorvegliati dalle coste militari e della grande borghesia, che anche nel 1873 cacciavano Thiers dal potere. Una scambiale dellera tra Morny e Haubert dell'aprile del 1852 indica come

Morny si fosse dato alla speculazione. Sarebbe inteso di accettare quale fu l'atteggiamento del grand boss, l'affare di cui si pronunciò il tipo in questi anni, poiché probabilmente era uno dei gli alleati della corte imperiale nel colpo di Stato e uno dei sostenitori dell'Impero. Da questi prese il modo particolare come Saint Simon prese il problema della del sovrano nel regime industriale; ma sarebbe da stupirsi se Talens degli uomini d'affari che gli furono amici si siano avvicinati a Napoleone III, nel cui regime poterono trovare maggior riscontro alle idee generali seminate dal socialista industriale che non nella Repubblica del 1848.

Alfonsino Morini come Morny, Flahaut, come del resto Fouché e Talleyrand e tanti altri, hanno vissuto molto da vicini ai loro capi, e hanno l'occhio del servitore. Le vicende vissute e operate hanno dato loro un senso realistico in cui si surge un'incipiente coscienza di classe. Il re serve, è molto passabile, ma è strumento di interessi politici organizzati. Lo si serve, perché serve. Il fondo del loro animo è la cupidigia delle ricchezze e degli onori, l'odio per la «cavaglia» e una dose non lieve di scetticismo, scaturendo di tante mutazioni. Flahaut, il padre, è il più ferreo, e vuol partecipare a Morny il nucleo della sua filosofia paterna:

« Que l'on aime les flateurs, que l'on soit mal disposé pour les hommes indépendants et qui résistent à nos volontés, qu'on les trouve incommodes - mais Dieu, c'est le cas de tous les hommes qui sont au pouvoir, et même de beaucoup de ceux qui n'y sont pas! Croyez-moi, soyez amical envers le Président et faites-vous pardonner les services que vous lui avez rendus - ils sont assez grands pour être péchés! » [p. 263] E a una nuova querimonia di Murray per il cattivo trattamento subito da parte del padrone, Hahault risponde: « J'ai reçu à l'instant votre lettre du 2 [mars '52], et j'en reviens à ma vieille opinion - que tous les Princes se ressemblent, et que les illégitimes sont encore peu ceux qui valent les moins » [p. 291-2]

Nota

- 1) Hahault vede in una lettera del 3 ottobre '49 « un'impresione che Colmerston non avrà più occasione di recommencare les menées qu'il a poursuivies en Italie e lura « deliziosa » [p. 95] la risposta fatta dal ministro Foranato alla lettera di Campbell governu napoletano, pèrsu il quale era ministro plenipotenziario. « Comment un ministre d'Angleterre peut-il se mettre dans le cas de recevoir une rebuffade aussi juste et humiliante! » [ibid.]

Carlo Cafiero, *La Révolution*. Nella *Révolution sociale*,
~~dal 12 settembre 1880~~ (dal 20 febbraio 1881 (n. 10) al 31 luglio
dello stesso anno (n. 33), Anno II. [Bull. National, Lc 2
4404]

È questo, dopo il *Compendio del Capitale*, il lavoro di maggior lena dell'internazionalista italiano. I miei articoli sulla *Campagna di Napoli* e sul *Bulletin de la Fédération française* sono questi tutti pubblicati anonimi. Il primo degli articoli fu tradotto e pubblicato con una introduzione di Luigi Fabbrì in *Benigno e Volontà* di Roma, n. 1 e 2, 1° e 16 gennaio 1925. Fin dal 1913, in una pref. al *Capitale* a una quarta edizione del *Compendio*, il Fabbrì espone le ragioni di poter dare pubblicare una traduzione di quello scritto, che finora però non è avvenuta. Nella conclusione del *Compendio* il Cafiero aveva enunciato ed alcune idee sulla rivoluzione, alle quali darei poi nella serie d'articoli di cui ci occupiamo più ampio sviluppo. « Non più dunque lotta per la esistenza del uomo ed uomo, ma lotta per la esistenza di tutti gli uomini con la natura, per appropriarsi la più gran somma di forze naturali per il vantaggio ~~della~~ di tutta l'umanità », scriveva sulla medesima righe del *Compendio* [4° ed., Firenze, pag. 186], e ad analogo conclusione perveniva in *Révolution*: « Non più lotta tra gli uomini, ma gli uomini tutti riuniti e solidali per la

conquista ed il massimo sfruttamento possibile delle forze naturali »
 [n. 31, 17. VII. 81] Ma è improbabile che a far tornare Cafiero su que-
 sto argomento abbia concorso l' un rilievo di Marx, che rispon-
 dendo a Cafiero che gli aveva insistito nel luglio del '73 sui popoli
 del Compertio, gli aveva scritto: « credo di non ingannarmi at-
 tribuendo alle considerazioni espresse nella vostra prefazione una la-
 cuna apparente, e cioè la prova che le condizioni materiali ne-
 cessarie alla emancipazione del proletariato sono spontaneamente
 generate dallo sviluppo dello sfruttamento capitalista ... Vienti
 vi ripeterà di ritornare, a tempo opportuno, alla carica per
 fare risaltare ancor meglio evidenti base materialista del capi-
 tale » [p. 193-4] Questa lettera portò a dimostrare l' errore
 in cui è caduto Luigi Fabbri, che nell' introduzione alla pubblica-
 zione accennata degli articoli di Cafiero (l' uno scritto ignorato di
 Berlo Cafiero) ritenne che questi l' anarchismo lo portò a ralle-
 ciava nel medesimo tempo a Bakunin ed a Marx (e ciò è vero),
 e che « del secondo faceva proprio il concetto del determinismo
 economico spinto alle ultime conseguenze fatalistiche ». Marx
 affermò che lo sviluppo dello sfruttamento capitalista crea
 spontaneamente le condizioni materiali necessarie alla emu-
 cipazione del proletariato, non l' emancipazione « in sé », per la quale
 è necessaria (lo sappiamo del Manifesto) lo sviluppo, sulle basi
 di quelle condizioni materiali, di una coscienza autonoma di classe

Differenzieremo un momento sul termine spontaneamente. Questo
termine significa da il mio senso di quello fatalmente, che
viene spesso usato, non da Marx, ma da altri, e che è con corso
al Capital. Quel termine è pienamente legittimo: lo sviluppo
del processo economico genera le condizioni dell'emancipazione
proletaria una certa per volontà di singoli individui o di collettività;
è questa volontà se non che genera sul terreno di quelle condizioni,
~~delle necessità~~. È la fatalità, la necessità, se si vuole, che lega l'ef-
fetto alla causa: il nesso è serrato in modo tale che le volun-
tà umane non possono svincolarsene. ~~Ma da un punto~~
dottorale sociale che è l'economia attraverso dei rapporti
di causa ed effetto, attraverso dei fenomeni, di quello dobbiamo
rendere conto; ~~il fatto che~~ tali fenomeni costituiscono la
struttura del nostro « modo di essere » sociale, ~~e da dove~~
nascono le nostre e nel loro insieme ~~costituiscono~~ condizioni
dell'opera umana, determinano nelle grandi linee il modo della
storia. Ma si può e si debba scindere della « fatalità »
(il termine è infelice, ma la cosa non muta) da, ad esempio, della
generazione del salario dal meccanismo, della formazione
della classe proletaria dallo sviluppo capitalistico, quando esse
si verificano in tutta la storia moderna, un ritmo ed estensione
diverse, ma con rapporti costanti. Se si ritiene che la rivoluzione
abbia come « condizione materiale » quella particolare fase della

adunque storia - in cui quei rapporti oggettivi si determinano, l'idea della sua natura partecipata del carattere necessario di quei rapporti, ~~anche~~ sempre che ciò non preclude di sostituire la linearità di un automatismo alla complessità e varietà della storia. Compiuti, o basti però, in cui è sempre possibile ritrovare (a parte prosa, però ~~aperta~~ lo sviluppo storico precedente - che va ~~in~~ analizzato e ricostruito) con l'anticipazione fondamentale, e varietà che si rinvengono sempre a "tipi" corrispondenti ~~ai~~ ~~non~~ ~~modi~~ ~~in~~ ~~essi~~ a particolari momenti dello sviluppo completo della società capitalistica.

È a me pare, come vedremo in seguito, che il Copero si sia attenuto al ~~passivo~~ ~~fondamentale~~ ~~uscita~~ ~~fondamentale~~ del pensiero storico marxista e che l'uso frequente di egli fa del termine fatalmente e fatalità non deve ingannare e pertanto il focus ad una troppo facile critica che, appunto perché troppo facile, si è rimasta alle superficie e non ha colto, oltre gli ~~intemperati~~ ~~ingenui~~ e le un atto brusco rivoluzionario, la serietà e la profondità del concetto ispiratore.

Gli articoli del Copero apparvero in un giornale socialista La Révolution Social che era nelle mani della polizia, che forniva per indirettamente i fondi [V. Wittman, J. Malabrot, p. 179, 135], come ~~non~~ ~~per~~ ~~apparire~~ ~~per~~ dalle memorie dell'Andréux. Essi rivelano l'influenza, sul Copero, di Marx, di un Brekman

ed Herzen, e da due italiani, Giuseppe Ferrar e Carlo Pisacane.
I saggi di quest'ultimo sono spesso citati e devono aver fornito
al Cofero ben più che degli spunti. In una lettera al Cofero da
il Tabori cita nella sua introduzione, quasi parola per parola
alla maniera di Carlo Pisacane, ~~un maestro di filosofia~~: « Tu
sai essere un filosofo quando vuoi, e della buona scuola, la
quale si conta l'antitesi del unico Socrate, conta pure la mente
di Carlo Pisacane, entrambi tuoi maestri antichi », come ad
un amico. In un articolo rinvenuto dal Nettlae, e pubblicato
nel dicembre 1880 (la data è importante), Cofero si richiamava a
Pisacane: « Le idee derivano dai fatti, non questi da quelle,
dice Carlo Pisacane nel suo testamento politico, e dice la verità »
[Cf Nettlae, p. 175 n.]

~~Sto articolo del Cofero~~ ha espresso in alcune « conclusioni »
i tratti fondamentali della sua esposizione, di cui qui riporto
uno:

" Noi veniamo dunque a queste conclusioni:

Che il sentimento dell'io, primo aspiratore di ogni
azione umana, è il generatore del principio di lotta e
del principio di socialità, suoi legittimati (1);

Che il principio di lotta e il principio di socialità
costituiscono la legge fondamentale che regola ogni

(1) Il Pisacane, citato dal Cofero all'inizio di un articolo, aveva
fatto della ricerca dell'utile la legge di tutte le azioni umane.

azione fra gli uomini;

Che l'azione del principio di lotta e del principio di sociabilità tende costantemente ad allargarsi e a semplificarsi, ed in ciò consiste il progresso umano;

Che questo allargamento dell'azione dal principio di lotta e dal principio di sociabilità è causa ed effetto della rivoluzione;

E che, per conseguenza, la rivoluzione, - causa ed effetto di ogni progresso umano, è la condizione di vita, la legge naturale dell'umanità. Arrestarla è un delitto; ristabilirne il corso è un dovere umano. [n. 26, 12. VI. 81]

Il Colfero parla indifferentemente della « legge fatale e inesorabile della » e della « legge naturale » della rivoluzione; i due termini attribuiti sono da lui scambiati e sono quindi per lui equivalenti. La rivoluzione è quindi il principio animatore della storia, sente, come « è l'anima della vita, la condizione della vita, la legge delle universi che è il tutto, è chiaro che essa deve essere pure la legge condizione della vita, la legge dell'umanità che ne è parte ». La proposizione al moto storico, così al moto rivoluzionario è data dall'« egoismo », dall'impulso alle soddisfazioni dei bisogni, i quali per cambiare « ed mutare dei tempi, dei luoghi, delle condizioni, della civiltà ». Bisogna, si vede, aver trovato la legge nella ricerca del

P'abile: « che, a seconda del carattere dell'individuo o dei rapporti che costituiscono la ~~cratta~~ società nella quale egli vive muta di forma e di nome » [n. 10, 20. III. 81]

Buona parte degli articoli del Cafiero sono dedicati a una ricostruzione del processo storico, come estensione del processo rivoluzionario. A prima vista, si direbbe che Cafiero è ancor più hegeliano di Marx, detto senza volerlo e saperlo, in virtù forse di influenze che sarebbe interessante investigare. Infatti non abbiamo nella sua esperienza la lotta delle classi determinante la successione storica; le forme successive di questa lotta sono invece presentate come l'estensione di un principio, che si va sviluppando ricorrendo, in modo sempre più vasto e profondo. Si direbbe che siamo in piena Idea hegeliana. Non è però il caso di appoggiarsi troppo su alcune espressioni, come quella riportata da « il principio della lotta è il principio di socialità costi- tuiscono la legge fondamentale che regola ogni azione degli uomini ». In realtà Cafiero fa per scaturire quel principio dalle antipatie materiali, dal modo di essere degli uomini. La lotta dell'uomo primitivo contro gli altri uomini non è un « principio », ma una necessità determinata dallo stato storico generale dello sviluppo in cui quello si trova; ugualmente il « principio » di socialità scaturisce con l'impulsione dalle altre necessità fondamentali. Lo stesso avviene

per tutti gli stadi successivi. Anche l'idea stessa dell' « alleanza » e della « semplificazione » dei principi della lotta e della solidarietà non regge dall'alto o dall'interno gli eventi, ma si riconosce in un passaggio stesso e l'ipotesi di un processo unitario che non si compende come un'entità potuta e potrebbe diversamente concludersi.

La concezione storica del Lavoro, liberata da quelle frange intellettualistiche, non è, come vedeva il Lavoro, metafisica e deterministica, ma concreta e dialettica. Il principio della lotta genera la lotta; questa genera il suo contrario, la solidarietà; la quale alla sua volta ricade nella lotta, ma su un piano superiore e più vasto, e così via, fino all'« identificazione » compiuta dei due elementi nel libero processo creativo della rivoluzione. L'ultima lotta, tra capitalisti e proletari, appartiene al trionfo di questa ultima « uguaglianza » economica, la quale « non sarà che la figlia di una solidarietà che abbraccierà l'umanità intera » [n. 11, 27. II. 81]. Il rapporto tra il « principio » della lotta e quello della solidarietà è un rapporto dialettico. Posta a fianco di uno pensiero: « Il principio di lotta » presiede da questo lato come un elemento eminentemente distruttore, e d'altra parte si rivela sotto un aspetto forzosamente conservatore. « La lotta è il funzionamento delle parti nel tutto, la solidarietà è il tutto che preserva le parti dalla distruzione reciproca ».

[n. 10, 20. III. 81]. " Il principio di sociabilità è in sostanza il principio preservatore dell'umanità contro i risultati funesti del principio di lotta. Esaminando presentemente il funzionamento di questi due principi, dobbiamo riconoscere che il loro successo ampliarsi coltiva se un che si chiama il progresso dell'umanità."

[n. 15, 27. III. 81]. Abbiamo così una serie di antitesi e di antitesi parziali, che si determinano a vicenda, ma in cui ciascuna sempre più vasti fin a che l'intero si unifichino. Egli me segue la serie come segue:

- " Lotta antropofaga e sociabilità individualista
- Lotta della schiavitù e sociabilità antica.
- Lotta del seraggio e sociabilità feudale.
- Lotta del salariato e sociabilità capitalista.
- Lotta naturale e sociabilità umana.

" L'albero genealogico dell'Umanità e della Rivoluzione nel medesimo tempo " [n. 33, 31. VII. 85, fin degli articoli]

Il processo storico è per. Capere dell'unito? Ci sono le molte sequenze? « La rivoluzione, egli dice, è un processo naturale, che senza curarsi di amici o nemici, segue imperturbabilmente il suo corso; ed il suo sguardo è levato costantemente verso una meta sublime che non raggiunge mai » [n. 20, 1. maggio 81. Simile quei articoli sono pure nel n. 18, 17. IV.]

Qual'è il posto della Rivoluzione proletaria in questo processo? Una seconda parte del mio scritto, ancor più breve delle prime, parla appunto dell'idea di "la nostra Rivoluzione". « La nostra rivoluzione non ha altro scopo che se stessa. Esso si propone di assicurare il bisogno completo e definitivo della Rivoluzione tra gli uomini: in modo che da allora, percorrendo la sua via senza più ostacoli, possa compiere da sola la sua missione eterna di progresso senza più bisogno di violenza...

Il principio di lotta ed il principio di socialità subivano ancora un nuovo allargamento, l'ultimo che domanderà l'attuamento della violenza: e sarà l'ultimo parto della Rivoluzione che richiederà l'intervento del chirurgo.

L'umanità è talmente chiusa in due grandi classi, composte di elementi omogenei e compatte, che la Rivoluzione non trova ormai più da compiere altra semplificazione possibile del principio di lotta fra gli uomini, che l'assorbimento delle due classi in una sola. Non più capitalisti, né proletari: tutti uomini liberi ed eguali. È questa l'espressione più semplice del nostro ideale rivoluzionario.

Un'ulteriore semplificazione del principio di lotta corrisponderà un allargamento relativo dello stesso principio di socialità >> [n. 31, 17. VII. 81]

Ma si può riconoscere in tutto ciò niente che possa essere

gliessi sotto la categoria della fatalità. Di + La rivoluzione è
fatta da sé? Il Capers non l'ha mai pensato. C'è un principio
di lotta e di socialità che regge la storia: ma per chi non faccia
la storia, per inventare il patrimonio di una classe, per identificare
cof. interessi di quel gruppo, uniduo, gruppo città, regione, dove in
quel dato periodo. « Dagli oppressi parte l'iniziativa di ogni
movimento, ad essi se ne deve l'impulso, - perché non sono i soli
disfatti, che hanno vissuto, ma soltanto gli oppressi, che ancora
debbono e vogliono vivere, capaci di svilupparsi e di sentire
il bisogno di una più estesa alleanza del principio di
lotta e di associazione » [n. 12, 6 marzo '81] Lo stesso è dunque
rappresentato l'evoluzione del principio dell'allargamento dei due
gruppi sottile: non è un processo logico, ma storico, determinato
dalla conciliazione sempre maggiore delle uniduo, della lotta degli
« oppressi » con quella dell'umanità intera.

È veniamo al periodo che più direttamente ci riguarda, e
che ~~fabbricanti~~ ~~ideali~~ ~~ad~~ ~~ordine~~ « il Capers ha il concetto di cat-
strofico » e « fatalista » di il fabbric gli attribuisce, circa la
evoluzione proletaria. Ripetiamo il pezzo mercuriale, da cui il fatto
città, e ho tutti, solo le ultime opinioni:

« La classe capitalistica impregò largamente la violenza, per
prepararsi l'ambiente in cui soltanto poteva svilupparsi il suo st-
stima di produzione; ed oggi continua ad impregare la violenza

e vede di poterlo fare a suo esclusivo vantaggio. Ma o che
 cosa giunge essa, con la grande industria e l'accumulazione
 capitalistica, o non a preparare proprio l'ambiente neces-
sario a quel nuovo sistema di produzione e consumo che
sarà caratterizzato per l'opposto dell'averne del capitali-
sto? Fatalità, o borghesi, rassegnatevi a morte! Inta-
liati, o proletari, rinviate la vostra fede!» [La, n. 20, 1°
 maggio '81] Marx gli aveva scritto nella lettera già citata
 che « le condizioni materiali necessarie alla emancipazione
 del proletariato sono spontaneamente generate dallo sviluppo
 dello sfruttamento capitalistico » e il Coferis non è da
 rimpugnare, con altre parole, e col condimento d'orientale » di
 qualche apoteosi, la stessa cosa. « Il fatto crede che la
 propensione e la genesi dell'ambiente e delle condizioni
 di cui Marx e Coferis parlano sono antiscientifiche, e
 costituiscono del fatalismo, allora il dualismo tra anarchismo
 e marxismo; cioè tra anarchismo e la sola dottrina scientifica
 della rivoluzione è compiuto radicalmente, e irreparabile.
 Il marxismo non ci aiuterà nulla, ma l'anarchismo non ci
 guadagnerà ancor meno. Non c'è dubbio sulla incompatibilità
 nel pensiero del Coferis, che non si inventasse anche nella parte
 ora più che un certo lirismo, del resto spesso efficacissimo,
 gli prende la mano. Due dopo al buon testo citato egli

porre: « Affrettati e affrettati, buonuomo, a sviluppare le tue macchine e fornirle in gran quantità; tu farai fortuna, accumulerai un capitale immenso; tu ci torturerai e schiaverai nel medesimo tempo, — ma non a lungo, la maggior parte di tutta la tua opera tu la fai non per te, ma per noi. Ben preparati a meraviglia l'ambiente necessario per la nostra rivoluzione; hai anzi già cominciata questa preparazione da qualche tempo.

Prepara come si deve la casa, altrimenti non possiamo entrare. Noi siamo fatalmente destinati a vivere in pace ed in fraterna concordia, come tu eri destinato a vivere in perpetua guerra. Altro che tu puoi disporre dei tuoi beni, come infatti ne disponi, in modo da non poter servire al seguito che è una comunità di buoni fratelli quali noi ce permetteremo di essere restare quando tu sarai veramente morto!

Benche abbiamo molta pena di succedere a te, pure non abbiamo bisogno di spingerti troppo a spiciarti; c'è vicino a te, anzi dentro di te, la « sete dell'interesse » che ti spinge inesorabilmente sullo stesso cammino che noi desideriamo forte percorrere. Non abbiamo neppure bisogno di ricordarti i nostri sentimenti ed i nostri progetti d'avvenire, puoi sappiamo che non ti è possibile tornare indietro o anche soltanto fermarti.

Ben sei fatalmente condannato a sviluppare sempre più il tuo meccanismo industriale e tutti i mezzi della produzione nostra.

tema, la quale prende ogni giorno più il carattere di
 comunità che dovrà essere, logicamente, domani, la carab-
 bineria anche del consumo. Tu sei condannato, prima
 di morire, a collaborare alla realizzazione della prima
 parte del nostro programma: la produzione in comune.

Il consumo in comune, la seconda parte, ricade nel
 compito nostro e noi l'assolveremo; e sta sicuro che tutto
 andrà bene da sé dal momento che tu non esisterai
 più. Per questo nessuno tu ci sia, l'istinto della paternità
 ti spinge a disporre dei tuoi interessi in modo che l'eredità
 ci giunga più sicuramente che è possibile, per poter sentire
 con serenità l'ultima voce che ti conterà: «O spirito borghese,
 esci da questo mondo!» » [n. 21, 8 maggio '81]

Così più il tè Cofelis emerge alla visione storica del
 processo unificatore e «scupolofabre» della borghesia anche nel
 rapporto internazionale: «I grandi stati si annetteranno
 i piccoli, i più forti conquisteranno i popoli più o meno bar-
 bari. Si aprono vie militari a traverso paesi barbari o que-
 sti; si costruiscono reti enormi di ferrovie che passano at-
 traverso le più alte montagne e le più profonde vallate,
 per congiungere ciò che la natura aveva inenunciabilmente
 separato. È la guerra dei titani moderni contro i decreti di Dio,
 riconosciuto ormai impotente a confonderli e distruggerli.

Scattare, come figli della terra, legati ciò che era congiunto, ri-
nente ciò che era separato. Affrettatevi, perché la vostra missione
sta per finire, e dovete presto sparire con tutte le vostre violente
annessioni. Questo verrà la volta dei popoli, che sono già ab-
bastanza conosciuti in virtù delle vostre legami brutali. I nodi
saranno sciolti, le catene spezzate, e l'umanità potrà infine
riprendere il libero esercizio di tutte le sue articolazioni »

[n. 24, 25 maggio '81]

Sì, abbiamo visto come parte esplicita di, l'innanzi parte,
esprimere un grado del consapevolezza che il proletariato ha cog-
nuto di essere l'erede e il superatore della società capitalistica,
~~non almeno o non una~~ bestialità fatalistica delle menti
liberali divenire rivoluzionario. Sono gli opposti, almeno visto, dal
un parte pone lo spirito d'imperturbabilità. Essi possono per interesse
per libero il corso della Rivoluzione. « Lo sviluppo è una legge
naturale, che senza curarsi di amici o nemici segue impetuosamente
il suo corso ... Gli amici non possono fare altro che
che sbarazzare il cammino dagli ostacoli creati dai suoi ne-
mici » ~~« il bene rivoluzionario » dice lavorare~~ [n. 20, 1° maggio '81]
« Il bene rivoluzionario deve lavorare ad accorciare per quanto è
possibile il periodo doloroso dello sviluppo umano » [n. 26, 12
giugno]. Anche al Termini del suo lavoro si è egli avve-
stato sulle esperienze analoghe.

« La rivoluzione, abbattuti gli ostacoli materiali che le si oppongono, è lasciata libera al suo corso, basterà che si sia la a crear fra gli uomini il più perfetto equilibrio, l'ordine, la pace e la felicità più completa Conoscuto il male, è facile conoscerne il rimedio: la rivoluzione per la rivoluzione che come faranno i lavoratori per ristabilir il corso della rivoluzione? » [p. 186-7] (1)

(1) Il Cafiero non risponde: « Non è il caso questo il luogo di un programma rivoluzionario, già da lunga mano elaborato e preparato, pubblicato altrove in altri libri ». Mi pare che il Cafiero abbia tradotto un opuscolo del Guillaume [Cf. Note et Documents et sources] n. Idee sull'organizzazione sociale. La riferisce qui, ma l'altro, anche a questo opuscolo? Confermare la data. — L'espressione qui usata: la rivoluzione per la rivoluzione corrisponde nel senso a quella che abbiamo men-
trata nell'articolo: La nostra rivoluzione non ha altro scopo che se stessa. Ma poiché l'idea [Cf. N. I. p. 97] Mi pare che l'interpretazione di di Jabbat (preoccupato di combattere un'altro del tutto errata, ma anche nel lato arbitraria) da di queste parole ~~non~~ (la rivoluzione per la rivoluzione, ~~non~~ ~~con~~ un mezzo per raggiungere fini rivoluzio-
nari) non rende il senso che Cafiero gli attribuisce, che è quello di « rivoluzione per assicurare al processo rivoluzionario l'effetto di sviluppo ».

Note

1) Caffo ragguaglia solvolta, una originale ipotesi e concezione di
esperienza: « Il giorno in cui il proletariato non esistesse più,
il capitalista cesserebbe di essere capitalista e diventerebbe d'un
colpo solo l'uomo d'una civiltà tramontata da secoli; le sue
macchine e tutto il resto del suo capitale cesserebbero d'essere ca-
pitale e diventerebbero il testimone muto d'una morte civiltà »

[n. 10, 20 febbraio '81] « Ordinariamente l'operaio vende al capitale
la sua forza di lavoro, perché i mezzi materiali della produ-
zione gli mancano. Presentemente la sua forza di lavoro rifiuta ogni
servizio serio se non è tesa. Per poter funzionare le occorre
quel dato ambiente sociale, che esiste solo nell'officina del ca-
pitalista. Come il popolo eletto portava scritto in fronte di esso
era proprietà di Jehova, così l'operaio di manifattura è segnato
come a ferro rosso del sigillo della divisione del lavoro, che
lo rivendica quale proprietà del capitale » [n. 20, 1° maggio '81]

2) Caffo sulla religione ricchezza le note formali di Bakunin
« La religione è la suggestione dell'uomo che si riflette nel suo
stiro spirito; riflesso che si prende per realtà e che stabilisce
il legame antropico reale della sottomissione a Dio. Dio è l'om-
bra gigantesca della tirannide umana, ombra che si riflette co-
me una realtà nella nostra coscienza, la quale non è di fatto
soggiogata. Le sorti di Dio e dunque strettamente legati a

quella del Tiranno; e l'azione divina scomparirà fra gli uomini con la scomparsa della forza brutale. Scomparsa il corpo, anche l'ombra ne scomparirà» [n. 18, 17 aprile '81]
 Sedo poi il libro citato a pag. 51: « È la guerra, nei tempi moderni, contro i decreti di Dio, riconosciuto ormai impotente a confonderlo e a distruggerlo », che indica il compito rivoluzionario delle brigate capitalistiche che ha abbattuto tutti gli idoli e che ha, conquistando e imponendosi, « interpretato » in modo realistico il mondo. ~~e lo scarto~~

3) Sarebbe è al Pacifico l'inevitabilità delle gravi e lotte che accompagnano il moto storico, tanto più gravi quanto più questi moti si allargano e si « semplificano ». Ma mentre l'evento è ritenuto una sua ipotesi era una possibile ultima tappa della rivoluzione proletaria: « La forza della violenza e del numero non la vedremo crescere ancora, ~~ma~~ nelle guerre future, che non sono ormai più possibili da Tra federazioni o alleanze di stati, tanto da una parte che dall'altra, sia nella battaglia schierata e decisiva che il proletariato attaccherà per conquistare la sua emancipazione.

Ma se questa non fosse l'ultima guerra sanguinosa, e la nuova reazione dei socialisti autoritari ci condanna alla violenza di nuove esplosioni rivoluzionarie, possiamo affermare senza alcun dubbio che la reazione non:

sa che e la rivoluzione energetica che la seguirà, supereranno
di molto tutte le precedenti reazioni e rivoluzioni, sia per numero
di conflitti che per la loro violenza». Folks commenta che
«le prime parti della prefazione di Cofero, sulle "ragioni russe",
si è avverata completamente ed è tuttora in atto» (!)

Agricole Perdiguer, Mémoires d'un compagnon. "Cahiers
du Centre", 1914.

Due erano le società di compagnonnage tra i falegnami:
dei Compagnons du devoir o devoirants, e dei Compagnons
du devoir de la berte (o garots), a questo seconda apparteneva il Perdi-
guier. Il devoir è l'insieme delle regole che vincolano gli asso-
ciati, narrate, come le tavole della Legge, dall'antichissimo
fondatore, che per i garots era Salomone [p. 139-141].
Tra le due società v'era rivalità ed ostilità feroce; erano di-
visi da odii ciechi, che scoppiavano talvolta con selvaggio fu-
rore. Gli adepti imperoravano subito il maneggio del bastone,
che spesso lasciava sul terreno, dopo i frequenti conflitti, morti
e feriti. Le autorità intervenivano, condannavano talvolta
anche alle galere, senza poter sventare lo spirito bellicoso.
« Dans chaque compagnonnage, on apprendait à manier le con-

ne, le bâton, à assommer promptement son homme. Les plus forts, les plus terribles, les plus audacieux, c'étaient les plus célèbres, les plus amis des compagnons. Couer son semblable, du moment qu'il n'est pas de notre petite Société, ce n'était pas un crime, c'était un acte de bravoure ».

[p. 87, cf. 87-9, 104-5, 139, 141-3, 251]. Volvato a eravamo dille rue e proprie discese ni campo, a squadre s'uguel numero, volvato rivea era l'agguato, da cui i compagni che facevano le tour de France dovevano guardarsi. In nessun atto loro lavoravano soltanto operai dell'una o dell'altra Società. Se per caso gli operai di una Società sostituiscono quelli di un'altra, allora ^{accipiter} « les nouveaux venus brûlaient du soufre, de l'eau de Cologne, de la risin, de l'encens, des essences, ^{qu'}ils riprendaient du vinaigre sur les vitres: c'était là de désinfecter, de s'empester un atelier, le laver de toute souillure » [p. 74]. Se due de società diverse s'incontravano, non potevano dar la mano, toper. De toper raconte: « Vosté un jeune homme qui approche de nous... Il nous cri: "Cope!" Nous avançons sans répondre. Le mot est répété: "Cope!" Nous avançons toujours. Le topeur nous dit: "Vous n'êtes donc pas ouvrier?" Je lui réponds: "Nous sommes ouvrier comme vous; mais nous ne sommes pas de la même Société: notre Société"

nous défend de taper et de répondre à qui nous tape » [p. 124]
Quest'adio non ha tequer, neanche all' ospedale. Un ricomato, fa
legrame come Berdiguier, saputo che quist - della società nemica:
« Il fait la grimace, il se met en fureur fêche, il se met en fureur.
Il me dit que' il est de la Société du devoir, que celle-là est
bonne, que la mienne est mauvaise, qu'elle ne peut que de'sho
morir, que le yavots ne sont pas des hommes, mais de vaines
et méchantes bêtes, ne sachant pas travailler, capables de rien,
qu'il faudrait éroser.

Les paroles de mon voisin étaient dures, grossières, pro
vocatrices; et, cependant, nous étions tous deux jeunes, tous
deux ouvriers, tous deux malades, tous deux ayant besoin
de secours étranger... » [p. 184]. Le conpari delle due Società
rifletteremo solo scumbenti di rancore e proposti d'aggressioni;
~~contate~~ ~~ocasiono~~ ed erano occasione frequente di baruffe. Et
adzept delle due società unovono di critico, non frequentatam
gli stenti locali. « En traversant Oregon, nous lisons ceci
sur l'enseigne d'une auberge: Mère des compagnons du
devoir. Nous sommes du devoir de Liberté. Passons, et pas
sous vite... » [p. 69] « Nous avions de'jami Port-Sainte-Ma
rie, où l'enseigne d'une mère de compagnons du devoir a
vait frappé nos yeux, sans charmer notre cœur. Point d'oa
sis pour nous dans ce désert!... » [p. 125] Con egli Berdi,

guer e il suo compagno del tour lasciano parte Bolosa: «
 «Notre Société» de compagnonnage avait quitté Bolouse depuis
 quelques années; elle devrait y retourner cinq ou six mois
 plus tard. En son absence, nous n'eûmes pas le plaisir
 de nous arrêter, malgré la grandeur et la célébrité de la
 ville» [p. 121] Inoltre la rivista ha le due Società prate,
 ne fanno meno scheggio, sui concorsi per il miglior lavoro,
 che difficilmente però giungono a conclusione [p. 104-5, 233-4].
 Gli altri però si estenderanno anche ad altre categorie di opo-
 rat, con cui si stabilivano alleanze ed in conseguenza
 inimicizie: così scalpellini, fabbri fessi spesso parteggi-
 vano per la opposta società dei falegnami, e viceversa.

L'affiliazione al compagnonnage una volta si faceva
 mediante capolaria, che la Società erigeva dal postulante;
 al tempo si Perdiguer, non più [305]. La cerimonia per l'af-
 filiazione era molto semplice, e consisteva soprattutto nella pre-
 sentazione del postulante all'assemblea dei soci; il primo com-
 pagno gli rivolgeva alcune domande, e dopo il dialogo, sempre
 uguale, che ne risultava, il segretario gli leggeva il regolamento,
 accettando il quale il nuovo postulante entrava a far parte della
 società [v. p. 61-2, p. 275-7, 305-6] Il suo passaggio al secondo
 grado, a quello di «compagnone», richiedeva cerimonie più
 complicate, di cui Perdiguer tace: «Les cérémonies secrètes,

les réceptions de compagnons, le grand code, tout est pour le mieux ; mais je ne puis, ni ne dois parler davantage »

[p. 277] (1) Egli narra così, in alto punto, che coll'ammisione a compagno, si aveva una causa, dei nostri liti e bruchi che si dovevano attaccare all'archivello nelle assemblee generali e nei giorni del grande armonio, nonché un nome simbolico, che disturbava il nome proprio nei rapporti secretori : ad esempio : Orignonais - la - Vertu (Pentaguer), Lyonnois - l'Union ec.

[95] Ogni sei mesi lo società eleggono, nell'assemblea generale, il suo capo, detto una volta il Capitaine ed ora le premier Compagnon [p. 163, 255 segg.], cioè nella festa di Sant'Anna, pe- trona della Società ed a Natale. Così come Pentaguer divenne gli altri bruchi dell' ~~nuovo~~ ufficio : « Un Premier Compagnon est un président, un capitaine, un arbitre, un juge, un frère, un père. Il convoque et préside les assemblées ; il accompagne les partants, accueille les arrivants, les embauche ; il veille sur la marche de la Société, sur les affaires de chacun et de tous ; il réprimande, et encourage, approuve et désapprouve ; il est en rapport journalier avec les ouvriers, avec les maîtres ; il intervient dans leurs différends » [p. 289]

Pentaguer spiega che c'è anche un terzo ordine, quello dei dignitaires, che non aveva però mansioni distinte : « J'aurais d'être proclamé premier compagnon, quelques anciens, quelques

(1) Allora ho detto : « Les compagnons ont des secrets, des mystères, et quelques-uns d'entre eux, maîtrisés par l'obédience, s'isolent, vivent comme dans un monde waterman et alors ont fini par leur parasite digne de respect et en sont le plus absolu. Plus tard beaucoup trop cela - Compagnons, leur secrets vos modes d'initiation,

maîtres, en dehors de la Société, m'offrirent de m'introduire au 3^e ordre. Par ce seul acte, indépendamment de la volonté de ceux qui m'avaient élu, qui m'avait fait ce que j'étais, je fus distingué au lieu d'être premier compagnon; je portais à l'écharpe bleue au lieu de l'écharpe blanche, et, en outre, un épée d'or de plus à mon bouquet bouquet. Mais, dans les deux cas, la fonction restait la même; je n'étais, en réalité, absolument rien de plus, quant aux principes de mes attributions » [p. 262]. Il Pertiguer dice di aver visto fin d'allora il voto e la falsetta di quest'ordine; più tardi deve aver preso posizione contro. È caratteristico il fatto che l'innovazione al 3° ordine veniva fatta con la partecipazione anche dei maestri, cioè degli antichi compagni diventati padroni di bottega.

Vediamo ora di cogliere alcuni elementi caratteristici ed elementi della vita della Società. Questa aveva una base democratica, era una specie di repubblica: l'assemblea che noi chiameremo ordinaria aveva luogo alla prima domenica del mese; grandi assemblee generali si avevano per le elezioni del primo compagno; il quale poteva poi riunire l'assemblea tutte le volte che lo credeva necessario, per scoprire un furto, per prendere una misura disciplinare, per sanare un litigio. Le volte che venivano più severamente pre-

tes le riconoscenze, affinché il compagno potesse riconoscere il compagno. Ma, je vous en prie, ne dépassons pas toute borne; ne nous re-trouvons pas comme dans un tombeau, ne nous séparons pas des vivants. » [p. 164]

nite erano il furto, e il mancato pagamento dei debiti. Per
colpe minori si comminava la sospensione della società,
oppure l'immediato trasferimento in altra località. Il furto
non veniva denunciato alla polizia [p. 64], ma il colpevole
veniva cacciato dalla Società dopo una ammonizione, la con-
danna di Grenoble (la regola di Grenoble, che veniva applicata
ora con meno [p. 63-4], ora con più rigore [p. 148-9], e che voleva
a vergognare il colpevole davanti a tutti i compagni ren-
diti per la circostanza. Le altre società venivano poi avvisate
del fatto e il nome dello stesso scacciato veniva scritto ovunque
su un registro con l'indicazione: voleur; come quelle di Brabant
denigrava: « ceux qui partent d'une ville sans régler
leur compte sans prévenir personne, faisant au tout au mé-
pris qui les a occupés, ou à la mère qui les a nourris;
ou à la Société qui les a protégés » [p. 149] I non dove-
vano partecipare alle assemblee vestiti con decenza, e se rimane-
vano a capo scoperto. Il presidente, il Tumo Compagnon, o
era assistito dagli anziani, da un segretario, e dal coereur
di turno.

Questi del rouleur era una funzione molto importante
per la vita sociale. Il compagno o l'affogliato giungevano nel
la città o'era una « madre » (cioè una sede sociale), mer-
sito di una lettera d'accompagnamento del primo compagno

del luogo di provenienza. Si presentava alla mèze, ove il primo
 compagno del luogo, avvisato, accorreva e, se le carte erano in
 regola, pregava una bottiglia per fare buona accoglienza al
 nuovo venuto. Per bisognava passare subito all' embouchage,
 o all' escegli lavoro [p. 83-84]. Allora il rouleur di turno (il
 turno era settimanale) lo accompagnava nell' atelier presso il
bourgeois, che per solito già si sapeva aver disposto ad ammetterlo,
 e lì avveniva la cerimonia dell' embouchage, i tre stavano a
 testa scoperta; il bourgeois metteva uno scudo da cinque
 franchi nelle mani del rouleur, il quale lo passava al nuovo
 operoso con qualche frase rituale di raccomandazione: l' œuvre
grosse era così fatta e conservata, ed avveniva nello stesso
 modo per i compagni e per i nuovi adepti [p. 60-61].
 Il rouleur poi faceva anche il giro degli ateliers per la
 convocazione delle assemblee, e per raccogliere le quote del bot-
 chetto annuale alla festa di Sant' Anna: le quote mensili
 ordinarie si raccoglievano nelle assemblee, ove si faceva l'appello
 dei presenti a tale scopo principalmente a tale scopo. Quando
 il compagno voleva lasciare lo atelier, o per continuare il giro di
 Francia, o per altri motivi, doveva essere autorizzato dalla
 Società, la quale mandava il rouleur per la formalità, cui
 sono sottomessi tutti i membri della Società che lasciano l' ate-
lier: il levage d' acquit. bene lo come avviene la brevissima

arrivava : « Le rouleur me ramène devant le patron; nous nous pla-
cons triangulairement, chapeaux bas, comme pour l'embauche-
ge. Il lui demande si j'ai fait mon devoir, si nos comptes
sont réglés, si je suis libre à son égard. Le patron répond af-
firmativement. Mêmes questions me sont adressées - Je fais
mêmes réponses » [p. 116-17]

L'operaio talora alloggia presso il padrone e ne è nutrito,
secondo altre fratellanza sul salario, ed è pagato o a giornate,
o a cottimo; talora e, col tempo, sempre più spesso, vive ancora
presso la madre, femina che indica nello stesso tempo la lo-
canda e la locandiera, ove egli può tenere credito per poco
tempo, per solito entro i limiti di una somma che la Società
garantisce per lui. La sede è anche lo sede sociale, il luogo
di riunione e di lavoro, per le assemblee e per le bucherate.
La Società è impegnata ad aiutare il compagno (da il
compagno ~~per~~ che l'affilia) e, con alcuni casi, ad ordinarlo
to e procurandogli lavoro, e in altre circostanze: se l'operaio
è ammalato e va all'ospedale, dai suoi visitato per turno dai
soci: « Lorsqu'un de nos frères est dans un hôpital, on
dresse une liste sur laquelle sont écrits les noms de tous les
membres de la Société, par rang de grade et d'ancienneté.
Chacun doit l'aller voir à son tour, lui porter tous les objets,
toutes les douceurs dont il a besoin, ensuite rendre com;

pte de son c'et au premier compaignon, et, enfin, remettre la
liste à son suivoant en lui disant ce que désire, ce que veut et
cevoir le malade >> [p. 105-7] Se va in prigione, per una selle
frequenti rion, rion un aiuto. Infine la Società provvede ai funerali,
con cerimonie particolari. [v. p. 144-5, 282-3]

Le nome della Società devono essere strettamente osservate, al-
trimenti >> deve pagare l'ammenda [p. 102]. Le funzioni di
primo compaignone è molto onerosa, che parte gli incarichi suoi,
lo gl'impedivano da lavorare regolarmente e felicemente quando
il suo guadagni. Nel 20 mesi di comando Perdiguer ha dovuto
farsi mandare da casa 370 franchi [p. 311], et tout çli sont
~~indispensables~~ ai compaignons. peut l'encourager aucune al poids
presque écrasant de la charge de premier compaignon dans une
ville telle que Lyon. [322] Du alto punto del libro dice la stessa
cosa [p. 262] Perdiguer può >> consolò: « Ma charge de pre-
mier compaignon à Lyon nous avait coûté, mais elle devrait
ne pas être toute perdue. Elle m'aurait mis à même de diriger,
de gouverner des hommes, de les étudier, de les connaître
à fonds, d'acquiescer de l'expérience >> [p. 331]

] jodi selle società sono :

primo compaignone.

ancorò.

compaignons finis

compaignons vecchi

affiliés.

Il primo compagno subentrò nelle presentazioni agli operai e ai padroni
da quello scaduto: « Montpellier - l'Amour Frère, surtout les
prescriptions au devoir, » me fit proposer par tous les ateliers
où travaillaient des membres de notre Société, (2) me mit en
rapport avec tous les maîtres, leur dit que j'étais son suc-
cesseur, que, dorénavant, ils n'auraient plus à s'adresser
à lui, mais à moi. » [p. 261]

Il maggior avvenimento della Società erano le feste patriottiche,
con celebrazioni di musica, bruchetto, balls ecc., che per la Società
di Perdiguer era la festa di S^a Anna: all'istesso tempo
celebrazioni del Bravo Compagnon, alla sera bruchetto, cori e
balls [p. 86-7, 163-4. c. spe. 307 ff.], ~~p. 148-9~~, 2^a. Ne poche
queste feste antichissime padroni e operai, le cui rispettive asso-
ciazioni si facevano scambievolmente gli inviti, e Perdiguer rimpiangeva
che ciò non era più: on était de la même famille, [p. 148]

(1) Non è improbabile che una simile espressione derivi dal modo
come saranno forse state formulate le norme, o se non ripetuta
l'espressione: dovere (la Società), dare ecc.

(2) In un atelier v'erano soltanto membri di una ista Società;
ma non tutti gli operai addetti erano compagni; vi erano
anche gli esponenti che aspiravano a una indipendenza assoluta
e non volevano saperne di nessuna Società [p. 59]

il y avait fraternisation, entre maîtres et ouvriers. Parmi les
meilleures choses, enfin, il y en avait véritablement de bien bonnes
[p. 195], les fêtes nationales étaient célébrées par les maîtres com-
me par les ouvriers. Tout fraternisait en ces beaux jours
les conditions se mêlent, se confondent, au moins un jour
de l'année; c'est là une bonne et sainte chose [p. 200]

Il compagne a' proponere, affiliandosi, di tornare a fare,
l'hopitalo unanime al tour de France. Il tutto della lettera di
raccomandazione, veniva accolta nelle varie tappe, aiutata a s'arr,
beucher, e poi, quando oportiva, accompagnata dal compagno
spesso per un buon tratto di strada. Se tappa non erano ostelli,
gale, né la pernucione in una uniforme: talora la fermata
era di poche ore, talora solo di qualche settimana, secondo
le condizioni del lavoro, il gusto personale, il desiderio e la possi-
bilità del lavoratore. Per digressione ad esempio, un po' a lungo
ora può trovare qualche maestro che gli venga il tratto, cioè
il disegno, specie geometrico. Ogni Società non però il suo isti-
tuzionario riconosciuto, che varrebbe, secondo che qualche città
veniva « presa » (cioè ~~una~~ ~~oggetto~~ ~~di~~ ~~si~~ ~~in~~ ~~cu~~ ~~istallata~~ ~~una~~
mura) od abbandonata. Le città del tour sono chiamate
villes de droiz, perché in esse vigevano le ~~o~~ computamente
le norme del compagnonnage. Ne c'erano poi anche delle città
(e tra esse Parigi) « où nous ne faisons pas de reception (où

ci era quita la condotta nelle partenze - Cf. p. 198-9, 206

compagnons), où nous ne portons pas le deuil, et qu'on appelle
pour cette raison villes bâtardes. Belle ville, bâtarde pour
une Société, peut se trouver de deuil pour une autre »
[245 ~~Année~~] [244-5] Et Fernand dit sur tout il compagne et
avait un certificat de la sus Société. Le tour de France
signifiait aussi l'insigne nationale de la Société, signi-
fiant locale sans doute l'initiative et pouvoir proposer modifica-
tions aux règles générales en vigueur. Non cela existait un comité
populaire de organisation, à moins de quatre par le mode
con un il Perduqueri venait comme autre ~~propos~~ faits à un
de la sus Société de lui précédents (ou ligne) certains projets de
mesure prises contre les breuks : « J'eux des écrits
qu'il serait bon d'envoyer une lettre au tour de France pour ob-
tenir son assentiment et faire de notre résolution une règle
générale, obligatoire pour tous. ~~J'écrivis cette lettre ils furent~~
les compagnons, de mon avis et me ^{de la rédaction} ~~changèrent d'avis~~ ~~une~~
~~lettre~~. J'écrivis cette, en y mettant toute mon intelligence,
tout mon esprit cœur. Elle fut de leur goût. Ils le signèrent,
la retirèrent du sein de la Société. Nous en avions fait
deux exemplaires; l'un partit pour Valence, l'autre pour
Châlons... Nos deux lettres, après avoir fait le tour de France,
en passant l'une par Châlons, Paris, Chartres, Blois, Tours,
Nantes, Rochefort et Bordeaux, l'autre par Valence, Arignon,

Marsella, Nîmes, Montpellier, Dijon et Toulouse, nous furent
 renvoyés unanimement approuvés : la Société toute entière
 était de l'avis des compagnons de Lyon ; notre proposition
 s'était devenue une loi obligatoire ; chacun devait s'y sou-
 mettre, ou être puni par elle » [p. 272]. Come si potrebbe
 chiamare una simile organizzazione? Federalismo? no, perché anche
 le federazioni hanno un centro comune ; è una specie di ... Totu-
 rismo, del tutto originale ; la struttura organizzativa segue un
 modello è calata esattamente sull'uso su ciò che è l'oggetto
 di loro di lavoro, nel quale ogni punto è centro, perché può
 essere capo e termine del viaggio del compagno.

Quinta ● le caratteristiche del compagno con come
 risulta dai ricordi di Agricol Perdiguier non è facile, perché
 ci troviamo di fronte a un fenomeno giunto ormai all'ulti-
 ma espressione tra le varie e le nuove forme del movimento operaio.
 Il quadro cooperativo non ha ancora perduto nulla della sua
 antica rigidità ; ed è con forte il suo vincolo, che all'interno
 della società le distinzioni di nazionalità e di razza non hanno
 alcun valore : « Les compagnons ne se donnent pas entre eux
 le titre de Monsieur, mais particulièrement celui de Pays.
 Soyez Allemands, Espagnols, Turcs, Italiens, Russes, Anglois,
 Kalmouks, Américains, Asiatiques, Africains, Fran-
 çais, c'est tout un : vous êtes tous des pays. Le compagnon

est cosmopolite. Il n'y a pour lui qu'un ciel, qu'une terre, qu'un monde, qu'un seul pays. Aussi est-il partout dans son pays; aussi tous les compatriotes sont dans ses pays. Soyez nés n'importe où; que votre visage soit blanc, ou noir, ou jaune, ou rouge, ou cuivré; que Moïse, que Mahomet, que Jésus soit votre prophète, votre Dieu, peu importe: vous êtes un compatriote, un pays, un frère. J'ai vu des Espagnols, des Allemands, des Américains, des Belges, des Suisses, des Italiens, des Sarayevos, des Marocains, l'emporter dans nos élections sur des Français, et devenir premiers compagnons, capitaines, dignitaires de notre Société. Voilà du beau! voilà ce qui réjouissait mon âme!

Mais les batailles de Sociétés à Sociétés altèrent une si belle harmonie, mêlaient au noble, au grand, quelque chose de bas et d'effreux, faisaient au tableau une ombre sombre, noire, épouvantable, dont personne ne s'apercevait en ce temps-là, excepté moi peut-être »

[p. 103-4] Questo "cosmopolitismo" era particolare alla Francia? Quale ne era il comun denominatore? La qualità di membro della Società? Senza dubbio il poter ridare al nostro sociale aveva questa grande forza di livellamento. Tutto il mondo era paese, ma il paese era la

Società. Ma è dubbio quindi che da questo lato il mondo sociale gemono ancora le sue radici nel passato. Ma il mondo sociale poteva di per sé avere tutta questa efficacia omnicomprensiva, se non avesse avuto la base in qualcosa di concreto, sempre presente, stabile? Anche questo mi pare certo, e la base era un mondo oscuro, imperfetto, dell' unità di classe al di sopra delle differenze di razza e di religione, delle comunità degli interessi, e per giunta parte il mondo sociale tendeva a se i suoi legami verso l'esterno, il passaggio dello spirito unitario oltre i termini dei settori della società si fece col tempo, coll'evoluzione naturalistica che colpiva a morte, del resto, il compagnonnage, nel cui seno però cominciava già a vibrare un nuovo spirito, ~~adesso~~ a far sentire una nuova primavera, di cui Auguste Proudhon è la coscienza annunciatrice: « Le compagnonnage, ce, c'est nous, formant une masse de travailleurs, c'est tout un monde, un monde distinct, ayant des mœurs, des habitudes, des coutumes, des fêtes, des cérémonies qu'on ne pourrait rencontrer nulle part » [p. 143]. Proudhon considera qui il compagnonnage nel suo insieme, come espressione originale di un movimento autonomo, « distaccato ». Ma è ancora travagliato da lotte interne, da divisioni che sono probabilmente il retaggio di antiche fazioni, ma nel suo insieme forma già un mondo « sé ».

Questo mondo è già la classe? No. Non lo può essere ancora, è più molto che in esso si sia compiuto un atto preciso di differenziazione. Ignost-Pudiguer che, come altrove visto, un'impinge le vecchie costumi che stabilivano rapporti di centralità, di nomenclatura fra *maîtres*, *bourgeois* e *compagnons*. [V. N. I., p. 106-107], ha avuto modo di persuadersi, nei suoi contatti col padrone per le sue mansioni di primo compagno, dell'autorità fondamentale degli interessi: « Rependant, néanmoins, malgré certains de convergences, *maîtres et compagnons ont des intérêts opposés*, et ce là naissent parfois des contestations, des bruyelles » [p. 212] Non si nota l'opposizione, seppure sentita come ineliminabile, come implicante una lotta a fondo che elimini il conflitto degli interessi in una trasformazione dei rapporti. I compagni non poterono ancora giungere fin qui. Doppia legatura ad un verso alla "classe" avversaria. Any'hallo, l'ideale del ogni compagno era quello, compiuto il giro e lavorati tutti i segreti del *maître* d'installarsi per proprio conto. Tutti gli elementi più intelligenti, i più dotati di iniziativa, che avrebbero potuto formare il germe della classe dei salariati, erano tendenzialmente dei *maîtres* o *bourgeois*. La stessa mossa si connota, il Sorruce nella casa del padrone attenuava la via al processo di proletarianizzazione, e il tipo sociale che da questi rapporti si formava era piuttosto quello del artigiano, diventato invento, il compagno poteva sempre

troppo difficoltà al suo nuovo ruolo, e sostenere i suoi diritti
 nella stessa tenacia in cui s'era difeso quando era nella Società,
 che ha lasciato. Ecco un esempio tipico, che Perdiguer ci pre-
 senta: « Portevin - la - Clef - des - Coeurs, ce compagnon si beau
 diseur, plus rusé d'un renard, d'une probité singulière,
 avait formé un établissement de menuiserie en société d'un
 Tisserais, compagnon riche, qui avait fourni les fonds.
 Bien que nous eussions à nous en plaindre, en faveur
 de celui-ci, nous lui avions embauché des travailleurs de
 notre Société. Mais cet homme habile dans la partie, qui
 voulait, étant ouvrier, tout les avantages du côté de l'ou-
 vrier, voulait, étant maître, tous les avantages du côté
 du maître: il s'est toujours en chicane, en querelle, avec
 ses compagnons, soit sur la justice, soit sur la solidité,
 soit sur la fin de l'ouvrage; soit sur le prix qui il devait
 payer » [p. 288]. Un altro elemento presso i coops, su
 questa formazione cooperativa: ~~ment~~ i lezioni dei suoi
 membri nella compagnia. Solo una parte dei figli delle numerose
 famiglie contadine restano alla terra; altri saglieranno un
 mestiere, impareranno l'apprendistaggio. Se Agost Perdiguer
 potesse fare il loro, s'egli potesse durare sei mesi nella
 casa di primo compagno, o è peccato da casa o pe-
 cato gli inviano di tanto in tanto del danaro; ed è certo

che molti compagni lavorano sul gruzzolo del padre contadino per installarsi poi come maestri. Tutto ciò, ben s'intende, antoniva ed attenuava le proletariane. Nel caso della Società di Perdigues, abbiamo anche visto che nella 1^a metà superiore, quella degli iniziati al 3° grado, dei « dignitari », coi rapporti tra compagni e maestri sono tali da varcare le « termini » della società, e da costituire una società segreta in cui i padroni hanno la loro parte inflazionistica, partecipando alla designazione degli « iniziati » ecc. Tutto ciò spiega bene come in fondo l'ideologia ed il compromesso sia con l'ideologia puramente artigianale e ancora pochissimo proletaria. Insomma, tal è questo proposito: « è invece l'atteggiamento di Perdigues verso il concetto di un industrialismo: « Insi? Les riches organisent des Compagnies, d'immenses ateliers! exploitent toutes sortes d'industries! s'approprient les routes, les rivières, les fleuves, les canaux, la terre et la mer! font des travailleurs leurs auxiliaires, des instruments! travaillent pour eux-mêmes, ou pour les hommes qu'ils s'adjoignent, l'impulsent à tout! tout marche, sous eux, avec ordre, précision, régularité, célérité! Ils ruinent le travail isolé, ils écrasent de leur concurrence les entreprises privées! Ils bénifient sur toutes choses! sont riches et s'enrichissent toujours plus! Ils attirent à eux tout l'argent, tout l'or, tout le capital de

lo. France! Peut-il regarder cela comme un progrès? Ou
 burlesques - nous des travailleurs indépendants? Que
 descendra le peuple? Qui sera donc son sort dans l'a-
 venir? » [p. 243] En quatre jours d'alarme, vive + fr. montre
 le débâtement (l'éblouissement) de l'industrie
 les uns turbulent, on a un cas de flogos de Pisonardi, c'est
 un acte positif: il se sent que le gros opérateur devenu un
 pe défendre, tel grave percolo de leur incombe... ~~son~~
~~monde est le meilleur dans le monde~~ Me Pédigine cede
 de nous le divisions des opérateurs que abbiamo permesso la
 marcia del capitalisme, e che l'unione ristabilita potrà
 servirci, assicurando loro la perenne & lavoratore a modo
 pendera ». : « Les travailleurs, se menquant à eux-
 mêmes, ne se respectent point les uns les autres, se font
 sous la guerre, se dévorent à qui mieux mieux, ont
 perdu leur position, de leur liberté, de leur bien-être.
 C'est un mal. Mais un nouveau soleil brille dans le
 monde: ils gagneront en lumière, en intelligence, en arts,
 en science, en activité, en droit; et la société renouvellée
 leur rendra avec usure ce qu'ils ont perdu. Si'ils
 développent leur raison, qu'ils veulent songer avec la voix
 de leur conscience, qu'il soient les champions de la fra-
 ternité, qu'ils aiment leur prochain, qu'ils espèrent:

justo bon sera rendue un jour » [p. 243] Certificates non vede
l'evoluzione economica, il suo processo fatale; ritiene che l'unità
della classe lavoratrice (e un bel termine può essere) sia la condi-
zione pregiudiziale per arrestare il processo di proletarianizzazione;
egli si pone controcorrente, contro le correnti della storia e la
sua utopia è travolta. Egli ha creduto che la unità del prole-
tariato sarà il risultato ~~del~~ di quella evoluzione dell'economia
di egli avrebbe evitato. Nella mentalità ebraica non c'è pos-
sibile alla mentalità massiccia proletaria; solo quando
l'azione sarà imperabilmente ridotta alla condizione di solitario,
e i legami suoi colla terra e colla bottega saranno spezzati, egli
potrà superare l'assenza i limiti delle città, della cooperazione e
ritornare lo « fraternità » con tutti i suoi compagni di classe,
ridotti alla stessa condizione dallo sviluppo capitalistico. Ciò
spiega come nessuno si sia curato di stabilire un rapporto
diretto tra le vecchie corporazioni e i moderni sindacati, rap-
porti, i mutui, genotico, giuridiche forme, elementi delle vecchie
situazioni possono in qualche modo essere portati alle nuove;
ma il processo storico che va dalla corporazione, dal corporativismo
al sindacato riflette la stessa grande evoluzione che ha port-
ato la grande industria alla bottega. Non c'è stata rivoluzione,
ma evoluzione. Fatto da meditare, da questi ideologi dell'eco-
lupismo si affannano a cercare i precedenti storici della

nuove formazioni. Il Proudhon sperava ancora nella forza
 d'età del compromesso: « Le compromesso pourrait être
 la plus utile, la plus belle, la plus puissante des institutions!
 Elevons-le, relevons-le... Quel service peut-il pas rendre à
 la classe bourgeoise!... » [p. 322], vis nel 1854. Nel 1857,
 narra Daniel Halévy nella prefazione al libro del Proudhon,
 ricorda la pief. per la seconda edizione del Libro del Compromesso,
 per cinque anni stanco e turbato; presso lui i conservatori
 che gli rimproverano le sue opinioni, e i radicali che gli avrebbero
 voluto rompere colle vecchie istituzioni.

Il Proudhon ha preso una posizione di netto avvertito,
 giurò del diritto di sciopero. Ciò rimane sul piano terreno
 unilaterale, almeno formalmente: « Bourgeois, empereurs,
 vous de la sorte, gouvernements, magistrats, des hommes qui de-
 mandent à vivre par leur travail? Quand le salaire est in-
 suffisant, quand ils ne peuvent plus se sustenter, faut-il qu'ils
 fassent du tort à l'aubergiste, au logeur, à tout homme de
 cœur qui les oblige et se rendent des méthonnités gens?
 ... laissez-les donc faire grève; laissez-les s'entendre pour
 relever leur salaire qui croûle. Qu'il leur soit permis
 de ne pas rendre les oeuvres de leurs mains, de leur
 intelligence, leurs seules marchandises, leurs autres
 ressources, pour un trop vil prix... Si pourtant, dans

leurs grèves, ils se montrent violents, s'ils maltraitent quelque patron, ou quelque ouvrier qui se refuserait de venir de travail. Les et de les suivre, juger-les, punir-les pour leurs actes de violence; mais laissez-leur la liberté de débattre le prix de leur sueur, de leur sang, de leur vie; laissez-les vivre par le travail... laissez l'ouvrier, laissez l'ouvrière se protéger eux-mêmes: laissez-les débattre leurs intérêts, relever leur salaire qui ne suffit plus à les nourrir; permettez-leur de vivre par le travail et dans la vertu... faisons une société plus juste, plus belle, plus heureuse... Soyons chrétiens, non seulement de nom, mais en réalité... » [p 247-248]

Queste espressione di come tutto questo c'è di vivo e di morto in questo particolare « sindacalismo » del Perdiguer e del movimento di classe ha illustrato. Nella sua manifestazione non c'è solo un elemento ~~organico~~ di giustizia contrattuale, ma anche una profonda mente umana. Perdiguer ha sentito la funzione della sua classe, e vuole ~~torre~~ di una pena ingiusta e maledetta. In altro suo scritto, da l'Italovy cita nella sua prefazione, v'è un brano di una straordinaria evidenza: « Suspendre la main-d'œuvre pour la faire travailler, c'est un remède, coûteux, inhumain remède!... mais que faire? C'est le seul qui se présente naturellement, c'est le seul dont les verriers puissent user, c'est le seul auquel il aient eu recours en tout temps et qui leur ait donné maintes fois gain de cause... »

quand une charge immense pèse sur leur tête, sur leurs épaules,
 sur tout leur corps; quand elle s'alourdit incessamment, les
 ouvriers réclament, se plaignent, et on ne les entend
 pas. Alors ils s'unissent et, d'un commun accord, ils travaillent
 lent à alléger le poids qui les écrase. Quels sont les hommes
 riches qui, réduits à une semblable situation, pourraient é-
 touffer toute plainte? Qu'ils craignent de vivre un jour,
un seul jour de la vie de l'ouvrier, ils nous diront ensuite
si leurs réclamations sont fondées ou non. Avant tout,
ils veulent manger » [p. XVI] Quels richiama alla realtà
della vita del lavoratore è fatto un accento di chi non
si limita a discorrere, ma ricorda, e in ciò sta la vera
efficacia. Qui sta la base di un mio realismo che, malgrado un
certo riflesso conservatore, è sano e offre un criterio non influenzato
da esso per la pratica: egli se la pensa con pensatori che comunque
ignorano la vita reale del lavoratore. « Ces hommes ont beau dire,
beau faire les sermons, ils n'ont point de jeû, point fait pas.
pe'ere des Sermons; ils ne connaissent pas leurs semblables,
ils n'en ont aucune idée: ils se perdent dans la théorie;
ils ignorent la pratique, ils la veulent l'ignorer. Ou bien
de faire des lois pour les hommes, ils fabriquent des
hommes fantastiques pour leurs lois, et ils prétendent
avoir créé un monde. - Partez avec le peuple, penseurs,

avec le peuple réel, qui vit sous vos yeux, et n'allez pas vous perdre dans le pays des chimères, about les détours, about les labyrinthes infinis, où l'on s'enfoncé, où l'on se perd, vous ont déjà trop égarés. Travailler pour ce qui existe, pour ce qui respire, et éviter de poursuivre des ombres et de rêver tout

éventés » [p. 263]. Double vision... les pensées négatives de questo « protestano », che passione alcuni avanti della rivolta anti-intellettuale del sindacalismo francese moderno.

Il distinguere vuole bene una via di mezzo fra l'individuo... ad obbligo e il suo annientamento. Non si tratta di esaltare, ma di una via a propria immagine filosofica; che vale la + tempore da qualche esempio : « Vous (les penseurs) voulez diminuer ou détruire le moi humain, l'exalter ou le supprimer, l'individu doit être tout ou rien : c'est pousser trop loin de moitié.

Chefs d'écoles, de sectes, de groupes, égarez un peu sur vous-mêmes ; doignez modifier votre propre moi, s'il est possible, et donnez les uns et les autres, placés à des extrêmes opposés, des règles que vous puissiez suivre avec ponctualité, non pas comme chefs, comme maîtres, car il ne faut pas vous considérer comme tels, mais comme simples individus. Ne portez pas vos regards sur vous, mais sur la foule, et pensez que vous serez vivre nuyés, perdus dans cette foule, dont vous ne serez qu'une simple unité; que sa loi sera votre loi, que sa peine sera votre

peine, que ses joies seront vos joies. Ne faites donc pas tout
 cas de ce que vous conservez | par devers vous avec quelque
 énergie. La nature parle à tous les vœux. Chaque être est
 un être, et sa voix doit compter » [p. 270-1]. Quel est
 l'importance de cette dernière réclamation ? Ne front
 al problème de la reconnaissance de classe? Ch'ins pour et
 la question sociale sur le piano degli interessi generali,
che si offre, il trova per esprimere gli interessi delle diverse
strutture delle formule generali? Berquier ha già detto
 che: « ... la democrazia, et la fraternité humaine, ont été
 constamment pour nous un culte, une religion, et non une
affaire de parti » [p. 31] & più nettamente: « Ayez
une opinion, une idée, un sentiment politique; aimez une
forme de gouvernement quelconque; désirez le bien comme
vous le comprenez; mais désirez-le pour tous, sans excep-
tion, pour vos adversaires comme pour vous-mêmes,
comme pour vos enfants » [p. 53] & questa "universalité"
 se fonde naturalmente: « Ne cherchez jamais à
imposer par la force ce que doit être l'occur en temps, et
la persuasion, et la liberté » [ibid.]. Répète, c'est qui
 come il parentemente che l'operoso seu parler « a
nomme à l'acte », de toute l'humanité, ma la universon,
 d'une concepción se dire. storia fa crollare in modo

inevitabile questa ideologia. L'universalità non può raggiungere
per uno sforzo esatto del pensiero che assume un tipo universale,
questo monede uniforme della società, che si propone di ignorare la
violenza e la lotta, ma per la coincidenza oggettiva del moto di
due cogli interessi generali della società e per la causalità
di questa coincidenza. Il pensiero filosofico borghese del secolo XVIII
ha certamente fondato il movimento operaio (Engels nell'Anti-
Dühring, se non erro, vi trova una delle tre fonti della filosofia
del proletariato), distruggendo gli idoli del passato, e mettendo in
circolazione le idee generali di libertà e di uguaglianza; ma esso
~~è destinato~~ rimane sterile da per sé, e una risultata deficiente finché
l'«universale» come idea non viene a coincidere col proletariato
come forza ~~presenza~~ destrutturata a realizzarlo. -

~~Da un giornale per l'infanzia~~

Dal "Corriere dei piccoli":

Definizione del «sogno» data da un bambino:

Il sogno è il cinematografo nel cuscino.

Auguste Comte [1805 - 1875]; sue opere: Le livre du Cour-
onnement, 2 voll.; Questions vitales sur le compagnonnage et la classe
ouvrière; Paternalisme et Révolution - Le Communisme [alla quale
non aderì]

Notice sur Agricole Sentiguier compagnon menuisier
dit « Arignonnois - la - Vertu », représentant du
peuple à la Constituante de 1848 et à l'Assemblée
Législative de 1849 [Vendue au profit du Monument]
Arignon, Imprimerie Henri Guigou, 1901. In 18°, pp. 22.
Extrait de la Biographie d'Agriol Sentiguier par Auguste
Martin et Joseph Caillod

Achille Rey, Agricole Periguer Pacificateur du Compa-
gnonnage. Sa Vie - Son Oeuvre. Arignon, 1904.
Impr. Adm. J. Chapelle, in 16°, pp. 22

Eugène Carli, Le Blocus continental et le Royaume d'Italie.
La situation économique de l'Italie sous Napoléon I^{er}
d'après des documents inédits. Paris, Alcan, 1928. In 8°,
pp. XII - 377

Il Carli, professore di storia all'Università di Seningra-
do, ha già dedicato la sua attività, nell'anteguerra, a studiare
il blocco continentale in Francia (1910). Le Blocus continental
en France, Moscou, 1913) e la situazione della classe operaia
nel periodo rivoluzionario (La classe operaia en France à
l'époque de la Révolution). Il volume pubblicato

non è che ~~la~~ una ricerca particolare all'Italia sul tema generale
già prima dallo studioso affrontato. La ricerca è stata condotta
tra sui materiali degli Archivi di Parigi e di Milano, e sta-
to il loro carattere frammentario e incompleto, il Barle ha
tratto da essi tutto quanto era possibile trarre. È un peccato
che egli non abbia potuto rivedere le bozze del suo libro, perché
i termini italiani nel testo e i nomi dei documenti italiani
citati in nota, sono deturpato da un numero incredibile di
errori & stampa, che sorpassa anche quello che è fatto at-
tendersi dalla cronica negligenza degli stampatori francesi,
e che ha dovuto passare per mano un italiano approssima-
tivo e spesso goffo. Con tante migliaia di italiani che
vivono in Francia e a Parigi, con tanti ottimi conoscitori
francesi dell'italiano, non sarebbe costato molto avere un
simile scempio, o almeno deplorabile.

La documentazione precisa del Barle' viene ad essere una
requisitoria contro il regime napoleonico in Italia. Il fatto
che egli arrivi persino a questa conclusione: Napoleone ha
considerato ~~la~~ ~~opera~~ ~~di~~ ~~Stato~~ il Regno d'Italia e ha ope-
rato in modo da trasformarlo in una colonia economica
dell'Impero francese. La rassegna della politica economica na-
poleonica fa capire con una meglio di prima l'atteg-
giamento di buona parte degli Italiani al crollo del 1814:

l'ecclito del Prina e gli stime sospettate rapporti ~~di~~
 influenze di famiglie nobili milanesi. (tra cui, se ben ricordo, i
 Confalonieri) approssimano l'unano la loro spiegazione.

Nel 1810 il Regno d'Italia comprendeva i seguenti ²⁴ diparti-
 menti: 13 della già Repubblica Cisalpina, e cioè Agogna
 (Novara), Lario (Como), Adda (Bergamo) Soudio, Olona
 (Milano), Alto Po (Brenona), Serio (Bergamo), Nello
 (Pavia), Mincio (Mantova), Probsto (Reggio), Panaro
 (Modena), Basso Po (Ferrara), Reno (Bologna), Rubione
 (Pesera); 7 del Veneto, e cioè Pave (Belluno), Passariano
 (Udine), Bagliamento (Treviso), Adriatico (Venezia),
 Prechiglione (Vicenza), Adige (Verona), e Brenta (Padova);
 3 delle Segarioni, e cioè Metauro (Ancona), Musone
 (Macerata) e Tronto (Fermo); uno dell'Alto Adige
 (Trento).

Secondo il Berli, i documenti contemporanei son per-
 s'io poco molti sul periodo immediatamente precedente alla
 campagna napoleonica e sul primissimo anno del secolo
 (1794-1804) ~~non~~ [pag. 2]; ciò impedisce una ricerca
 soddisfacente per altri a determinare quali furono vere-
 menti le conseguenze dell'invasione francese sulla economia
 e sulla vita sociale italiana, e specie sullo sviluppo indus-
 triale ed agricolo.

Il Barle' enumera i benefici del regime napoleonico e li paragona
alle sue conseguenze sull'industria e sul commercio: l'introduzione
dei Codici civile e di commercio, la migliorata rete stradale,
una repressione sistematica, e non sempre efficace, del brigantaggio,
il progresso generale della polizia. [p. 370, punto 11°], e anche l'abolizione
dei rapporti corporativi [p. 51].

S' Orsi (è il solo libro che ho ora a mano) dice che "Nap.
pertutto si notava una grande trasformazione materiale, intellettuale
e sociale. Le popolazioni andarono man mano assorbendo ed assimilando i principi della Rivoluzione; il Codice
Civile riorganizzava la Società sulle nuove basi dell'eguaglianza,
mentre l'enorme incremento dell'attività generale dava origine ad una borghesia numerosa, ricca, colta ed attiva,
la quale approfittando dell'abolizione del feudalesimo e della soppressione di molti conventi acquistò una parte notevole
della proprietà fondiaria e poté prendere trionfalmente il posto delle aristocratiche abbattute. Alle spensieratezze e
futilità del periodo precedente subentrò un concetto più serio della vita e dei suoi doveri.

Questa trasformazione si manifestava ancor più viva nel cosiddetto regno d'Italia, che comprendeva la Lombardia, il Veneto, Reggio e Modena, le Romagne e le Marche, con una popolazione di quasi sette milioni di abitanti: non si vide

venivano aperte, larghi canali erano scavati, splendidi mo-
 numenti eretti, l'agricoltura incoraggiata, le industrie e i
 commerci favoriti, gli studi e le belle arti promossi in mille
 modi, organizzato un esercito valeroso, che rese di nuovo
 rispettato il nome italiano. [L'Italia moderna, Milano, 1923,
 p. 52-3]. Questo quadro mi pare troppo colorito. Le riper-
 sioni della Rivoluzione francese nelle arciducanie italiane, e specie
 in alcune parti superiori della popolazione, furono certo note,
 anzi; la scena subita ruppe « l'alto suono »; ma già verso
 la fine del '700 gli abiti e pensieri nuovi avevano ventilato,
 specie nell'Italia del Nord, la vecchia società. La protezione
 delle industrie o del commercio, da cui parte l'Orto, è un'antica
 parte leggenda che il Carlo distingue colla sua documentazione;
 si agisce con è certo che numerose modi frazioni strutturali
 l'economia italiana ha subito nel periodo studiato, e numerosi
 statistiche per dimostrare che è sia stato un grande movimento
 quantitativo. Quanto ~~al passaggio da proprietà, dei feudi e~~
 alla caduta dei feudi feudali e al passaggio di proprietà, che
 in Francia hanno fornito il contenuto permanente della Rivo-
 luzione, si sa che nell'Italia Meridionale la loro abolizione, nel
 1812, non ha fatto che sostituire una nuova forma di
 feudalesimo a quella precedente. Per l'Italia del Nord,
 e precisamente per Regno d'Italia, il Carlo non si sente di concludere

dire: « Les contemporains, témoins de la Révolution, de la conquête
et de la domination napoléonienne, n'ont cessé de soutenir: que
la majeure partie des terres, dans l'Italie du Nord, était été
meurée, sous Napoléon, comme avant lui, « entre les mains
des grands seigneurs et du clergé »; en que le paysan, en
général, n'avait pas étendu sa propriété, qu'il était resté,
le plus souvent, petit colza sous indépendance ou volat de
ferme; que seul un petit nombre « d'hommes adroits »
s'était enrichi et élevé au rang de propriétaire. Or que
les documents relatifs au cadastre du royaume d'Italie et
à d'autres faits du même ordre n'aient pas été retrouvés
et classés, il ne sera pas possible de dire dans quelle
mesure ces affirmations sont justifiées » [p. 90-1]

Per la valle bassa pianura lombarda (quella del Cremona), abbiamo
alcune indicazioni nell'opera di S. Jucini (junior), *Essi conservatori
rurali della nuova Italia* (Bari, 1926, vol. I): « I poderi di
questa zona, già ovunque il Cattaneo, richiedono « com-
plicate rotazioni, colture molteplici, difficili giri d'acqua, e
una famiglia intelligente che ne governi la complicata a-
zienda »; la esigenza di grandi capitali si ha quindi una
numerosa la grande proprietà, e quello speciale tipo di rap-
porto agrario per cui il proprietario conferisce nell'azienda
il suolo ed i fabbricati, remunerandone un reddito fisso e gene-

relamente modesto; il fittabile dà il capitale crescente, rappresentato in massima parte dalle scorte, e la direzione tecnica dell'azienda; e il lavoratore agricolo apprende il lavoro manuale, in forma non troppo dissimile da quella dell'industriale manifatturiero, - « numero e braccia » dei contadini - e pertanto un scarso interessamento da parte sua nella produzione della terra; fatto questo che costituisce tuttora il problema sociale immanente in quelle zone.

La borghesia agricola - proprietari e fittabili; i quali ultimi sono andati crescendo di ricchezza e di importanza lungo tutto il secolo scorso - ha completamente soppiantato l'antica nobiltà, in gran parte estinta o ritiratasi nei centri urbani, e che comunque ha perduto il possesso terriorio; e la nuova aristocrazia si formatasi - « quasi un ordine feudale si meglio a un popolo di giornalieri » - è andata man mano aggiungendo alla primitiva industria agraria, in continuo progresso, altre industrie a quella strettamente collegate, come nel secolo XVIII la filatura del lino, nel XVIII quella della seta, nel XIX l'industria casearia ed il commercio dei cavalli, e in questi ultimi decenni l'industria dei salumi e la esportazione del latte in grande stile; senza parlare di altre, minori e sussidiarie » [p. 3-4].
L'evoluzione sociale - la formazione di una nuova borghesia agri-

ria - si è compiuta lungo tutto il secolo XIX: non è indotta, nella poggia citata, alcun particolare influsso del dominio napoleonico. Secondo delle famiglie, il Jacini scrive: « La dominazione francese in Italia, colle guerre continue che l'accompagnarono, deve aver scosso non poco la situazione della cosa. Esiste in archivio il documento delle continue requisizioni ed estorsioni alle quali una famiglia di proprietari agricoli dovette in quel tempo sottostare. Tuttavia questa continuò a mantenere un certo rango, ed i suoi membri occuparono in paese le prime cariche pubbliche » [p. 6-7] Ritengo che l'invasione francese più che creare un nuovo stato sociale, una nuova classe dirigente, ha offerto alla media borghesia nuove possibilità, aprendo loro la strada ai pubblici uffici, prima accessibili quasi solo alla nobiltà. Dall'altro lato Napoleone scelse sempre il criterio di *buyar al suo caso*, quando gli riusciva possibile, le antiche famiglie nobiliari; alcune delle quali poi non si erano occupate di traffici e di industrie, il che fu uno dei motivi più importanti che portò parecchie di esse a cospirare ed a impegnarsi nella lotta per l'indipendenza. Ora il Girardi, il quale pure ha usufruito in un certo senso dell'annessione diretta all'Impero, abbiamo sappiamo un certezza che una famiglia fu profonda che gli eventi di Francia non furono

apportate. Il Prato, nel suo *Il Piemonte e gli effetti della guerra sulla sua vita economica e sociale* (Par., 1925) scrive:
 « Alla vigilia della rivoluzione francese il Piemonte era uno stato prevalentemente agricolo, a tipo di proprietà ripartita nelle zone collinose e montuose occidentali, di larghi possedimenti nelle pianure irrigue confinanti con la Lombardia. Di industria indigena veramente importante non esisteva che la filatura e toritura della seta, che occupava, con frequenti crisi, parecchi decine di migliaia di operai; oltre a poche manifatture di panni specialmente nel Biellese, ed a qualche altro officio di varia specie, frutto per lo più di incubazione mercantile... Il regime francese, durante il quale l'apertura di nuovi mercati ed il blocco continentale agirono in vari modi a modificare il consueto equilibrio del paese, non alterò tuttavia profondamente una struttura fondata su abitudini del suolo e delle genti difficilmente mutabili; onde con la restaurazione del 1815, e per più anni successivi, ritroviamo una fisionomia economica assai simile a quella anteriore agli avvenimenti del fortunoso ventennio » [p. 2-3].
 Parlando poi in particolare dell'agricoltura, egli narra: « Non alta, in senso assoluto, si presenta la produttività della terra nella prima metà del secolo XVIII, discesa verso il terzo di vita medio delle classi rurali, per la diffusione

già notevole della punta propuca e la patria comune della
mezzadria. Si diffondono invece della grande affluenza nella
seconda parte del secolo senza anche qui il progresso tec-
nico delle culture, unito al momentaneo peggioramento del
la sorte dei contadini. Le guerre rivoluzionarie sorpremono
il processo evolutivo, che però riprende e si accentua durante
l'arduita emancipazione napoleonica, in seguito anche
all'unione politica e commerciale con la Francia. Segue
poi, dal 1815 in poi, una nuova stasi, dovuta all'assurda
politica borghese ed al restaurato assolutismo. Ma, anche in
questo periodo, continua l'opera disiodotica di molti, molta
abbondanza estremamente dal 1750 in poi » [p. 26]. Qui l'im-
dubito: « L'inonper dei francesi, dopo il lungo scioglio
di una sfortunata guerra, ed il mutamento di governo
terminano dappima una profonda crisi, nella quale
buona parte delle imprese falliscono o suspendono la loro
attività. Ma un certo rimedio emerge dalla annessione del
la Francia dappima, poi dal sistema continentale napoleo-
nico, che apre ad nostri produttori i mercati dell'Europa,
e fa del Piemonte una delle principali vie di transito
per le correnti commerciali italiane ed orientali » [p. 57].
Nessun indizio, quindi, di profondo coinvolgimento nei rapporti
particolari di proprietà.

I lati negativi della dominazione francese abbondano. Fin
 dalla prima invasione (1796) si inizia il sistema dell'imposizione
 dei contributi estremamente gravosi [p. 2]; le guerre successive
 impoveriscono l'Italia del Nord, che nel 1800 Bonaparte trova
 in una situazione assai peggiore che nel 1796 [p. 5]; lo sfrutta-
 mento della Repubblica cisalpina fu condotto in grande [p. 7],
 e il Regno d'Italia fu considerato come una colonia economica
 dell'Impero [p. 367]. Osavano sulle finanze pubbliche e private le
spese dell'armata di occupazione, i contributi al Tesoro francese
ecc. Sul bilancio del 1812 si ha un totale di spese per 144 mi-
 lioni, più della metà è stato destinato all'esercito e, sotto
 forma di versamento diretto, al Tesoro imperiale (46 + 30 = 76
 milioni); 22 altri milioni sono stati assorbiti dal ~~debito pubblico~~,
 servizi del debito pubblico, di cui buon numero era stato ac-
 collato senza legittima ragione a carico del Tesoro italiano.
 La guerra sanguinosa e disastrosa del 1813, condotta sul terro-
 torio del regno, compì la rovina delle finanze del paese »
 [p. 31]. Estremamente sentito era l'onere della coscrizione, ed,
 le sue disumane conseguenze per le industrie, di cui neppure,
 per legge o per dispensa, gli operai la mano d'opera. Un docu-
 mento del febbraio '13, che dà la situazione dell'anno pre-
 cedente « attesta gli immensi sforzi, i pesanti sacrifici che
 l'imperatore aveva preteso dal suo regno; nel 1812, questo

gli aveva fornito, in totale, 91.788 uomini (2.938 ufficiali e 88.850 soldati), di cui buona parte perirono in Russia; quelli che, nel 1812, erano rimasti nell'Europa occidentale, ebbero a combattere nel 1813 e 1814.

Al 1° maggio 1813, l'esercito ~~francese~~ raccolto nel regno contava 68.316 uomini (2.654 ufficiali e 65.662 soldati). Su questo numero, 20.237 uomini facevano parte della Grande Armata che si batteva, nel 1813, in Germania; 9.400 combattevano in Spagna; più di 2.400 servivano nell'Ilirico; 1.200, nelle Isole Jonie e 31.500 ~~nello stesso regno~~ nel regno stesso; il resto si trovava nell'isola d'Elba, in Corsica ecc. La coscrizione della primavera del 1813 s'effettuò in Italia senza ritardo alcuno, senza tentativi di protesta, senza malcontento apparente, e le autorità militari non ebbero che a lodarsi di tale «buon spirito», [p. 33]. Quale miglior commento di queste cifre al noto verso della canzone Cooperativa?

Altra ragione di incertezza e di insicurezza erano i continui rimpicciamenti del territorio italiano [p. 35]; a poco a poco venivano uniti all'Impero il reame di Parma e Toscana [p. 138 ff.], il Piemonte [p. 140 ff.], l'Istria e la Dalmazia [p. 157 ff.], che isolavano il Regno dei suoi naturali sbocchi. L'esercito poi avrebbe regnato qui come altrove. Co-

caratterizzare la situazione generale dei commercianti e degli industriali il Berle' segnala, come tratto essenziale, « il profondo sentimento d'incertezza che (l'insicurezza) per l'arbitrario governativo e l'assolutismo irreducibile di Napoleone mantenevano presso di quelli... Le frontiere stesse del regno potevano essere improvvisamente modificate; bastava una subitanea decisione del sovrano perche' intere regioni gli fossero aggiunte o staccate (tolte). Lo stesso si verificava in materia di legislazione, che, su punti importantissimi, veniva modificata d'improvviso, senza previo avviso. L'arbitrario politico si esercitava in tutto ciò che riguardava da vicino o da lontano gli interessi del fisco o la lotta contro il contrabbando... L'arbitrio, l'intimidazione, l'oppressione senz'altro regnavano sia nei grandi centri commerciali, come Venezia, Trieste, Bologna, Milano, e, a più forte ragione, negli angoli remoti della provincia » [p. 60]

L'arbitrio dei doganieri imperiali che operavano alle frontiere del regno non aveva limiti [p. 137], e ho arbitrio toccherà poi « proporzioni inaudite » dopo la proclamazione del blocco [p. 157].

Tutta la politica economica di Napoleone era fondata sull'interesse unilaterale della Francia, ed era ostile a ogni sviluppo indipendente dell'industria del re.

quo. Il governo francese e i suoi agenti durante il regime napoleonico non cessarono di proclamare il carattere puramente agrario dell'Italia: « S'ils le croyaient, c'est parce qu'ils croient qu'il en fût ainsi: ils pensaient qu'un royaume d'Italie exclusivement agricole serait, sous tous les rapports, économiquement comme politiquement, une colonie de la France et ils ne voyaient dans le royaume qu'un immense réservoir de blé où la France pourrait puiser en cas de disette ou de récolte insuffisante » [p. 95-6] Cuius Napoleone "con intento a diffondere l'uso delle macchine in Francia, e che per tal scopo non riprometteva alcuna spesa né alcun sforzo, non pensava punto di fornire agli industriali del suo regno » [p. 55]. Napoleone intendeva fare del regno d'Italia "uno sbocco esclusivamente riservato alla produzione dell'industria francese" [p. 130]; "non solo gli interessi dell'industria francese prevalgono sempre, con alcuna eccezione, su quelli dell'industria italiana; ma il governo di Parigi sacrifica gli interessi, ben o mal compresi, della produzione nazionale del regno a quelli, anche minimi, del fisco imperiale" [p. 131]; "proprio ben saldo di Napoleone era di assicurare non solo il monopolio del mercato italiano ai prodotti di Francia, ma anche quello delle materie prime italiane all'industria francese" [p. 133]; alla sua politica "presiedeva il principio seguente: l'interesse economico dell'Italia non dev'essere preso in considerazione che nel caso e nella misura in cui esso non è contrario a quello

della Francia. [p. 147]; l'Italia è in fondo trattata come un paese da conquista.

Quando il Carlo' passa ad esaminare gli effetti del blocco continentale contro l'Inghilterra, proclamato per regio il 10 dicembre 1806, egli constata ~~da un lato~~ che già dal 1800 al 1806 "il commercio coll' Inghilterra fu sempre, agli occhi delle leggi e dell' autorità, un commercio di contrabbando." [pag. 116]; d'altro lato egli ha già messo in rilievo le conseguenze della politica doganale e commerciale, dei rinvii e degli aumenti tariffari, ecc. per cui "alla vigilia della proclamazione del blocco il commercio e l'industria del regno subivano difficoltà considerabili." [p. 148]; egli constata che "anche prima della proclamazione del blocco, il regno d'Italia aveva già risentito l'effetto dei diversi fattori economici di cui il blocco non fece che accrescere l'azione." [p. 149] Il decreto sul blocco fu successivamente approvato da quello 19 ottobre 1810 che ordinava che tutte le merci inglesi passate sul territorio del regno dovevano essere (non pot' vendute all'estero, ma) date al fuoco [p. 158], e nello stesso anno furono estese al regno le tariffe doganali per i prodotti coloniali decretate il 5 agosto e il 12 settembre a Briançon [p. 162 seg.] allora al regno fu decretata una vera e propria unione di Lione, che venne solo colle fine del dominio napoleonico [p. 172],

che giunse a popoli. L'uscita della scia e del cedale del Regno si
non per la Turchia e il commercio di transito dei tonni. Il
Bloco continentale colpì in Italia direttamente l'industria della
seta e il commercio marittimo, mentre la maggior parte delle ma-
nifatture tessili e della metallurgia, che lavoravano prima
soltanto per il mercato interno, non furono subornate gli effetti
che blocco, basti quelli della corruzione francese, favorita in tutto
modo dalla politica economica di Napoleone.

Le conseguenze di una tale politica furono disastrose, e negli
anni che furono gli ultimi del dominio napoleonico
minacciarono di colpire a morte la vita del paese. [cf. p. 173-4,
p. 207, p. 238-9] « Les Italiens n'avaient rien fait pour renver-
ser le pouvoir de Napoléon, mais les vaincus ne pouvaient
s'attendre à trouver des sympathies chez ses anciens sujets.
Ils se virent à de nouveaux maîtres, comme ils s'é-
taient soumis à l'empereur des Français, car ils se sen-
taient encore trop faibles pour assurer eux-mêmes leurs
destinées nationales » [p. 47] Ma tutto questo il Gaillet ha
documentato di prova quali furono le basi dello spirito anti-
francese di molti giovani della nuova generazione, per a' idee
larghe e d'animo generoso; tale spirito non era soltanto il riflesso
del misogallismo letterario dell' Alfieri, ma il prodotto diretto
del regime spogliatore di Bonaparte e di Napoleone.

In seguito alla lotta implacabile e continua contro i Turchi, terra e alle sue conseguenze sul commercio marittimo i porti del regno di Italia sono "delle città la cui molle vitale si è spezzate" [p. 176]. Già Genova era stata sommersa prima della sua annessione definitiva alla Francia [p. 178 sgg.]; Brieste, già danneggiata dalle politiche commerciali di Napoleone, fu annessa all'Impero nel 1809 e dai decreti suoi coloniali. [p. 181-6] (1); Venezia, già colpita dagli eventi del 1797, fu annessa al regno d'Italia dopo la guerra del 1805, e dall'epoca in cui perdette la sua indipendenza cominciò anche la sua decadenza, iniziata sotto il governo austriaco e continuata sotto quello francese [p. 186 sgg.], aggravata dalla repressione dall'Austria e dalla Prussia, aggravata, non che al regno, all'Impero [p. 196 sgg.]; dal blocco francese vennero l'industria armatoriale e vetraria, e dalla concorrenza francese quella dei saponi. Notevoli le osservazioni di il Barbiè su sulle stragi di Venezia alla vigilia della sua caduta: «L'altitude permise de la cité un cours de toutes ses transformations [1797-1805] radicales de sa destinée, son entière impuissance politique avaient fait conclure à son insignifiance économique à l'époque qui précède la catastrophe. Les documents que

(1) V. le ragioni economiche che il Barbiè espone nell'altoramento dei brianzoni all'Austria, che i documenti sono italiani e francesi qualunque: smodaticissima affezione e fanatismo. V. pag 185

nous avons trouvés dans les Archives de Paris et de Milan ne permettent pas d'accepter sans réserve cette conclusion. Voici quelle est la réalité. Avant la première intervention du général Bonaparte, Venise, qui n'est qu'une ville avec un pays peu étendu et sans grandes ressources naturelles, possédait une industrie assez ~~peu~~ appréciable, du moins par comparaison avec celle de la France. Quant à son commerce, il était demeuré très important jusqu'au moment de la catastrophe politique; son port s'était en pleine activité; les relations de l'Europe méridionale avec les pays du Levant se faisaient encore par cette antique voie, bien qu'elles ne fussent plus aussi intéressées qu'aux siècles de la grandeur vénitienne. [p. 187-8].

Quali sarebbe potute essere la base sociale del regime napoleonico in Italia? Diffidente, quando non ostile, il clero, che aveva ancora larga influenza nelle campagne [p. 412]; antifrenese in buona parte la nobiltà, malcontenti i proprietari fondiari per la rapida e totale liquidazione degli ultimi resti feudali nelle campagne; tutti la popolazione delle campagne gravata dall'imposta di cella e del dazio consumo; frequent le contribuzioni straordinarie la pubblica amministrazione, i commercianti e industriali, uniti al portafogonismo napoleonico, e cui attribuivano quasi esclusivamente i loro mali e tenaci fomentatori delle liti del commercio. [p. 62-3]. Scarsi gli operai di fabbrica e scarsa influenza

i contadini, per quello non certo Napoleone aveva sollevato il problema della terra, come non lo sollevarono i « repubblicani » francesi e italiani nell'Italia meridionale. Le professioni aristocratiche liberali contavano ~~sempre~~ ~~sempre~~ un grande numero di aderenti [p. 41-2]

Il libro del Bare' è interessante per le notizie che fornisce sulle condizioni dell'agricoltura e dell'industria del Regno, dalle quali si surge come talune caratteristiche che già allora si presentavano non abbiano subito modificazioni sostanziali. Il posto della proprietà terrena era allora certo più forte di oggi. Un rapporto di polizia sullo spirito pubblico nel 1807 sottolineava, come circostanza favorevole, il carattere prevalentemente agrario del paese: « On ne regarde en Italie que la terre, on ne s'attache qu'à elle » [p. 44]. Lo stesso rapporto afferma che "le pays n'est qu'agricole et sera toujours inégalement différent des pays commerçants et industriels" [p. 95, e cf. N. I, 136]

L'agricoltura aveva sofferto delle guerre, delle imposizioni, delle requisizioni, dell'obbligo di vendere i cereali solo in Francia [p. 97], e si era avvantaggiata degli alti prezzi raggiunti dai cereali. Nella pianura lombarda già vigeva il sistema perfezionato di irrigazione artificiale, d'antica data, già organizzato su vasta scala con i caratteri d'un'impresa capitalistica

ca. [p. 98]; la cultura dei cereali domina nella valle padana, quella del riso si diffonde riducendo le zone pascolative, anche nel bolognese, ora soppiantata dall'allevamento del bestiame, che nella seconda metà del secolo XVIII° v'era ancora molto sviluppato [p. 100].

Nel Cremonese v'era uno sviluppo considerevole di pascoli e una fiorente industria dei latticini [p. 95], la cui importazione risentì più delle guerre e delle sospensioni del traffico marittimo, un colpo mortale, né che nel 1805 ~~formaggio~~ il prezzo dei formaggi era diminuito della metà [p. 111].

Però dal tempo di Napoleone i boschi del Nord e centrale non erano più ricchi di foreste, per cui le importazioni di legname pareggiavano le esportazioni [p. 112] e la scarsità del combustibile preoccupava gli industriali della metallurgia: « Au XVIII siècle il y existait encore des règlements sévères pour la protection des forêts; à l'époque troublée pendant laquelle le pays passa de mains en mains avant de tomber définitivement sous le pouvoir de Napoléon, ces règlements ne furent plus observés et le gouvernement napoléonien ne put les rétablir aussitôt. En 1806, la dévastation des forêts continuait encore. Les troupeaux de chèvres y causaient, sans obstacle, les plus grands dégâts; ce qui épergnaient les amoureux était sacrifié par les hommes qui ne tenaient aucun compte de l'âge des arbres et abattaient stupidement les très jeunes taillis. Ces abus influèrent fâcheusement sur la production du charbon de bois dont ces régions du Nord, où l'abondance du fer et du plomb favorisait la métallurgie, avaient un besoin particulier.

riamente present.... Cette pénurie de combustible a été une des raisons qui ont empêché les mines de charbon métalliques du royaume d'être systématiquement et pleinement utilisées pendant le règne de Napoléon, comme d'après lui d'ailleurs.

[p. 113-114]

In questo periodo la linea divisoria tra agricoltura ed industria è assai tenue meno netta, che nella seconda metà del secolo XIX. Gli stabilimenti industriali, le «fabbriche» d'industria rurale ha una grande estensione. Gli stabilimenti industriali, le «fabbriche», non sono, quasi, che una specie di uffici ed ordi, magazzini, che distribuiscono il lavoro ad contadini del dintorni e ne ricevono i prodotti manifatturati destinati al consumo.

[p. 66]

«... I filatori lavorano a domicilio, solo i territori sono per solito in fabbrica. Mentre in Francia l'artigianato rurale è relativamente insignificante, e gli operai (artigiani) sono annoverati nelle città o nei loro sobborghi, per lavorare a domicilio, "il filatore italiano e la sua famiglia lavorano per solito nel loro villaggio per qualcosia comprare, per qualcosia manifattura di seta che ne acquistano il filo per tenerlo» [p. 66].

Altra differenza, l'importanza della mano d'opera femminile in Italia nell'industria della seta (che è quella di gran lunga più importante), ora le donne delle famiglie ed contadini poveri, danno gran parte alla filatura, specie nell'inverno [p. 77]

lino e della canapa ma in gran parte industrie rurali [p. 73]
 nelle industrie non tessili, ha concentrato e svolto circa: "pic-
 cole botteghe d'artigiani, minuscole manifatture, modesti uffici di
 ordinazione che fanno lavorare un trenta o quaranta operai,
 ecco la regola." [p. 81]

Solo presso il Caré dedica ai rapporti tra padroni ed
 « operai » [p. 82-9] Le restrizioni alla libertà del lavoro che i
 rappresentanti dell'industria, della seta chiedono al governo e
 quelle attuati sotto il regime napoleonico ~~si sono~~ ^{tendono} poi ad altri
 a restringer la libertà dell'operai a cambiare di padrone, e,
 allo scopo di migliorare la produzione, a ristabilire talune garanzie
 proprie dell'abolito regime corporativo (apprendistaggio ecc.). Gli
 industriali poi proposero di affidar al commissario della Camera
 di commercio, ora presidente i « padroni », per regolar le contate,
 giunte sorgenti per lavoro a cottimo. "Essi del resto non considero
 nessuno dei malintesi tra i padroni e i capi tessitori (in
 Francia, maîtres-ouvriers) e tacavano delle divergenze possibili
 tra questi ultimi e i maestri semplici operai (lavoranti; in Francia,
compagnons) ~~che lavorano sotto~~ alla loro dipendenza. Gli interessi
 di questa categoria di lavoratori non entravano nelle loro
 preoccupazioni" [p. 88]. Jaurès ha osservato per Lione che i
 maestri operai « non portano nel loro spirito un nuovo tipo
 di organizzazione sociale che permetta loro di conciliare il loro

proprio interesse delle grandi attività industriali. D'altronde, esso si
effendeva libero e si manifestava senza dubbio se lo sono involgi-
nario si estendeva ai lavoratori e agli operai che furono sotto
la loro disciplina. [Hist. socialista, I, pag. 112]

A parte le differenze di numero che tra l'artigianato francese
e quello italiano, quest'ultimo ha avuto nella storia del nostro paese
nel periodo della dominazione napoleonica e in quello successivo una
parte estremamente ridotta. Non si hanno anni di movimenti sci-
li, di rivolte ecc. Le ragioni della differenza tra le due tra l'Italia e la
Francia a questo proposito sono evidenti e appaiono da quanto altimen-
già rilevato: 1) in Francia l'artigianato rurale è inferiore, in Italia
è prevalente; 2) in Francia l'influenza delle grandi città è molto mag-
giore che in Italia; 3) i rapporti tra industria e agricoltura sono in
Italia molto migliori che in Francia; 4) in Italia si impiegano nelle arti
sue tessili, che sono le più importanti, le tele importanti, un considerevole
numero d'opera femminile.

Diamo ora uno sguardo alle singole industrie. Ovvero fu tutto,
quella della seta. La filatura si concentra nelle zone ove è diffuso
l'allevamento del baco da seta, mentre la tessitura tende a concen-
trarsi nelle attorno alle grandi città, ai principali centri commerciali,
alle più prossime delle comunicazioni più frequentate: preferisce allora
tenersi dalle materie prime per avvicinarsi agli sbocchi [p. 71-2]
Per l'insieme del Regno si hanno i dati del numero delle manifatte

v. e degli quasi impregabili, dal 1806 al 1811, dati che vanno par-
 costati con un certo beneficio d'incendio. No. di anni gli estremi:

Anno	N° manifatture	N° filatori	N. Fentori
1806	489	44.683	25.152
1811	401	32.050	14.274 [170]

Il Barle dedica tutto un capitolo, l'VIII°, all'industria della seta nel Regno sotto il regime del blocco continentale [p. 240-271]. A quell'epoca un rapporto di un agente incaricato dal governo in-
 periale di studiare, nel 1806, la situazione economica del paese, afferma: « La soie est la premiere source des revenus de l'Italie, les sources sont les grains, riz, etc... » [p. 99 n.] "L'industria era tra per altro, « se, nella penisola italiana che in Francia; soltanto nella seconda metà del sec. XVIII. le manifatture di Lione e altre fabbriche francesi hanno cominciato a sorpassare quelle italiane per qualità e quantità di prodotti. La rivoltella tra i due paesi ha continuato fino alla soglia delle Rivoluzioni; allora, giun-
 do Lione e gli altri centri dell'industria francese furono credibilmente passati e quanto la loro produzione solo momentaneamente, i fabbricanti di seta di Lombardia ne approfittarono per inviluppare ~~la~~ lo smercio del loro prodotto nel centro e nel Nord d'Europa [p. 240-1]. L'industria della seta, che produceva per l'esportazione, e che aveva gli Inglesi come importanti clienti, fu quella più colpita dalla politica del blocco continentale, sicché dalla politica doganale

che favoriva la concorrenza francese, mentre le altre industrie locali, che lavoravano sul mercato interno ottenevano meno a suffragio. Così dicasi per quella della lana, concentrata specialmente nei sei dipartimenti del Veneto, ove le manifatture contavano 74.000 operai, mentre gli altri 12 dipartimenti ne avevano che 3.500 [p. 273]. Quest'industria era difesa dalle carenze di quelle francesi per fatto che produceva solo panni comuni, di basso prezzo, mentre non mostrava larghezza contro la concorrenza, e contro le cattive conseguenze dell'abolizione del regime corporativo: indisciplina degli operai e peggiori qualità dei prodotti [p. 285]. Gli inizi dell'industria del cotone sono invece appena antecedenti alla venuta di Filippo Leone [p. 256, 303]; il governo francese si preoccupò poi di impedire lo sviluppo di una industria del cotone estorrena, con un regime doganale favorevole alle importazioni di Francia, col monopolio delle macchine per la tessitura, anche per quella tratta da alcune fabbriche del Sud delle penisole, e controllando la fornitura delle macchine necessarie [p. 312, 313]. La fabbricazione delle tele di lino e di canapa era invece assai diffusa in tutto il Regno; diffusa era la cultura del lino sparsi nelle zone del Breno e di Gremona [318]; il mercato della canapa aveva già il suo principale centro in Bologna [p. 322].

L'industria metallurgica aveva il suo principale centro nel Piemonte, dove erano le più importanti miniere, e dove era concentrata la fabbricazione delle armi. Ma la scarsità del minerale e del combustibile costringeva gli industriali a ricorrere all'occasio di Courmayeur, perché

questo, coi dazii e colle spese di trasporto, reso alla porta della fabbrica veniva a costare a metà prezzo di quello del paese, come dice un documento ufficiale contemporaneo [p. 341].

Uno sguardo agli scambi commerciali del 1812 ci permette di finire alcuni aspetti dell'economia del Regno in quel periodo, che non fanno che confermare i rilievi precedenti. In due categorie ^{importanti} di merci le esportazioni superavano le importazioni: le seterie e i cereali, prima frugge e legumi:

	<u>Valori delle esportazioni</u>	<u>Lire scudate</u>
seta e ulive	59.382.502 ^(in lire)	55.617.021
Cereali ecc.	32.234.004	31.163.667 [p. 364]

mentre le importazioni prevalsero specie nei commestibili; lane; drugghe, prodotti farmaceutici, coloranti, coloranti; bestiami; lana, cotone, canapa ecc.; cuoi e articoli di cuoi:

	<u>Valori delle esportazioni</u>	<u>Scudate delle importazioni</u>
Commestibili	10.470.300	23.325.658
Lane ecc.	4.043.289	17.041.425
Drugghe ecc.	4.946.877	15.046.592
^{Bestiami} Lana, cotone, canapa	1.065.102	13.348.428
Lana, cotone ecc.	17.179.565	6.539.918
Cuoi	910.981	5.940.721 [p. 365]

Il totale delle esportazioni si elevava, nel 1812, a 140.724.461 lire; quello delle importazioni a 138.067.143, con un attivo netto.

di di 2.657.317 lire. Tra tutte le branche dell'industria e dell'agricoltura, l'industria della seta e la sericoltura tennero un posto immenso nella vita economica del regno: sulle 86.941.487 lire che costituivano l'eccedente delle esportazioni [per le categorie di merce in cui questo prevalgono sulle importazioni] più di 55.000.000, e mezzo provenivano dall'esportazione della seta e delle seterie. [p. 365]

Nel 1812 si esportò di seta bruta e tratta per 927.357 kg., per valore di 46.015.993 [p. 245]; e un documento del 1810 rileva che in quell'anno si erano esportati per 76.937.318 lire di seta, di cui 61.202.577,95 di seta grezza e tratta, e 15.734.340,73 di manufatti: un'una proporzione grossa costante in quegli anni di 1 a 4 [p. 252].

Note

1) Buna ha politica economica di Napoleone è fatta per pervenire nel lato commerciale e industriale uno spirito « unitario », di cui l'ideologia della libertà di commercio [V. N. I, 140] è l'espressione nelle circostanze politiche dell'Italia, la preparazione. Ma i vincoli particolari ~~si facevano~~ esistevano al Piemonte, sotto dell'annessione da quest'ultimo all'Impero. Il confine divideva in due la zona vinicola. (Vercelli - Novara). Molti greggi ovini erano mandati dai dipartimenti di confine del Regno ai pascoli del Piemonte. Le pecore venivano tosate a Piemonte e la loro lana portata in Francia, sicché gli industriali del Regno dovevano far venire la

lana di Ouglia, che veniva così venduta loro a contro il doppio [p. 103],
 con l'industria della seta soffriva perché "l'unione del Piemonte
 alla Francia aveva privato le manifatture lombarde del filo di seta
 e della seta torta che componevano ai costituenti e ai piccoli artigiani
 piemontesi, molto abili in queste prime trasformazioni della seta.
 Questi prodotti andavano esclusivamente alle manifatture di Lione,
 e alla loro eccellente qualità gli industriali italiani attribuivano, per
 una gran parte, la bellezza dei tessuti lionesi". Se loro laggiù non
 furono ascoltati, e l'uso del filo e della seta torta del Piemonte
 restò praticamente interdetto ai fabbricanti del regno » [p. 271]
 In questi ultimi va accolta, in parte, la base della tendenza
 « piemontese », formata all'immersione col Piemonte, già da cui
 vi sono già tracce fin dai primi momenti del rapporto tra
 la civiltà napoletana e la nuova dominazione straniera.

2) Due massime di Napoleone: « L'art consiste a faire
 travailler plus encore qu'à se fatiguer beaucoup »

(Lettera al principe Eugenio, Parigi, 25 febbra 1806, *Corresp.*, XI, 121);
 "Parce le moins possible, vous n'êtes pas assez instant, et votre éduca-
 tion n'a pas été avec soignée pour que vous puissiez nous li-
 vrer à des discussions improvisées. Sachez écouter, et soyez sur que
 le silence produit souvent le même effet que la science » (In-
 struction pour le prince Eugénie, Milan, 7 juin 1805, *ibid.*, X, 604) ;
 citato dal Tardì, a pag. 14). Su quest'ultimo consiglio mi ricordo

un pensiero di Bullo Martello: "Si crede generalmente che mi
diti molto chi parla poco, come si suppone che si piene
un armadio chiuso a chiave. (unli voll' Orano in Mo-
dermi, III, p. 253)

3) Napoleone si leggeva della « diminuzione » degli Ste-
lini, e diffidenza di loro [v. p. 13]; Milano era « em-
piamente fredda e ingrata », dicono gli informatori [p. 42]
In realtà, alla base di questa insincerità c'era non
una caratteristica speciale degli Steliani, ma un conflitto
latente di interessi: « I commercianti e gli industriali
italiani seppe, ricorriamo, apprezzare gli benefici effetti
della politica napoleonica. Ma si renderano and ugual-
mente conto che non era e non sarebbe stato mai nelle
intenzioni dell'imperatore di realizzo gli interessi del com-
mercio e dell'industria del del regno a discapito, anche
minimo, di quelli della Francia. Ne risultò una continua
diffidenza, una manca di fiducia dell'uno e dell'
l'altra parte; l'estrema ossequiosità e le voluzioni
dei representanti del commercio e dell'industria italiani
mal esprimono i loro veri sentimenti » [p. 55]. Questa
situazione è interessante, perché permette uno sguardo su
alcuni aspetti della psicologia sociale (e non solo sociale).
L'insincerità è l'arma dei deboli, e spesso la loro sola.

sorsa. Essa sorge sempre quando gli interessi sono inconciliabili,
 le vie divergenti, e sono tra loro foratamente in un rapporto
 di sussistenza: sovrano e popolazione, padre, famiglia e
 figliuoli. L'onestà è il compromesso necessario, in cui
 si evita o si rinuncia l'ora impossibile certo. Senon ha parlato
 del legame tra azione legale ed illegale. L'insincerità è
 l'illegalità in un dato stadio dei rapporti. Chi la giudicava
 con un criterio morale (come fa talvolta Napoleone, che
 pur non esita a usare le formule degli interessi generali
 per far pervelare le sue particolari vedute), piglierebbe un
 grosso abbaglio. Vi sono delle false posizioni che si prolunga-
no, perché non hanno soluzione. Con i rapporti personali,
 molte volte non è possibile dire quel che si pensa, reclamare
 quel che si vuole, perché ciò porterebbe a una rottura, che
 per altre ragioni non è possibile deve essere evitata. L'insincerità è spesso la risultante, la linea obliqua da due
 componenti di netta direzione, ciascuna delle quali ha una
 sua precisa ragione d'essere. Napoleone se la pigliava perché
 sentiva sotto l'omaggio il tacito giudizio sul suo operato, per
 che sentiva che, eliminato il controllo della forza, gli adoratori
 avrebbero rovesciato l'idolo. Ho udito dei signori pigliarsela
 cogli operai perché sono, « falsi ». Se la rottura non tocca
 con l'animo, la via della ribellione è sempre aperta. Il de

siderio, la pretese dei dominatori e dei privilegiati alla giu-
stizia dei vinti ~~non~~ e dei resistenti non è che preoccupazio-
ne di porre l'annullamento ~~per~~ anche nella coscienza,
in modo da eliminare la sorpresa. Nell'incarnazione em-
ettono la voce torbida di una coscienza non svenata
e accenti a tentare le vie della liberazione.

Faville

Come vorrei fare quattro chiacchiere con te, pieno pieno, con
quell'amara lucidità che non lascia ombre negli an-
goli più remoti dell'animo...

Del resto (se proprio ~~avrei~~ desideri una sentenza in
piena regola) ti dirò che io ti ammiro le scelte in blocco,
e prendo parte a tutta la vita della persona cara, coi
suoi tormenti e colle sue dure necessità, non per giudicare,
ma con solidale simpatia.

Non intendo trovare la via per giungere a te attraverso
le circoscrizioni dello stile (derivato da una specie di Socrate
tornò galante per uso delle persone che hanno lo spleen), ma
per la strada maestra di un'amizizia che ha radici profon-
de e lontane, e che è, e può essere sempre più, assorbente
e consolatrice.

A. France, *Vie de Jeanne d'Arc*, vol. II, Paris
 Calmann-Lévy, 1908.

M. Hébert, *Jeanne d'Arc a-t-elle abjuré? Étude
 critique précédée de Jeanne d'Arc et ses Vieux et Jeanne
 d'Arc et les Fées*, Paris, 1914.

Mi dispiace di non aver più a mano né la *Jeanne
 d'Arc* di Shaw, né il processo di condanna nella vita
 fittiva del Fabre: dell'uno e dell'altro libro ho conservato tan-
 to (come sempre mi accade) l'impressione della lettura, e il
 giudizio che questa mi ha lasciato dettato. Ma per valermene
 a titolo di confronto col valore letterario e storico dell'opera di
 A. France, o, peggio, per raccogliere le mie idee sulle personalità
 di Jeanne, non mi è più possibile.

Il libro di A. France è stato una vera delusione;
 dimostra l'insufficienza della finesse d'esprit del grande
 scrittore ad affrontare una figura con intensa come quella
 di Jeanne. Il mito con tutte le sue amplificazioni e comple-
 zioni dà fastidio al France, che vuole smagrarlo e re-
 portarlo a modeste proporzioni di una modesta umanità.
 Egli descrive con efficacia le situazioni della regione ove
 Jeanne è uersciata, lo stato d'assise montepa, le devastazioni,
 che mutavano talune pagine del *Candide* Notre i fatti, da

capo a fondo, in tutto misura, lieto di non perdere il lega-
me e giungere alle fine xxi^e avec des mots for concessioni
al "meraviglioso". In realtà, egli ha per Jeanne, contadina
guerriera, scarsissima simpatia. Non è rispetto appoggi neppure,
come Jouin, « un jeune « une force vivante et populaire,
qui ne se laisse pas immobiliser par des formules d'autorité
et par la superstition de la hiérarchie » (L'Humanité, 17
Mai 1900). Solo quando la povera figliola è abbandonata
da tutti nelle mani dei carnefici, egli muta per lei voce
ha per lei accenti di poeta: « que penser de ces prêtres,
que penser de ces clercs de France, qui reniaient la
fille de Dieu, à la veille de se passionner? » [II, 344]

La pietà è qui, come si vede, consistita di salvare un clerico
civile. Non posso discutere la tenerezza di France, che riduce
il compito di Jeanne ad insigni termini: non è Jeanne che ha
cacciato gli Inglesi di Francia; si era contribuito a salvare
Orléans, come ha piuttosto ritardata la liberazione quando non
manca l'occasione, per la marcia del Sacro, di recuperare la
Normandia. La miserevole fortuna dei Français è parte de
Ho28 s'esplica ben naturalmente [p. XLIX e cf. I,
534]. La liberazione d'Orléans sarebbe dovuta soprattutto agli
engins abbondanti et subtils, rammentati per les procureurs,
e II, 27, dove però s'immagina che si ne faut se hâter pour tout

de condamner cette solennelle promenade des d'ys en Champagne, della quale possono sono « fore » venir al partito francese maggiori vantaggi, da dalla conquista del ducato di Merne, o Normandia - & allora?] E' Helbert (come giovane) vanden Jeune avec fore source vive de force morale ou tous abondamment peussent. [p. 47] Nella volubilità storica inclino per questa interiezione, ma non posso concludere. Sa dove il France non dice assolutamente nulla, è della personalità di Jeune, il maggior sforzo di egli compie è di non aver dubitato nelle parole a Jeune: Je n'ai pas soulevé de doute sur la sincérité de Jeune [p. XXXVIII-IX]: ma egli non può crederci, dal considerare l'altissimi fatti della sua vita con po' come i « filos. fr. » del se. XVIII, e il suo prediletto Voltaire (di egli rivendica, p. p. LXII), come quanto ~~considera~~ parla dell' incontro col Re: " Tandis qu'elle répétait les paroles de la Poëse, Jeune levait les yeux au ciel. Les seigneurs présents furent frappés de l'impression céleste que prenait alors le regard de la jeune fille. Pourtant ces yeux noyés, cet air de ravissement dont s'émerveillaient monseigneur le Bâtard, ce n'était pas une extase, c'était l'imitation d'une extase. Siens à la fois pleins de naïveté et de naïveté, qui moule et la douceur du roi, bien incapable de faire la moindre peine à cette enfant, et la légèreté avec laquelle les seigneurs de la cour croyaient au fait,

gnaient de croire aux plus étranges merveilles et qui surtout
fait apparaître que, de ce moment, on se regardait pas com-
me un mal, dans le conseil du roi, que la petite sainte
devant au projet du sacre l'autorité d'une révélation de-
vini » [I, 391-2]. La religion, à l'époque, comme au XVIII^e,
était une mystification; nous de nous représentait la femme,
qu'elle n'est que un fantôme né des hauts regards de
certains érudits de l'église du point de vue, par leur intérêt
de parti ou personnel, qui se ne servaient. Non moins par l'in-
tervention directe des papes, qui avaient été les inspirateurs et
les auteurs de Jeanne jusqu'à la veille de sa caduque. Sur-
tout Jeanne se résistait vivement à toute suggestion,
qui se soulevait, quand, elle spontanément blâmait la fiancée.
Elle n'était pas elle-même que Jeanne: c'était une pro-
phète qui elle n'avait pas inventé et qui, visiblement,
avait été fabriqué pour elle [II, XXXIX]. L'un d'eux dit que,
sa n'est venue en son insistance. « Ceci, dit d'une manière
sainte et grave, se dit, dont Jeanne prit conscience par
ses voix, s'est-elle formée en son esprit spontanément
sans l'intervention d'aucune volonté étrangère, ou lui fut-elle
suggérée par quelques personnes dont elle subissait l'in-
fluence? » [p. 51] La preuve de la preuve prouvée à cette époque
une prophète de venir parmi les gens de dévotion [p. 52]

annunciarono la liberazione delle fionde per una vergine [51]. "Ora,
 per che s'è detto à et regard, et suffit de remarquer que
 Jeanne vint de cette profete une version spéciale, notable-
 ment arrangée pour elle, puisque il y était spécifié que le pe-
 ule de paratisme sortirait des Marches de Sorresno. Cette addi-
 tion logique ne peut être le fait d'un conducteur de bouffes
 et di là un esprit habile à gouverner les âmes, à susciter les
âmes, à susciter les actes. Le doute n'est plus possible,
la prophétie avait complétée et dirigée par d'un clerc
dont les intentions se laissent fortement voir. Or lors
on surprend une pensée qui agit et pèse sur la jeune
visionnaire. » [52] È ora de quarto passo. Sostanzialmente l'He-
 bert nota l'ingenuità storica di questa affermazione, perché
 nulla si attribuisce a negare fede alle parole di Jeanne, che
 nel processo annunciano di non aver parlato a nessuno delle
 sue visioni, prima dell'incontro con Robert de Baudricourt e
 col re. [p. 22-23] ~~Per~~ Le visioni e la versione delle visioni
 che quelle le annunciarono non possono che essere formulate
 nel lavoro intimo dell'animo di Jeanne, colpita dalle ventate
 della sua Terra. Leggende, discorsi, invenzioni, lamenti poi,
 sono certo aver ~~determinato~~ ~~la~~ influite su di lei, ma
 nessuno, e non l'animo suo potentemente appassionato, colmo
 di dolor e d'angoscia, ~~potrebbe~~ ^{può} averle suggerito l'idea di la

suo uogone. A forza d'ora spero che le voci di una scintilla
non erano che le voci del suo cuore: e così è di tutto il
resto, della missione che quelle le affidarono. Un'altra prova del
le "manovre, dev'essere scritte nelle loro sortite da Jaume che
re avrà l'investitura del regno, ed acquiesce per voler di Dio, da Dio,
cui appartiene: Memoria, due Jaume a Roberto de B., veut que
le dauphin soit fait roi et qu'il ait le royaume en comman-
de. [I.73] " Le mot de commannde, usité en matières béni-
ficiales, signifiait dépôt. Quand le roi recouvrait le royaume
en commannde il n'en serait que le dépositaire. Ce que la
jeune fille disait là correspondait aux idées des hommes
les plus pieux sur le gouvernement des royaumes par Notre-
seigneur. Elle n'avait pu trouver elle-même ni le mot,
ni la chose; elle s'était visiblement auto-éduquée par quel-
qu'un de ces hommes d'Église dont nous avons déjà sen-
ti l'influence à l'occasion d'une prophète lomvaine et
dont toute trace est à jamais perdue » [I.74]. S'c.
opinione commente risulta dal processo, quando cioè Jaume
aveva rimesso parecchi mesi alla corte di Carlo VII e in amb.
non arrivava un nobile, feudatario ecc. La parola può anche
apparsi da quella frequentazione. Ma io credo che era la cura,
vaste fin da quando scintilla da suo padre, narrare in casa le
vicende delle lotte tra feudatari; suo padre, che in unione ed

un'alta cura, vuole di Jurec, preso in affetto dalla proprietà
 il castello di Somermy, per farne un riparo dalle incursioni
 deperitane [I, 92] ed ogni modo è amaro parso che, di pro-
 posto o per suggestione altrui, fosse volere in quelle parole
 prendere posizione nella disputa... in chiesa e principi. Dal
 cielo li era venuto il comando di liberare Orleans e di
 far curare Carlo a Reims: dio aveva preso in mano
 le sorti del regno di Francia. Questo regno era dono di Dio;
 Carlo lo doveva a Dio: e naturale che fosse gl'abbia chiesto
 di farne dono al Re dei cieli. A Jurec viene in un tal modo
 ella rip'ènt a que des d'ies lui avait appris, e che
 una simile dottrina sup. subtile pour elle, deçoit b'ènt
 l'efface de son esprit et faire place à une ardeur
 moins monastique et plus chevaleresque [I, 212] Ma
questa dottrina era la dottrina del carattere dottrina della sua
materna; - con ragione ella che, a rischio della vita, si
 infera di tutto a Dio, al di sopra delle gerarchie che,
 sostituisce. L'incorporazione di Jurec è quindi completamente
 sbagliata, ed è il portato del pregiudizio antichitista
 che l'instaura a questo punto. { In parecchi altri punti di Jurec
 occorre ad influenza ecclesiastiche o devoti [I, 110; 156:
~~ora~~ il monumento se ne sarebbe avventato jurec de gens bien
 dispersés pour elle la dirigèrent; 285 sgg.: vide nell'acinto.

de Jeanne e suo seguito di monaci m., 293] 150 De Jeanne
continua, in stile XX secolo, Voltarelli che tratta sui Jeanne.

[p. LXII] les moines fripons et leurs dupes (Della lettera delle Pacelli,
fatta moltissimi anni fa, non intendo rimando che un caso
di grande fastidio e di noia, per la generalità del racconto
e la lunghezza della cosa del verso: non ricordo se Jeanne
ed una comparsa fra i fripons o i dupes, o se teno
sforzi miei o degli altri) di d'Onnes, la cui lettera è riportata
in fondo al II volume, quando scuro che il France ha fatto
rivivere tutto l'anima di Jeanne, ~~fa un esempio una abitudine~~
~~una merito un merito~~ gli rivolge una lode del fatto summenza-
te, e, forse, anche snattera. Di quale Onnes ha scritto invece
nella sua lettera alcune delle cose più sensate che si possono
dire sull'eroina. Egli ricorda che Jean d'Orléans raccontò per
la fois de plusieurs femmes, qu'elle (Jeanne) n'aurait
jamais été formée, ce qui indique une insuffisance de
développement physique que l'on rencontre chez beau-
coup de névropathes [II, 460] Ma, volendo quer ad altri
indizi d'uno squilibrio nervoso, di una anomalia fisica,
già, egli pone in rilievo un tratto particolare che Jeanne
ha in comune con molti altri superiori, da fuori,
no nello stesso tempo notoriamente degli istinti (ustori):
" les sujets de ce genre, après avoir d'abord subi leur

hystérie passivement, s'en seraient ensuite plus qu'ils ne
la servent subissent, et finalement en tirent parti pour
réaliser par leur extase l'union divine qu'ils cherchent.

[464]

Et ce trait nous permet, si Jeanne fut hystérique, d'indiquer le rôle que sa névrose a pu jouer dans le développement de son caractère et de sa vie.

Si l'hystérie est intervenue chez elle, ce n'a été que pour permettre aux sentiments les plus secrets de son cœur de s'objectiver sous forme de visions et de voix célestes; elle a été la porte ouverte par laquelle le divin - ou ce que Jeanne jugeait tel - est entré dans sa vie; elle a fortifié sa foi, consacré sa mission, mais par son intelligence, par sa volonté Jeanne est
saine et droite, et c'est à peine si la pathologie nerveuse éclaircit faiblement une partie de cette âme que votre livre fait revivre toute entière » [465]

L'Hébert ricorda la differenza distinguendo di Bièvre de Boismont tra allucinazioni patologiche e allucinazioni fisiologiche (in difetto d'una miglior espressione) e cita un brano del lui: « Les êtres privilégiés qui apportent à la réussite de leurs projets des forces incalculables de volonté, de persistance et de 'enthousiasme, sont des véri:

tables inspirés; ils croient à leur esprit; mais n'est-il pas
surprenant que la représentation mentale, qui existe chez
tous les hommes, acquière chez eux, sous l'empire de pa-
reilles circonstances, une vivacité telle, que de conception de-
jà perceptive, devienne elle devenue hallucination. Mais,
encore une fois, celle-ci n'est que l'auxiliaire de l'idée,
l'écho de l'âme » [p. 26 n. 2].

Et Hébert reprend encore la tess, un mot éfficace.
Les visions à Jeanne furent la rançon de sa vibrant sensi-
bilité. On a donc le droit de les prendre comme un mé-
canisme physiologique qui permet à son activité psychique
de s'épanouir pleinement. [p. 31.] Les points de vue, le
entende comme voix déjà hallucinatoires, états fort de
la parole intérieure morale, variétés vives de la conscien-
ce, chez Jeanne tout comme chez Socrate [p. 32]. Les points
de vue vichiana et libro de Victor Egger, La parole
intérieure (1^{er} ed. 1882; 2^e, 1904 - Paris, Alcan); de une
changement excellent page sur Jeanne d'Arc e Socrate. Et puis
vici l'Hébert représente il unetto del Dumay: Il y a donc
l'hallucination est ce que veut le mystique.

Les stoiciens faisoient avec grand soin la distinction en-
tre nos « représentations », « qui ne dépendent pas de nous »,
et « l'usage de nos représentations », qui « dépend de nous ».

et constitue la plus réelle expression de notre personnalité.

Il y a donc hallucination - et la manière dont elle est utilisée. Chez certains mystiques, l'activité spirituelle domine, dirige le déterminisme organique, l'ensemble des forces physiologiques, s'en sert même pour réaliser sa propre finalité. [p. 146-7]

Vous avez des notes d'archives sur sœur Marie en un point de la biographie de Jeanne de la croix que je considère comme centrale pour connaître de lui; il n'y a pas de doute, il n'y a pas de doute elle a été dérangée l'abîme. De son côté de son côté, nous de Jeanne peut-être en ce qui concerne, quelques nos tentatives faites dans une analyse complète. Leur rôle est de rendre la langue et de passion: à nos tentatives, pour ce fait et qu'il est, tout le sentiment, tout le jeu même de la même chose dans l'âme de Jeanne est étonnant. C'est ce que dit Jeanne: "Soit qu'il paraît sur sa face contractée par des émotions violentes une sorte de ricanement, soit que sa raison, sujette de tous temps à des troubles étranges, eût sombré dans les affres et les tortures d'un procès à l'église et qu'elle revint et vraiment, après tout de douleurs, les légères joies de la folie; soit que, en contraire, en son bon sens et d'esprit rassé, elle se moqua des clercs de Rouen,

come ella ce n'è stata ben capace après s'ète moquée des
clercs de Poitiers, elle avait l'air de plaisanter et l'on re-
marquait dans l'assistance qu'elle prononçait en riant
les mots de l'abjuration. Parmi ces bourgeois, ces prêtres,
ces artisans et ces hommes d'armes qui voulaient sa mort,
sa gaieté apparente ou si elle excita des colères. [11, 368-9]

In quale parole è la prova che il furore non è rinuito a vedere
una Jeanne; le ipotesi delle bugliose gioie della follia e quella
della burle ad grandi potremo riferirsi indifferentemente alla
stessa persona? porro un applicato alla stessa Jeanne?

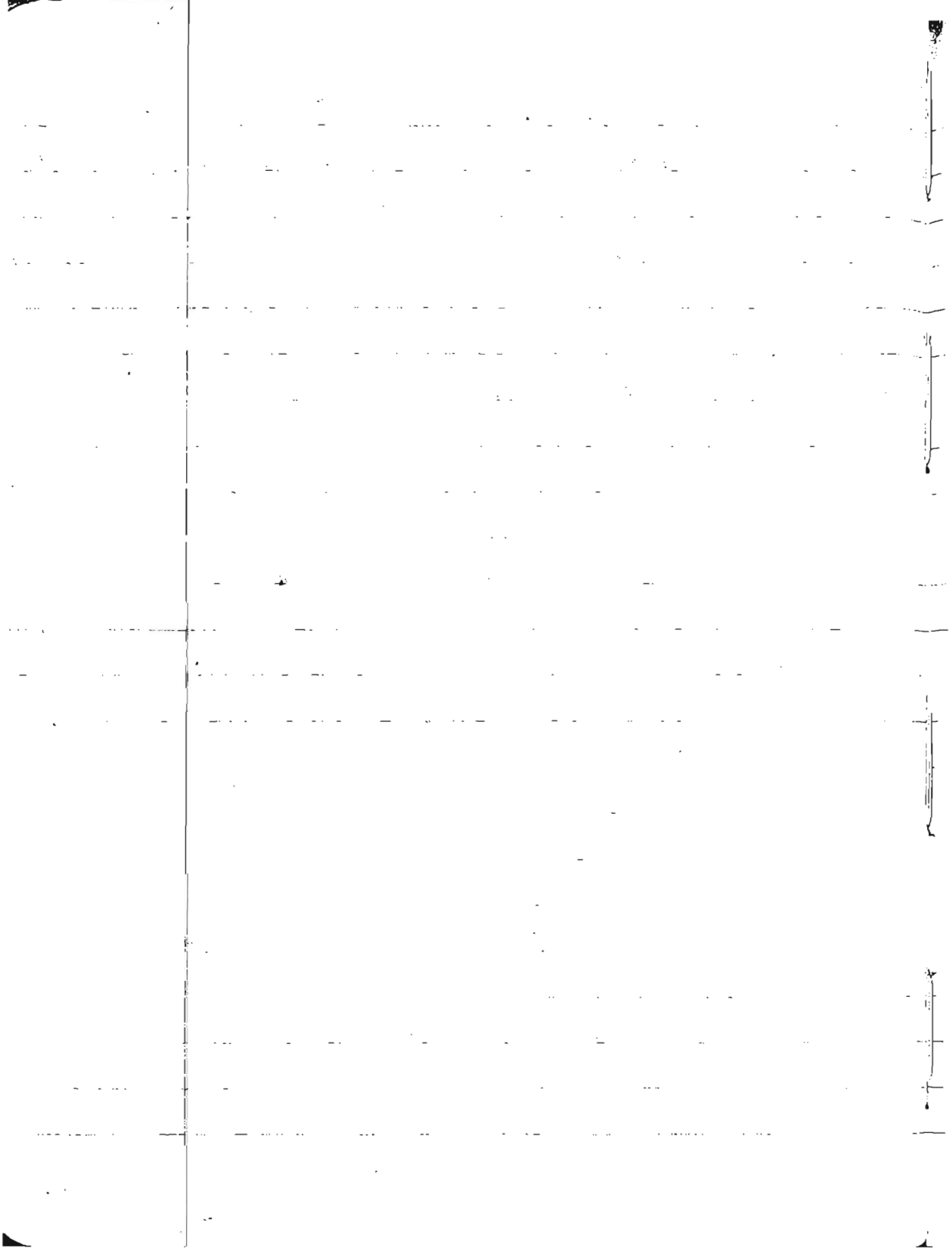
Le Hébert riduce il riso a un puro spasimo nervoso: "Elle
riait, oui, plusieurs témoins l'affirment, mais il n'est plus
douteux qu'il ne s'agisse là d'un réflexe physiologique."
[11, 127]. Confessa che le due sposi, del riso "fisiologico" e del
riso motteggiatore non nel uomo, non rispondono a quella
che è rimasta in me delle letture del processo. Non porro el-
limerle, perché nel subitaneo neurico rizza la scena, prepa-
randa psicologicamente; e for sboccia il riso da una seconda
vista di Jeanne aveva in quel momento di sì e di quel che la
circondava; rendere il distacco che la consuetudine colle diretto
relazioni del suo le aveva dato dal mondo in cui era caduta,
e l'imponibilità per lei di adottare una misura comune coi
suoi giudici. Si nota che ella avrebbe riso durante la lettura

delle formule, ripetute fissa a fissa staccate, l'una dopo l'altra.
 «Voi volete che questo?», «Cio non mi strappera il mio dio, alla
 mia missione». Le parole in quel delle formule in quel momento
 devono aver perso ogni senso per lei (tranne alle l'anne
 copite, carbonicamente e questo affermano i testimoni: non
 ho su ciò il minimo dubbio); l'altro copite, ma non si rende,
 ma certo di quello quanto era potersi impedire il compimento
 della sua missione. ~~Essa era nata di successo~~ Rappreso la
 tentazione di seguire qualche linea della futura mistica, o:
 certo che in una vera vita di Jeanne il solo periodo è su
 cui bisogna scendere è quello del processo e della condanna,
 delle due cose di lapsi e di relapse. Ormai solo che
 è amata, voluta, voler far passare Jeanne per uno zibello
 di furbi meneggoni, o per una peora caduta tra i lapsi,
 quando l'elemento loka ha ornato in lei una tale forza,
 da poter considerare tradimento l'abito segreta e da
 affrontare la morte per rivendicare integralmente il mandato
 ricevuto da Dio. Era che intempe la prima crayon di
 morte Guillaume Girard per soltanto se si fender il suo re:
 Je vous en fais dire, sans peine de ma vie, que c'est le
 plus noble chrétien des tous les chrétiens, et qui le mène avec
 la foi et l'église, et n'est point tel que vous dites [11,361]!
 Se io dovessi scrivere un dramma su Giovanni d'Arco, mi
 limiterei al periodo della sua prigionia.

Programma di lavoro in corso

- I. Situazione economica italiana
- II. Note alle lettere di Antonio Labriola a J. Engels.
- III. Studi sul materialismo storico:
 - a) il pensiero filosofico di Antonio Labriola;
 - b) gli studi storici di Jourdès.
- IV. Studi storici:
 - a) la rivoluzione francese e l'Italia
 - b) le origini del movimento operaio.
- V. Rivoluzione proletaria e rivoluzione borghese:
 - a) il pensiero di Marx e la rivoluzione in Francia e in Germania nel 1848 e il colpo di Stato del 1851.
 - b) il pensiero di Lenin, la rivoluzione russa del 1905 e del febbraio 1917.
- VI. Esposizione del Capitale.

1° Gennaio 1928



Un amico mi ha ieri sera trascinato in una boîte à
 chaussonniers : le casino de la République. Senza di lui, avrei
 forse lasciato Parigi senza prendere contatto con questo mondo.
 Errore. Si conosce meglio la Francia dopo un ora trascorsa
 in quest'ambiente che dopo un mese di letture in biblioteca.
 L'intende che il maggior interesse è dato dalla folla che
 vi può convenire. Non si tratta di stranieri o di thesis in
 cerca di passatempo, ma di famiglie francesi di artigiani,
 di piccola borghesia, di « popolo ». I direttori e i chausson-
 niers sono buoni o mediocri, ma ~~profondamente~~ si tratta
 offeso di vari « numeri » dei nostri varietà. In Balza
 si è copiato solo il genere Folies Bergères (vi sono andato
 una sola volta e vi ho dormito tutta la sera: mi vegliavo
 solo negli intervalli tra l'uno e l'altro quadro). In tutti,
 in genere, int' tendono a dire qualcosa. Anche nella con-
 giura grasse difficilmente manca l'appello a certi sen-
 timenti e giudizi generali che hanno risonanza sicura
 nell'animo degli spettatori. Non mancano richiami a
 idee e intuizioni più complesse, ma per solito il « repertorio »
 di questi motivi ~~si~~ si restringe a una data vecchia, ben
 familiare al pubblico: il contrasto tra la ricchezza dei
 « signori » e la misera « nera », la protesta contro satira
 degli « americani » quattrinai, il rimpianto della vecchia

Parigi, la ragazza che cade per fame ecc. In questo ~~non~~ ~~non~~
di Penoso ogni tanto spunta andrea, che fanno pensare, e uno
di essi sono accolti con piacere, sottolineati ~~da~~; si scuotono le
teste in segno d'assenso e sui visi si riflette la soddisfazione
d'aver stati portati, in un modo con garbato, a pensare; a pensar
a cose che non se ha il tempo, lungo la giornata, di badare.
Ma anche nel ristorante a quei motivi comuni, ~~con~~ ~~nessuno~~,
~~di cui ho parlato a cui il mondo con~~ è straordinario come
essi operano sugli astanti. Malgrado la guerra e i progressi
della grande industria, tanta parte dell'anima francese è rimasta
a Victor Hugo, a Eugène Sue Il mondo morale che qui
si respira è quello del periodo delle primizie popolari, che
hanno dato i miracoli del 1848 e del 1871. Questa società
di artigiani è inghiottita ai margini, ~~minata al cuore dal~~
le dell' ~~dei~~ ~~trouper~~ di «comodi» esotiche, minata al cuore
~~dalle massonerie~~ ~~sentiti~~ ~~del~~ ~~po~~ dalle potenze crescenti del
Comité de forges, ma rivivente ancora in modo incredibile.
Un partito che sa bene parlare il linguaggio appropriato, e
legarsi potrebbe trarre in questi ceti ~~un~~ ~~concorso~~ una forza
rivoluzionaria di grande slancio. Sebbene gli operai non se
ne distinguono, gli operai hanno in comune con questo piccolo
borghese modo di sentirsi e di giudicare. A Parigi, che altro
verso un quartiere periferico, può trovare ~~il~~ ancora il «popolo»

che sta sperando in molti paesi dell'Europa, e che nelle Americhe non è forse mai esistito. L'emozione di questa città per il caso Sacis e Louzetti è tipica, e una forza politica organizzata che avesse saputo trovare un contatto diretto con l'anima popolare, ~~potrebbe trovare~~ ~~facile in parte l'ha trovata l'appello dell'Humanità~~) una viva ~~potrebbe~~ pitura tremu una mobilitazione ben più imponente di quella che si è avuta, o che fra di noi si rivelava. L'uso di forza dell'ingiustizia, la pietà delle vittime, l'ira contro il sistema che, una volta messo in moto, ~~non può concludere~~ ~~che all'assassinio~~ e non può più fermarsi, qualunque siano le ragioni di alta umanità che premono per arrestarlo. Nel ristorante ove pranzavo c'era vicino a me un piccolo industriale (un'officina di riparazioni): ho sentito da lui, esasperato, ~~parole di fuoco~~: ~~o~~ parlare di rivoluzione: e questo personaggio nel senso di un'offerta atroce alla giustizia e all'umanità al proposito di ritardare contro il sistema ~~che~~ sociale che si sente complice di ora e fa un'orda prima e il fermento di tutte le rivoluzioni. Questo, siccome questa psicologia è (forbissimamente) ancora quella di Longforni che ha la popolazione, non ancora asservita dal processo dello sviluppo capitalistico, la politica dello Stato russo e dell'Inghilterra, nazionale dovrebbe tenere il massimo conto e cercare

in essa gli l'appoggio e le risorse che può offrire, e proprio,
in certe condizioni, essere decisivo. Si direbbe che il nostro movimento
poggia soprattutto sul proletariato, e che questo ha diversa an-
ima; e che nell' indifferenziate & concisa popolare si precisa
un' autonomia e quasi controparte concisa proletaria. Come tutto
ciò è, almeno in questo terreno, falso e estraneo alla realtà
realtà! Nel 1922, all'epoca del IV° Congresso dell' S.C., ebbe oc-
casione, nel compagno Gramsci, di assistere a prosecutio ad
alcune sedute più del Proletcult, istituzione che, per poco in
oggi non se non è scomparsa, non dà certo brillanti segni di vi-
ta. Ricordo che allora trovato Gramsci che io insistevano sul
ritorno l' esempio importante che in quel gruppo si dava alla
tecnica, ma che all' ispirazione e, non che giungiamo a forma-
re delle arti, si ritenne che l'arte « nuova » doveva andare
al popolo, trovare la via per giungere alla sua emotività vera.
Viderla, chiamata metodo in esibito chiamata in vita. Gramsci
occurse allora al ricordo delle commedie di Dario Nicodemo,
che ricollegare a quelle del teatro romantico di Dumas e di
Scribe, e, sempre, ben intende, proporre a modello, richiamare
l' attenzione di quel compagno, tutta inferocato di caricature, di
« costruttivismo » ecc., sulle ragioni di quel ricordo, che potranno
indicare la giusta via da seguire. Il problema dell' arte pubb.
terza fu per esaminato anche in altri momenti di vita (tra gli

deve portare il maggior peso della Rivoluzione. Chi più con-
giunole, più accetta il sacrificio. Non è più facile il confronto delle
condizioni dell'operaio russo con quelle dell'operaio dei grandi
paesi capitalistici, né con quelle del periodo prebellico; e
ancor più il confronto tra le condizioni degli operai e quelle dei
contadini. È possibile, è quasi inevitabile che col crollo della
vecchia struttura si produca un peggioramento nelle situa-
zioni economica dei lavoratori; quello che è importante è
il senso del processo economico. Si tratta di vedere se ogni
anno (o, se si vuole, pochi oscillazioni e ritorni sono possibili),
per grandi o per piccoli tappei ad ogni nuovo equilibrio raggiunto),
c'è un piccolo progresso, anche non grande, che indichi sicu-
ramente la direzione delle costruzioni economiche. Questo è il
solo criterio positivo.

Con noi è perso inaccettabile il frazionismo dell'op-
posizione. Il partito è quella parte della classe operaia che
ha preso coscienza di certe verità generali, del processo storico
da cui è sorta e in cui opera, dei ~~metodi~~ che possiede un
metodo per studiare le istituzioni e per derivarne i criteri
della propria lotta. Fin dalle tesi che avevo presentato nel
1924 per la minoranza del nostro Partito (e anche in documenti
precedenti, tra cui - e ben ricordo - uno presentato preparato
per lavori della Commissione italiana al IV° Congresso)

ha sempre sostenuto l'unità organica del partito come condizione della sua esistenza. Per questa unità ogni critica è nello stesso tempo auto-critica, ogni opposizione è collaborazione.

Ma da qualche tempo questi due « punti fermi » non bastano più da soli a indicare sostenere tutto il peso dell'edificio. I problemi che incombono, richiedono nuovi pilastri e, forse, nuove fondamenta. A un ripensamento totale di questi problemi c'è stata ^{invece} finora una grande certa riluttanza, una resistenza che nasce dal timore di sbandare, in una revisione, su motivi non del tutto disinteressati, al lancio ardito della stanchezza o della sfiducia. Questo timore è, nel suo fondo, una buona, - poiché è il riflesso di preoccupazioni onnipoti che salvaguardano l'integrità della coscienza. Esso è però solo un ottimo custode della verità e del carattere, non sostituisce la prima, non offre - da solo - un alimento perenne al secondo. Su cosa si è basate nel primo periodo della rivoluzione l'unità del partito bolscevico? Su una comune ideologia e su una comune esperienza. Ogni unità richiede un fattore attivo che la conservi, un « mito » che, al di sopra dei problemi particolari, rende possibile una mobilitazione permanente degli spiriti, della volontà; che assicuri alle forze politiche impegnate la temperatura adatta e sufficiente alla loro fusione.

Quarta Nel periodo 1918-20 e ancora, malgrado le sconfitte in Ungheria, in Polonia, in Italia, in quello 1921-23 (manente rivoluzioni in Germania) il ~~comitato~~ la rivoluzione russa era nella sua fase di immediato straripamento negli altri paesi. Molte delle difficoltà interne si scontavano sulla prospettiva della rivoluzione almeno in qualche grande paese dell'Occidente. Sono di quegli anni (speci fino al 1922), perche, anche di Lenin, che sottolineavano la necessita di « tenere » fino a un favorevole mutamento della situazione internazionale. Ormai il periodo dello sviluppo della guerra imperialista, di cui erano ovunque e in tutti presenti gli effetti, nella guerra civile. S'esplicita della guerra mondiale era il grande fatto d'impetuoso rivoluzionario: ancora nella Germania del 1923, l'occupazione della Ruhr e le cifre economiche segnate sulla carta moneta mantenevano in modo evidente, la febbre del dopoguerra. Dopo la sconfitta di Sassonia ~~la opposizione era con~~ le espressioni che tornavano con si frequente in tutta la letteratura (speci in quella meno spicciola) comunista. ("ma la borghesia non potra evitare la catastrofe", e tutte le forti, meno nessun'altro lo fosse, sulle insubilita delle crisi monetarie, sulla portata radical e rivoluzionaria del fenomeno l'occupazione e di marasma economico in questo o in quel paese), prendono tempo per il sapere si fosse fatto, del mortificante stile ufficiale, perche il Comitato ha finito col'averne uno. Le varie borghesie cercano a raggiungere un

certo ammontamento. Mentre nel primo periodo si aveva una
 crisi di sottoproduzione (quale fu denunciata dal famoso rap-
 porto Hoover, e nacque nel 1919), ora si ha univamente una
 crisi di sovrapproduzione. Da qui per questo la crisi in corso
 nei vari paesi ripresentano alcuni dei caratteri delle
 crisi classiche del capitalismo nel secolo XIX. C'è però
 una differenza fondamentale. Nel corso nel secolo passato
~~lo sviluppo stesso~~ l'intensità stessa crescente della vita eco-
 nomica e le conquiste coloniali e il popolamento degli
 hinterlands nelle Americhe permisero a ogni tappa la
~~ripresa dell'~~ alla produzione di riprendere dopo ogni
 crisi ~~la~~ ~~ha~~ un ritmo progressivo, occasionale. Oggi
 la spartizione del mondo è portata molto più avanti,
 e anche i territori coloniali tendono all'autonomia indus-
 triale. Nuovi paesi che prima delle guerre erano solo
 dei mercati per prodotti finiti all'Europa e all'America,
 sono entrati nel grove della concorrenza, e sono caduti
 nella dipendenza degli antichi fornitori. In una situazione
 di questo genere una crisi di sovrapproduzione è un
 meno acuta, ma più radicale che nel passato. Per un
 il capitalismo si rassegna a un compito conservatore
 dei supporti attuali o si scatenerà una lotta per
 la creazione di un nuovo equilibrio. Nel primo caso

rientrano i vari tentativi di stabilizzazione capitalistica, la politica doganale dei singoli paesi, i vari tentativi di scelte colte industriali internazionali. Colui paesi, come la Francia, che ha fatto la funzione del trattato di Versailles, ha avuto finora una tendenza « concettuale », la cui espressione politica è il Briandismo. Questa politica richiede una assoluta libertà di manovra da parte delle borghesie dominanti, la cui funzione appunto è assicurata dalle debollezze dell'organizzazione sindacale, dall'inefficienza politica del partito comunista e dalla debolezza dei socialisti. In più in Francia il processo di concentrazione industriale continua, e se riducesse ancora il peso specifico delle piccole industrie, dell'artigianato nelle economie del paese, ci troveremo ben presto anche lì a una nuova ripresa di imperialismo attivo. Ma per ogni caso per gli altri paesi il problema si pone in modo come se può essere anzi meno delagionato. L'Inghilterra deve far i conti collo spirito d'autonomia del Commonwealth, colte cui voci di indipendenza delle colonie e dei protettorati ecc. Gli Stati Uniti minacciano colle loro conquiste il vecchio mondo. India e Cina annoverano un giorno le ceneri degli europei e ne partono materie prime. Il ciclo dell'evoluzione storica di questi paesi può essere ancora abbastanza ampio; ma altre regioni d'instabilità

in conferenza i Castellani si interessò proprio al problema dell' rafforzamento dell' « autorità »; il che significa che si prepara la ideologia della reazione in nome della democrazia, ed anche dei socialisti. Se la borghesia mette in opera ovunque la sua morsa forte, se i peccati sono sentiti la gravità delle situazioni, i suoi pericoli futuri, e vorrebbe, non può, scartarli in poche; accorgendosi ovunque il marxismo fatto sistema « normale » di governo.

La situazione internazionale non stacca « fatalmente » che rivoluzioni. Secondo i diversi casi, non intendendosi di guidare a un futuro tempo lontano, che esce da ogni nostra possibilità di previsione, e che non ci interessa, perché appunto perché troppo lontano. ~~Ma~~ Ci riferiamo ai prossimi anni, al prossimo decennio, ad esempio. Se fattori straordinari non entrano in gioco, e se la borghesia conserva una notevole libertà di manovra, essa può anche continuare il potere volontario delle risorse: e della reazione forzata e della collaborazione social-democratica. ~~Cosa può come si può impedire ciò?~~ Col rafforzamento delle organizzazioni proletarie, del partito comunista, ~~senza dubbio, ma siccome non una anche col creare (e da ciò temeremo più oltre) ma anche col creare nelle larghe masse uno spirito rivoluzionario, e con il suo diffuso alla reciprocità della rivoluzione e la fiducia nella rivoluzione.~~

Crece, in altre parole, le condizioni soggettive della rivoluzione corrispondenti al grado di sviluppo delle forze produttive e all'importanza del proletariato. Occorre giustamente Brocheri nelle prime pagine di *Europe et Asie qui* che "a dispetto di tutte le teorie idealistiche, la coscienza della società ritarda sul suo sviluppo", che "la coscienza ritarda sulla vita" [p. 10]. Quanto le determinate condizioni, il salto che normalmente separa la vita sociale della città, che la rappresentanza, viene superato. Occorre per ciò una data tem-
 pesto una specie di contagio psicologico, di scatenamento di passioni, che rendono anche i più umili capaci di partecipare alla riunione generale degli animi. Occorre che sul terreno degli interessi, nella maturità dei tempi, si sviluppi affermi il dominio ossessionante di alcune idee semplici, elementari, accessibili a tutti, di largo contenuto emotivo.

Nell'immediato dopoguerra questo si era realizzato, almeno in molti paesi o in larga misura. Il sentimento del 90% almeno delle popolazioni era: "il se fandra plus recommencer...". Parla finita con la guerra, ripararne i torti, colpire il male alle radici. Poi gradualmente questo sentimento hanno perso d'intensità e d'evidenza. Il riformismo, che Barbusse ha chiamato ^{allora} il veleno specifico del socialismo, ha contribuito a spegnere quello slancio collettivo delle masse,

e i partiti comunisti si formano quasi ovunque - grande ga.
(salvo che in Germania) nel in tutta parte lo spirito messianico,
apocalittico, ~~si~~ era decongestionato. I popoli sono andavano
dimenticando la guerra e oggi, sotto l'effetto delle nuove
sofferenze, hanno dimenticato quasi del tutto le antiche, la
grande guerra, che continua a seguirci nelle sue conseguenze
tutta la storia contemporanea, e cioè la situazione attuale, non
ha più presa diretta sugli animi, sulle volontà. Il popolo
non si sente più sul banco dell'accusa, sceso a chiedere conto
a coloro che l'hanno gettato nel baratro; i milioni di morti
sono dimenticati, sembra impossibile, luoghi comuni della retorica
delle piccole feste e dei monumenti commemorativi, o titoli
di preferenze per unioni e impiegati delle poste o nelle prefet-
ture. Sono diventati dei titoli amministrativi. Il combattente
siamo non si distingue più in nulla dal patriottismo vecchio stile,
ciò fornisce ogni motivo ^{ideologico} e ~~massa di~~ un tipo di manovra.
Questo è il fatto ben più importante per noi che la misura
della stabilizzazione. La situazione delle mani o non è migliorata,
o è peggiorata dal 1919-20 ad oggi; la guerra non è più
un reato da giudicare, ma una probabilità che si ripresenta;
eppure la burocrazia, e anche è l'entusiasmo dall'aver chiuso
~~il capitolo pericoloso del recente passato~~ chiuso la fase del
dopoguerra, è oggi più sicura di se', e muove con maggior

audace e sfrontatezza, può permettere il lusso di ~~apportare~~ di imporre tutti i mezzi che crede: ha messo il giungla inondato in Inghilterra, ha attuato una riforma militare in 1.70 in Belgio, ha superato anche le leggi militari in Francia, ~~prepara la guerra~~ ha distrutto le condizioni della vita civile in Italia, ha organizzato in Germania, influenza nel Bolzano, tiene a bada i nascenti nazionalismi coloniali in Siria, in Egitto, nell'India, e in Africa, prepara la guerra dappertutto. Se domani scoppierà una nuova mobilitazione, non occorrerà una grande preparazione giornalistica e politica per ottenere che esso si compia senza gravi incidenti: molti dei luoghi comuni che hanno agito nel 1914-15, con verità nuove, torneranno a circolare e assumeranno, almeno in un primo periodo, lo sviluppo dei piani delle varie borghesie.

Fatto queste constatazioni: che i popoli hanno una buona parte dimenticata la guerra, ~~si potrebbe~~ si si chiede se il pericolo di guerra può essere capace di riattivare quello stesso fermento rivoluzionario che erano germogliati nel suolo, nella scia della guerra passata. Non esitiamo a rispondere: no. Non già che si sia sviluppata sviluppata a dovere, quanto è possibile, quel che pure è rimorto, dal mondo. Si sentimento d'onore ed d'assunzione

allo guerra, che pure - tocca oculi - degli strati - piccoli boyers e
dei gruppi. « intellettuale ». Potrebbe vedere la scena stessa
molto ci dicesi contro le leggi Paul - Boncour - Stato maggior,
e contro il patto d'arbitrio - franco - jugoslavo, ~~anche con~~ dei
con « reflettono » i pessimi caratteri del militarismo e della
diplomazia d' autoguerre. Si sarebbe potuto e si doveva fare
molto di più, se fosse esistito un partito comunista capace
di fare qualche cosa con che dei truffelle alle Humanités
e dei conzi al Convegno di Parigi. Ma non ci nascondiamo in
questo « di più » sarebbe venuto e sarebbe per sempre
molto lontano dall' «broulé» dell' immediato dopoguerra,
da quello che fu stupidamente chiamato « prosci », e
che era la reazione febbrile e salutare contro l' infezione
imperialistica. Sarebbe vano nasconderselo. I fatti hanno un'e-
co che non permette amplificazioni retoriche o attenuazioni
pietose. Al pericolo di guerra, insidioso, predicato, affisso,
le masse non si sono mosse, non si sono sentite seriamente
minacciate. Di più, non ci credono; o, almeno, ci
credono con al buon dio; un qualcosa con cui si regola;
con una volta tanto; quando ne capiterà l'occasione; il
più tardi possibile. Il pericolo di guerra non è venuto a
non al centro della concezione proletaria internazionale, a diventare
motivo dominante d' una azione comunicativa e allegorica

la sua crescita a tutti questi ne sono minacciati. E direi
 che ciò è dovuto alle ~~incapacità~~ deficienze del partito co-
 munist, che non hanno imparato ancora a lavorare ecc.
 Non è il caso di ripetere qui la storia dell'uovo e della gallina,
 perché i partiti comunisti non possono formarsi per l'adesione
 di coloro che per un ragionamento, con uno sforzo intellettuale,
 si rendono conto della natura reale del pericolo di guerra, e
 si vedono come la sintesi di tutto il sistema capitalistico
 ancora in piedi; essi nascono e si sviluppano e si ridutano
 sulla base della classe operaia dalla tra gli elementi che
 hanno acquistata l'intelligenza chiara delle condizioni, della
 situazione e dei fini generali del movimento proletario,
 dice il Manifesto. Ora il partito di guerra può benissimo, lo
 ripetiamo, con un ragionamento non discusso e rappresentativo
 questi interessi del movimento integrale della lotta di classe.
 Il problema è se nelle circostanze attuali esso ha la virtù
 di galvanizzare lo spirito dei lavoratori fino a farlo giungere
 a una visione compiuta della situazione generale e a
decidersi alla lotta. No, esso è incapace a partecipare
 nella lotta; infatti unione i lavoratori a cui ci rivolgiamo,
 ma esso non può diventare una parola d'ordine popolare,
 l'unico contenuto creativo, ~~che esse lo grande creanti lo~~
 spirito di decisione e di sacrificio, unificatore di tutte le volontà

tese in uno sforzo comune; propugnatasi a tutti gli stadi sociali
che sulla base delle rivendicazioni di una replica possono mar-
ciare gli alleati del proletariato. Ciò è stato occultato dal
P'ultimo Enciclopedia, chiamato a discutere, e che ha in fondo
travolto la formula del pericolo di guerra in quella della
difesa della Russia dei Soviet.

Giustissimo. Ma ciò appunto pone il movimento in proble-
ma: sicuro che la parola d'ordine difesa della Russia dei
Soviet abbia quel carattere, quella virtù emotiva, quel valore
« mitico » che non, nel senso socialista della parola, che
non ha lo scopo e semplice allarme contro il pericolo di guerra.
~~La « costanza socialista » può offrire il contenuto. La~~
~~parola generica verità generica che « la caduta della Russia dei So-~~
viet costituirebbe un salto indietro di cent'anni », il bisogno
per lungo tempo della reazione, non è sufficiente a provocare
e a sostenere lo slancio di solidarietà attiva. Buona parte del
la socialdemocrazia tende appunto ad annullare quella verità,
mettendo in circolazione, nella propaganda spicciola, il concetto del
formismo reazione (non ha alcuna giustificazione, ma, per spinga giustifi-
ca) al bolscevismo, dell'« equidistanza » del socialismo tra
il bolscevismo e la destra borghese, addirittura, o, la forza d'offesa
più di Renaudet che « non c'è niente di comune » tra Socialismo
e Bolscevismo (a cui corrisponde tutta la parte dell'attacco pratico

della II Internazionale, che respinge ogni partecipazione a iniziative
 borghesi « parte comuniste », cf. il mio atteggiamento verso
 il *Myer* e la *Liga anti-imperialista*, o, addirittura, quella
 di *Zordanza*, che si può considerare ~~la~~ *linea* conseguenza
 difensiva di questo punto, che per ottenere Roma e L.,
 bisogna pensare per Mosca » (nella *Vie Socialiste*). Ma a
 parte ciò quella verità non agisce (a suffragio), perché essa
 è negativa, o, « è un modo, difensiva, e come tale, per sua
 natura (ovvero direi: per definizione), incapace di dipanare offrendo
 una base larga e duratura alla monumentale delle lunghe
 masse.

C'è un elemento attivo nella Rivoluzione russa: quello
 dell'aiuto diretto che esso può portare ai proletariati
 in lotta negli altri paesi. La Russia è sentita come il
~~mezzo~~ quartiere generale della rivoluzione. ~~Proletariato~~.
 Gli operai italiani pensano alla cavalleria di Budionni
 scalpitante per le vie di Milano. Ma tale sentimento,
 che è giusto nel suo fondo, che si collega al pensiero unitario
 di Lenin (il paese in cui il socialismo ha vinto ~~non~~ entra
 in lotta, anche militare, cogli Stati capitalistici), non può
 neppure esso bastare a darci il risultato che ci si
 corre. In primo luogo, esso può portarci a un'interpretazione
 troppo semplicistica. Che, ad esempio, l'*Armata rossa* pensa

diventare uno strumento di liberazione del popolo oppresso, dei
proletari degli altri paesi, indipendentemente dallo sviluppo oggettivo
in questi paesi, e dal grado di capacità rivoluzionarie dei loro
partiti comunisti e delle masse rispettive. L'aiuto della Russia,
seguì operai e contadini russi (anche in divisa) non può essere efficace,
se non nella misura in cui il movimento rivoluzionario si sviluppa
nei singoli paesi e, nel genere, su piano mondiale. Lo sviluppo
lo si porta anche dal di fuori, quando una... è già al di dentro.
Gli Stati capitalistici non sono fortissimi da pigliarsi d'assalto
o d'assedio dall'esterno; un attacco dall'esterno non può riuscire
se non è accompagnato, preceduto, sostenuto da una lotta in-
terna; per tutto un lungo periodo ancora i rapporti interni delle
classi in lotta nei singoli paesi costituiscono la base fondamentale
della strategia generale e da essi si determina il passo in cui
prevale il processo rivoluzionario. L'attesa della Russia sovietica
è tutt'altro che indifferente a questo processo: da un lato, perché
per il fatto d'essere impedita rende più relativi e più provvisori la
stabilizzazione capitalistica, dall'altro, perché essa è il laboratorio
vero: della trasformazione possibile di trasformare la guerra capitalistica
in guerra civile vittoriosa, della possibilità di organizzare un'azione
mondiale sulla colla di natura del proletariato un regime sociale
che riprenda gli interessi di tutte le classi non capitalistiche.
Il valore energetico però della Rivoluzione russa è quella dell'e-

sempre. L'Internazionale Comunista non è riuscita finora
 a compiere un programma d'azione; ~~in tal modo~~ ~~un~~ ~~complesso~~ ~~un~~ ~~un~~,
 la vita sociale e politica della Russia è stata il suo programma,
ma, e continuerà ad essere, agli occhi delle masse, anche
quando si fosse riusciti a redigere uno soddisfacente. Le
costituzioni del socialismo in Russia si identificano quindi, in
lunga misura, col programma dell'Internazionale Comunista.
 Le conquiste che il proletariato russo realizza nel regime del
 Soviet sono quelle stesse a cui tende, di egli formula in
 regime capitalistico, ~~ma~~ che non potrà ottenerli, e che
 saranno quindi nello stesso tempo motori di lotta contro
 il capitalismo e prospettive della società futura. Que-
 sto legame tra la costituzione socialista in Russia e la lotta
 delle masse lavoratrici contro le borghesi dei rispettivi
 paesi è stato finora fatto sentire troppo poco. Si è
 sostituito una solidarietà vagamente oceanica o ~~adde-~~
 ritte soltanto a una attività proletaria politica.

Non vi sono differenze molto profonde tra la costituzione
 socialista in Russia e quella la lotta rivoluzionaria negli
 altri paesi. Sono comuni le rivendicazioni politiche, economiche,
 che i socialisti del proletariato. Comune il problema dei rapporti
 tra città e campagna, ~~in fondo~~ nelle sue linee generali, anche
 in alcuni paesi (Inghilterra, Germania), lo sviluppo industriale

L'armonia della produzione ~~può~~ mercolle ecc. Sono
 dati che gli embrioni di tutte le combinazioni delle lotte
 economiche si possono vedere nella controparte socialista in
 Russia; combinazioni che non sono « fossi » di passaggio
 dalle forme economiche inferiori a quelle superiori (terme
 ultime e si confronti: la guerra socialista), ma in un
 volta o volta si presentano piuttosto sull'uno che sull'altro
 quello della catena per riassumere tutta nel senso del
~~ordine degli elementi~~ a uno spostamento verso il rivoluzionario,
 di una « minor controparte » di esso.

In tutti i paesi avviene, colla vittoria delle rivoluzioni,
 un certo « comunismo di guerra » ed una
 « Nep ». Variano l'entità e rapporto dei fenomeni,
 ritmo e durata loro, ma le analogie morfologiche
 non ripete le rivoluzioni, le rivoluzioni della Russia insomma
 si uniformano in tutte le questioni fondamentali. Questo
 per dire che ~~la Russia socialista sarà~~ l'esercizio della
 Russia socialista esistente e oggettivamente (il che
 avrebbe già da per sé importanza decisiva) e oggettivamente il
 programma della rivoluzione nei paesi capitalistici.
 Non è quindi possibile parlare di una politica dello Stato
 socialista per se stante, intesa a risolvere soltanto i
 problemi interni che ~~si presentano~~ ma nuovi che si presentano.

o anche secondo un piano di prevedibilità. I problemi interni co-
stringono immediatamente la nostra attenzione, che bisogna trattare,
che non ammette indugi, né delazioni. Ma non si può trascurare il
fatto che la Russia sovietica è l'arena di una lotta tra poli-
tici al potere e residue forze del capitalismo all'interno e
borghesia internazionale all'esterno, ma cui le Circoscrizioni non
se da tutto il mondo tengono gli occhi fissati, per leggere l'o-
scopo della propria sorte. Ouedi dire, che il dramma
reale che si svolge sul teatro russo, e da cui sono protoge-
niti proletariato, partito, contadini, borghesia ecc. non può sfuggire
e certe esigenze di rappresentazione. Per ciò non intendo limita-
re il problema dei rapporti tra la politica russa e il pro-
letariato internazionale o quello di salvare certe oppressioni, nell'at-
tesa che lo sviluppo degli ~~es~~ oggetti degli eventi riveli poi
agli spettatori. La nuova concezione fu quanto ~~esse~~
~~mai~~ ~~secondo~~ ~~colà~~ e i loro interessi fondamentali. Vi dico
anche delle ragioni che vanno al di là della strategia, e che si re-
portano sul piano delle dottrine da cui l'equine è ispirata
e guidata. Si era nel silenzio solo a questo lato apparente
niente esterno (e non i soltanto esteri), e che se possibile definire
il lato immediatamente pedagogico della rivoluzione russa in
corso. Il semplice ~~un~~ ~~negativo~~ delle conseguenze di una caduta
sulla Russia dei Soviet sulla situazione della ~~rivoluzione~~

del proletariato mondiale non ha di per sé sufficiente impet-
 tore rivoluzionario: questa non può essere data che dalla
 coscienza sempre più sviluppata del carattere proletario del,
 la politica sovietica, dei suoi elementi positivi intesi come
 anticipazione e segni del futuro ordine ~~pro~~ proletario.
 Non si tratta di fare i confronti tra qui che quindagnan' iper-
 rario russo e l'americano; ma di creare nelle Capi nuove
~~una~~ coscienza che anche le miserie, i dolori, i momentanei
 arretramenti fanno parte di una gigantesca « espe-
 rience », ~~che~~ ~~di~~ ~~noi~~ che il proletariato conduce verso
 le proprie mete. Oltre la carestia, anche i compromessi sono
 del proletariato le loro miserie come scoti, come taglia
 da pagarsi per lo spostamento colà su - e solo colà - verso
 fecciosi. Come nelle costate della dottrina tolemaica la meca-
 nica dell'universo « i spostamenti corrispondono al proprio
 centro, così nella Russia sovietica ~~si è~~ ~~compiuti~~ a
 centro del sistema politico, economico e sociale. E' portato
 il proletariato, e tutte le altre forze e classi gravitano
 intorno a lui, attratte o tenute lontane dalla sua
 forza di attrazione e di repulsione. Il proletariato, che
 crea nulla, è diventato tutto. Questo capovolgimento exige
 una lunga opera di arrestamento: risvolgimento di
 rapporti. Evocati, creati i rapporti nuovi, ~~stanno~~ ~~si~~ ~~creano~~

dei nuovi equilibri con forze nuove e materia diversa. Il punto
di questa rivoluzione è sembrato ai tedeschi sul piano della
storia, quando è storia veramente. Il lavoro di tutto il
mondo scato non capere da capire che quello che distingue
la crisi e anche le parziali sconfitte delle politiche socialiste
è il fatto che queste sono le crisi della e le parziali sconfitte
della rivoluzione proletaria. Come avviene per le proprie creature,
le malattie che è il pericolo che le minacciano non fanno da esse
veramente per care. Se il proletariato sente la rivoluzione come co-
me le proprie creature, carne della propria carne, la solidari-
tà di esso natura con essa sarà di natura organica e al
riparo da tutti i sofismi e le blaterazioni della borghesia in-
ternazionale. ~~Adesso~~ quella che l'una rivoluzione economica ben
portava anche a mutamenti profondi nel in tutti i rapporti
sociali. Questa dovrebbe essere novità e originalità della
nuova classe prima emergente che prende il potere, e non solo
per attuare sviluppare la propria particolare concezione della
vita sociale socialista, deve avere ripercussioni evidenti in tutti
i campi della vita. Deve essere e sentirsi una soluzione
proletaria di tutti i problemi, che non sarà eludibile di colpo
s'intende, ma il cui indubbio spirito annovera tutte le successive
esperienze e i tentativi per trovare una propria solu-
zione. Così si è verificato del resto nel periodo della guerra civile,

in cui ~~si è~~ avuto l'impoverimento della difesa armata
ha saputo trovare le vie della vittoria. Anche nel regime
interno del paese si deve verificare questa originalità, che
può essere minacciata dallo spirito burocratico e scarsafaticolo.
È sempre più facile sopprimere un avversario che persuaderlo,
mettere in prigione un reo che impediregli in altro modo
di nuocere. Questi sono, apparentemente, le vie della minor
resistenza. Sono ingloriosi però un grave pericolo. Ciò che
può essere misura momentanea di difesa, e quindi più
momentaneamente giustificata, diventa ~~la via~~ nell'attesa di affrontare,
sul terreno vero libero - almeno così - da preoccupazione di più,
leggi, la soluzione dei problemi che hanno determinato
il malcontento, l'attentato, la rivolta, può dar vita
alla repressione, diventare essa la soluzione. Il metodo della
repressione burocratica ha un doppio inconveniente: che
fa deviare la colpa su chi la applica e di coloro contro cui
viene applicata. È il primo inconveniente e di gran lunga il
più grave.

Nella vita del paese il punto d'equilibrio fra le neces-
sità della difesa della rivoluzione e quelle di non impedire
troppo il meccanismo della vita sociale non può essere dato
da una formula, che possa essere applicata ai casi singo-
li. È un problema di costume, e il costume non si crea

minuziosa nella tattica e nella stessa dottrina dei partiti per-
 letari. La « dittatura del proletariato » vi contorna con un
 lungo paragrafo. La rivoluzione segue un brusco passaggio
 tra un periodo pluriscolare di apparente uguaglianza
 di diritti politici e giuridici e di reale disuguaglianza economica,
 a un periodo ove le classi oppresse, sono riassorbite nella
 società del lavoro. Per nuovo la reniscenza della borghesia
 non rassegnata, per legare le mani al seguente nuovo regime,
 per affrontare i problemi che la crisi pone ad acuita, per
 seguire nelle grandi linee i caratteri della nuova società
 e ricordare che la classe che ha assunto (per storia inestricabile)
 la rappresentanza degli interessi del generale lungo fermamente
 il potere e assicura la marcia in avanti della rivoluzione.
 Non esiste una tecnica o prassi propria della dittatura proletaria,
 bensì: questa consiste essenzialmente non in un particolare
 metodo di governo, ma nell'egemonia della classe rossa,
 l'ipotesi per la tutela degli interessi della rivoluzione.
 Se tale "dittatura" (il termine è stato ereditato dal Blanquismo,
 attraverso Marx, e ne è sostituito non felicemente a quello di
 egemonia) ricorre a metodi di repressione più o meno radicati
 col ~~o se lascia se lascia~~ o se ne entra l'impiego
 ciò non ha nulla a che fare colla natura del regime e
 dipende esclusivamente dai rapporti di forze nei quali sono

~~All' interno poi del partito comunista meno che mai
l'unità organica può coincidere (o, peggio, ^{anzi} sostituirsi) coll'unità
burocratica e formale. Il partito è il laboratorio delle esperienze
della classe proletaria, di cui rappresenta lo stato più evoluto.~~

Si suole affermare che tutto dev' essere subordinato alle
necessità della rivoluzione. Io accetto pienamente questa formula.
Ma essa è ben lontana dall' offrire, in sé, un criterio decisivo.
Ovvero il problema si sposta e si presenta una nuova domanda,
che ci riconduce al punto di partenza: che cosa è necessario alla
rivoluzione? qual è il suo programma e per qual via può
essere meglio realizzato? La risposta che diamo a queste
vi diamo è legata a quanto tutto ciò che abbiamo prima
esposto: la necessità fondamentale della rivoluzione è la
partecipazione sempre più larga e più consapevole delle masse
alla sua marcia e ai suoi sviluppi, e il compito primo
della dittatura proletaria è quello di allargare le basi
allargare in tal modo le basi dello Stato proletario. Ciò,
riflettendosi in tutti i suoi istituti, lo plasma, lo rinnova,
e dà all' unione della vita sociale con il proletariato un
peso il quale quel carattere di « partecipazione » in cui
sta la nuova principale della rivoluzione mondiale. Dev' essere
mo l' accusa che si voglia sostituire, come condizionale della
della marcia della rivoluzione negli altri paesi, un allargare

classale sillogismo o un collettivo miraggio, invece che il processo
che muove la struttura della società borghese. Ma almeno più
detto che noi siamo tra quelli che credono che la situa-
zione obiettiva è rivoluzionaria, e che ciò che mancano sono le
condizioni soggettive, cioè la consapevolezza delle donne operai e
contadini e ~~la loro~~ la forza dei loro ingaggiamenti politici.
Se insistiamo a ~~mantenere~~ mantenere le nostre riflessioni su
questo terreno di soggettivismo non è però una deviazione anti-
massimista, ma punti intendiamo che proprio questo sia il terreno
in cui noi dobbiamo ripercorrere alle più gravi deficienze del
nostro lavoro. Può darsi che le conclusioni a cui sono giunto
(nel campo ~~relativo~~ al regime interno dello 'U.R.S.S.'), ~~che~~
siano insufficienti a dare quel che io ritengo necessario e
che loro chiedo; in tal caso altre ne vorrò cercare, ma
della stessa natura, per le stesse preoccupazioni, collo stesso obiettivo.
Ogni intendo che il criterio da me applicato ~~in~~ in quella
ricerca debba essere ~~stato~~ conservato per tutte le altre (regime
interno dei partiti, rapporti colla socialdemocrazia, tattica del
fronte unico ecc.)

S. e B. Webb, Histoire du Tradeunionisme Paris, V. Giard
et E. Borel. 1898. In 8°

Alla storia del movimento operaio nei vari paesi dov'è
b' essere dedicata ~~molto~~ molta attenzione e verso di una dovuta
volgersi gran fervore di ricerche. ~~2~~ ~~per~~ ~~le~~ ~~bo~~ ~~su~~ ~~viande~~, le
tendenze, ~~del~~ ragioni del fiorire o del decadere, i problemi della
sua struttura, i rapporti colle congiunture economiche e politiche
generale offrono una miriade preziosa di osservazioni e materie
utili per l'esame dei problemi attuali. Quanto hanno visto i
Webb quando studiando il loro lavoro affermarono: « la massa
dei fatti ~~raccolti~~ ~~negli~~ contenuti negli Archivi delle Trade Unions
circa le competizioni tra Società, ~~l'immersione~~ ~~le~~ ~~numerici~~ di una
Unione nel lavoro d'una altra Unione, e la distribuzione del
lavoro tra i vari mestieri rivelano quanto sarebbe difficile il
trasferire a organizzazioni regionali e indipendenti una parte
della proprietà collettiva o una parte importante del capitale
collettivo. Ma la storia del Trade Unionismo fa più che scoprire
nuovi problemi e nuove complicazioni; uno ci dà ~~in~~ ~~molte~~ ~~senza~~
~~una~~ ~~che~~ indica in molti casi precise direttive. Se si studia
la democrazia, si ~~deplora~~ ~~senza~~ si vuol deplorare la ristrettezza
del campo d'osservazione e d'esperienza offerto dalle tradi-
storie delle varie repubbliche dei tempi moderni. Il mondo tra
deunioniste ci offre l'esperienza ^{ormai} scolare di un migliaio di

+ empiricamente

comunità operarie che si governano da se, con una limitata
capacità di 'adattamento' e di trasformazione'. Le numerose
variazioni nella struttura di queste libere democrazie, le
complicità (? complementi) e le divergenze delle loro costituzioni, i
loro vari procedimenti per ottenere una giusta bilancia (un
equilibrato rapporto) tra il Comitato esecutivo ed i membri, le
relazioni tra organi direttivi centrali e locali, i molteplici
controlli finanziari, l'uso di grandi riunioni, i Consigli di
delegati, lo scrutinio segreto, l'imperatore ed il referendum,
per la nomina dei funzionari ~~come~~, per gli organi ~~come~~
come per il governo esecutivo, la scelta d'una politica, l'applica-
zione delle leggi - In breve, il loro ~~spazio prolungato lungo~~
~~tempo prolungato~~ del meccanismo più famoso di governo
rappresentativo e la loro frequente, incessante (il loro frequente
ritrovamento) di nuove forme e di procedimenti per la
viglianza [540]re amministrativa delle loro piccole repubbliche:
tutto ciò offre una materia inaccessibile alle generali,
posizione significativa di un filosofo o dell'uomo di Stato. [541].
Nella prefazione a W. revisione che « Nel nostro lavoro futuro
sulla democrazia industriale (Industrial Democracy) -
il cui il presente lavoro storico è l'introduzione - noi cerchiamo
di mostrare come la storia delle Trades Unions condotta a
una critica definitivamente negativa del referendum e

dell'iniziativa popolare in materia legislativa, quali energicamente antidemocratici e disastrosi; come essa dà una nuova base per le assemblee rappresentative e una nuova concezione delle funzioni dello stesso potere ~~esecutivo~~ rappresentativo; come essa risolve parecchi dei problemi della federazione e fornisce una scoria della rappresentanza nelle assemblee federali; come infine essa fornisce, alla nuova dei fattori & istituzioni democratiche, nuovi modelli che anche l'abate Heyes aveva ignorato. [V. Belfo, p. II-III]

Sintesi maggiore, per noi, non sono queste «esperienze»... costituzionali, bensì quelle che ci rivelano le tendenze della classe operaia e delle sue organizzazioni, e forniscono elementi per la soluzione dei problemi della lotta di classe. Vediamo di fornire qualcuno, di cui parso sorgere nel corso della lettura.

Il Webb definiscono la Trade-Union: «una associazione permanente di salariati che si propongono di difendere o di migliorare le condizioni del loro condotta di lavoro». Su ~~questo~~ questa definizione è citata ~~come~~ (mi pare anche in uno scritto di Zinoviev, del 1920 o del 1921) come tipica della concezione riformista (gratta) del sindacato di mestiere, dell'unione professionale. Invece il W. non intendevano che dare qui la definizione tecnica, che mi pare buona e accettabile, e che gli serve per differenziare la Trade-Union

delle corporazioni medievali. In era i W. non ubbidiscono a un principio corporativo; essi sono i sostenitori convinti del Nuovo unionismo (seconda maniera), che cerca e vuole consolidare i legami tra le rivendicazioni economiche immediate e l'azione politica generale della classe lavorativa, e lavora per far adottare i principi del collettivismo.

D. W., attenendosi alla definizione riportata, negava ogni rapporto tra le ghilde medievali e le ~~moderni~~ società moderne. « Nessuna continuità tra le due forme d'associazione. Queste sono separate e non sorgono che su una base profondamente diversa. « La causa originaria della formazione di associazioni durature di salariati deve trovarsi in un carattere particolare al XVIII secolo. Noi riconosciamo la condizione fondamentale del Trade Unionismo nella evoluzione economica che attraversarono certe industrie. Cominciarono a formarsi delle Trade Unions la grande massa dei lavoratori aveva cessato di comporsi di produttori indipendenti, che ~~avevano~~ ^{possedevano} ~~gli~~ ^{il} ~~strumenti~~ ^{strumenti} e i prodotti del loro lavoro; essi erano passati alla condizione di salariati a vita, non più possessori né degli strumenti né del prodotto, né delle merci lavorate » [p. 27-8]

La vecchia ghilda aveva il suo centro d'organizzazione nel « mercato » dei mestieri, pedine degli strumenti e produzione e vendita dei prodotti [p. 17]; e si pensa poi che era « era te.

resta a rappresentarsi non solo tutte le classi dei produttori di un'industria particolare, ma anche i consumatori del prodotto e la comunità dell'intera, apparsa evidente, e, come l'impossibilità di trovare nella società moderna quel-
un qualche unico esecutore di quelle multiple funzioni » [p. 19-20]

De cui N. comprende pure « mentre l'oppressione industriale è di tutti i tempi, non si video trasformarsi le i gruppi effimeri in ^{società di mestieri} associazioni permanenti, prima che il ^{la funzione esecutiva} ~~mutamento~~ dell'industria avesse rivolto a una probabilità infinitesimale la gerarchia di inventori e di operai in produzione » [p. 7] « La ^{abbassamento} ~~caduta~~ del livello di vita del lavoratore manuale qualificato alla caduta del sistema medievale si verificata in ogni sorta di mestiere, almeno o no gli operai conservata la proprietà dei mezzi di produzione, ma il brodo Unionismo non è risultato che nel caso in cui il mutamento ha preso la forma di un divorzio tra capitale e lavoro » [p. 40] Occorre cioè « la separazione in classe sociali distinte dei capitalisti e dei lavoratori intellettuali da una parte, e dei lavoratori manuali dall'altra, — la sostituzione, o meglio dire, di una divisione orizzontale [in dom] a una divisione verticale [per gruppi di mestieri], della società » [p. 18]

Le enciclopedia N. tipo modernamente hanno pubblica:

compiute per via evolutiva. La storia delle associazioni operaie non
 è la realizzazione graduale d'una idea. Senza la rivoluzione indus-
 triale e il sorgere del proletariato le vecchie forme restano inerte
 quelle che erano, prendiamo un esempio concreto. In Inghilterra (come
 del resto anche in Italia) le società di mutua assistenza hanno
 spesso assunto i compiti della società lega di resistenza. Si
 è verificata una vera evoluzione dal mutualismo al socialismo?
 Assolutamente no. È assente che « società ausiliarie »
 o distribuire, funzionano come trade unions e offri facciano
 loro da copertura [p. 82 n.]. Anche in Italia ciò si è verificato.
 Ma non si può parlare di passaggio dal mutualismo al
 socialismo, per uno sviluppo anche epigenetico delle associazioni
 tra lavoratori. Ciò che determina la trasformazione è la rivoluzione
 industriale, la proletarianizzazione della massa d'operaia; le società
 di mutua soccorso possono offrire gli elementi del loro, i fondi,
 i locali, ~~ma il passaggio~~ in qualche caso violento, e niente più;
 è lo sviluppo capitalistico che rivoluziona la classe operaia,
 e ciò determina una conseguente creazione di nuovi organi:
 i più dei vecchi, i più o scompaiono o si riducono (come è
 avvenuto per le formazioni corporativistiche del periodo ottocentesco),
 e quelli che sopravvivono sono materia bruta che il nuovo
 corso ripulisce e trasferisce nei nuovi. Il sorgere delle unioni
 di veri e propri avviene per via diretta ~~dalla~~ del nuovo lavoro

di sviluppo del proletariato vero e proprio, non per via mediata
dall'adattamento o dall'evoluzione delle società di mutuo
soccorso.

Riprendiamo ora il filo interrotto dell'esposizione dei Webb.
Abbiamo già visto che la rivoluzione avvenuta nei rapporti produttivi
determina l'originalità, inderogabile ad analogie e precedenti,
delle formazioni in cui la nuova classe si raccoglie e si prepara
alla lotta. Un secondo fatto molto importante dell'analisi è stato. Le
classi operaie non sorgono a caso. Quelle formazioni si sono trovate
o per quella parte in cui ha raggiunto condizioni di vita possibile.
La loro è per me di tutto libero, ~~che~~ ~~va~~ perché va tenuta presente
agli effetti della teoria della rivoluzione. ~~La storia del movimento~~
~~però~~ « La formazione di associazioni indipendenti per
resistere alla volontà dei padroni esige un certo grado di
indipendenza personale e di forza di carattere. Con, noi vediamo
mo le prime Trade Unions s'ebbero sorgere tra gli operai
i cui usi e il cui livello di vita erano stati ~~stretti~~ per
dei secoli difesi e protetti da regolamenti di fatto e legal
circa l'apprendistaggio e dalla sua limitazione risultante
dalle forti indennità e da altre concessioni. Si pretende però
che il Trade Unionismo sorse come protesta contro una in-
 tollerabile oppressione industriale. Con non fa. La prima metà
del secolo XVIII non fu certo un periodo di cattiva miseria.

Durante cinquant'anni, a partire dal 1710, si ebbe una successione
 costante di buoni raccolti, e il prezzo del grano rimase eccezionalmente
 basso. I sarti di Londra e di Westminster «morirono»,
 agli inizi del XVIII secolo, non per resistere a qualche riduzione
 dei salari abituali, ma per strappare ai loro padroni un
 aumento dei salari e una diminuzione delle ore di lavoro.
 E le categorie «che danno i principali esempi di buon senso»
 «nel XVIII secolo guadagnarono tutti salari relativamente elevati e sostennero a lungo una efficace resistenza
 «contro le sopraffazioni dei loro padroni» [p. 43]. La storia
 del movimento operaio sta a dimostrare che la politica del
 «tanto peggio tanto meglio» (pensate a noi, e non come politica
 di un disfattismo aggressivo e consapevole e diretto a un fine
 preciso) non ~~risponde~~ ~~alle~~ ~~no~~ ~~alla~~ sostiene la prova dei fatti.
 Certe ~~la~~ classe operaia si mette in moto per mutare dati
 condizioni, dove già esiste in qualche modo speranza nella
 propria vittoria, e questo non può avvenire se una parte almeno
 di essa non possiede già una esperienza delle condizioni nuove,
 non sta già mutando. Ad ogni modo è la è una difficile
 un'azione degli abissi della miseria, mentre del trampolino di
 un atto benemerito (anche instabile) le è molto più facile spiccare
 il salto. Ciò spiega anche perché le cause delle crisi e quelle
del movimento operaio non sono ~~però~~ similari. Un esempio

molto ~~rapido~~ sviluppo. Ci è offerto dalla libra del tuchunovismo. Negli
anni 1824-25 questo movimento ottiene una grande vittoria, coll'
Atto Giorgio 6 Giorgio IV, c. 19, che permette un grande sviluppo
del movimento cooperativo, con nuove forme di combattimento e di
presenza nella vita civile nella vita politica: « Le grandi spinte
di cui tutta questa attività esuberante era il sintomo furono ben
presto duramente deluse. L'anno 1825 si chiuse con un panico
finanziario e un immenso disastro commerciale, i quattro
anni che seguirono furono anni di sfferenza e di gravi disegni.
Migliaia di operai di tutti i mestieri perdettero il lavoro e i
salari furono ovunque ridotti. In molti distretti manifatturieri
gli operai furono garantiti dalla carestia solo un sottoscrizioni
pubbliche. Gli scioperi, in tali circostanze, terminavano inevitabil-
mente in un disastro. Le associazioni emancipate [colla nuova
legge] non erano ^{più} in grado di resistere alle riduzioni di quello
che lo fu erano state le società segrete, e in molti casi gli
operai ricorrevano a ricorrere alla violenza e alle azioni
della macchina » [p. 114-115]

Dal lato se nel periodo delle lotte che precedettero l'abolizione
delle leggi restrittive del 1825 la resistenza fu possibile e assunse for-
me efficaci, lo si deve proprio all'apporto dei members più qua-
lificati « Nei mestieri qualificati, da lungo tempo abituati
a un regolamento costituito, noi non lavoriamo, neppure sotto le

leggi repressive, né governamenti illegali, né emblemi sediziosi, né altri accessori delle società segrete... L'opinione che prevalse tra gli operai superiori fino al 1848 era in fatto fortemente radicale (1); ed i loro leaders presero una parte importante ~~di~~ in tutta la politica operaia dell'epoca... Furono questi Club di gente dei mestieri che formarono l'insieme, polcaatura di diversi « comitati centrali » che s'occuparono del principale oggetto del Braderismo durante gli ultimi trent'anni. Da essi venne il concorso portato dagli operai al movimento per l'abolizione delle leggi contro le coalizioni. E la loro influenza diede al movimento trade unionista una dignità e una stabilità senza cui, sotto i governi ostili, non avrebbe potuto mai uscire dalle tumultuose rivolte suscitate dagli insuperi di affamati o della distruzione delle macchine » [p. 86-87-88]

La storia del movimento operaio inglese si presenta, nella ricostruzione del Webb, come una serie di oscillazioni (un processo dialettico, si potrebbe dire, ma dei tentativi che ogni fase non è mai in tutto la negazione della precedente) e, che

(1) Il ~~comitato~~ partito tenuto dagli operai qualificati nella ultima fase della rivoluzione tedesca del '48, nella Lega dei giusti, nelle giornate di giugno a Parigi, nel congresso dell'Internazionale, nella Comune e nelle sfilate a parte. ~~È stata~~ la opinione venghese ha soppresso praticamente l'esistenza ~~dei mestieri operai~~ operaia.

che indicano come le nuove operai passino nei vari periodi all'uno o all'altro metodo, e ritornano a quello già abbandonato, e rivedano il già tentato, per la una successione di speranze, di illusioni, di « prove ».

Ma tenersi presente per spiegare il ricorso persistente, in circostanze analoghe, al metodo socialdemocratico.

Il momento transitorio sierge colla affermarsi delle nuove forme industriali. In alcune forme ben nette quando le classi dirigenti abbandonano la politica d'intervento statale per regolare e ammorbidire il livello di vita degli operai (politica a cui ancora sono rimasti le ghilde, in base a un principio accettato da tutti le società medievali, e poi ~~non~~ le monarchie e i parlamenti) e, sotto la spinta delle nuove necessità produttive, sostituiscono al protezionismo il laissez-faire nella seconda metà del sec. XVIII. Quando fu pubblicato la Ricchezza delle Nazioni (1776) di Adamo Smith, le leggi restrittive dell'arbitrio padronale « erano diventate così «cugionali» che, quando il capoverso di Adamo Smith venne in mano agli uomini politici contemporanei, dovette sembrar loro non tanto una veduta nuova dell'economia industriale quanto la generalizzazione esplicita delle conclusioni pratiche alle quali l'esperienza lo aveva già più volte condotti. Verso la fine del secolo, le classi governanti che avevano trovato nella nuova politica industriale una sorgente di enormi profitti pecuniari, s'impedirono con premura della nuova teoria economica per farne una

giustificazione intellettuale e morale di quella politica >>
 [p. 55-6] La politica del laissez-faire fu interpretata, nell'interesse
 della borghesia, come in senso nettamente ostile alle coalizioni operaie.
 Come l'aveva fatto la Rivoluzione francese, nel 1799 l'atto 39
 Giorgio III c. 81 dichiara esplicitamente punibile qualsiasi coalizione,
 e lo repressione culminò nel 1815 con « cogli infami "sei atti" », che,
 di colpo, soppressero in realtà tutte le riunioni pubbliche, permisero
 ai magistrati di perquisire per cercare delle armi, sottomisero
 tutte le pubblicazioni della classe operaia a un diritto di bollo
 schiacciante, e usarono più rigorosa la legge relativa ai libelli scio-
 gliosi. Tutto il sistema di repressione che ha caratterizzato la poli-
 tica della Reggenza, culminò in questo periodo a un grado di
 tirannia non superato da alcuno dei monarchi della Santa
 Alleanza. >> [p. 97]

Si determinò in seguito una resistenza organizzata, che culminò
 nell'abrogazione delle leggi repressive nel 1825. [v. IV, p. 212]. Durante
 la lotta spesso le associazioni professionali di uno stesso settore
 si accordavano per la tutela dei comuni interessi: « Questa
 tendenza a formare delle commissioni miste di sindacati
 locali, prese, sotto la ragione, una grande forza nell'ultimo
 quarto del XVIII secolo, alle coalizioni del 1823 ed 1825. Coll'abbandono
 finale di ogni protezione legislativa del livello di vita, e il
 sviluppo completo che separava i lavoratori degli strumenti da

lavoro produttivo, i salariati dei diversi centri industriali s'intesero
divennero, in fatto, di più in più concordi dello venire delle norme
disparate particolari a ogni singola professione nella « lotta di classe »
che caratterizza il nostro presente » [p. 93-4]

Dopo la disillusione degli anni 1825-9, l'elaborazione delle leggi
pare per un certo tempo non aver ad altro scatto che a provare l'inef-
tibilità di innovazioni puramente corporative, e gli operai o dis-
tollerano ancora una volta dall'azione sindacale per gruppi alle
aspirazioni più grandi e al quadro più largo dei movimenti radicali
e rivoluzionari d' allora, nei quali, tra il 1829 e il 1848, il movimento u-
nionista è inestricabilmente impegnato [p. 115]. Si ebbe così il periodo
rivoluzionario (cap. III) e il Nuovo Unionismo, caratterizzato dal
tentativo di lacerare delle C. U. « di formare non soltanto delle so-
cietà nazionali di mestieri particolari, ma molto di far entrare
tutti i lavoratori in una organizzazione generale » [p. 117], unica,
« universale », che prevalse negli anni 1829-1834, e nel quale
si fece molto influere dentro l'influenza ovverista [v. pag. 136-173].

Dopo il periodo del momento chartista (pp. 1837-1842
o fino al 1848, p. 179 sp.) e l'altra lotta condotta dai padroni,
si ebbe un ritorno delle tendenze unione o interne più ristrette,
di maggior prudenza, e l'abbandono totale delle associazioni anche
per quelle prof. distinte professionali. Il verso all'anno 1840
scopero ~~più~~ fu adottato eccezionalmente; si raccolsero i poteri dei Comi.

tati centrali vennero sulle regioni locali, e si fu il « nuovo modello » di società, fortemente centralizzati, a base nazionale, con funzioni quasi legislative e permanenti. « Dal 1852 al 1889 la costituzione accuratamente elaborata della Società unificata (amalgamated) dei meccanici servì di modello a tutte le nuove Società operaie nazionali, mentre le vecchie organizzazioni si incorporarono gradualmente le sue caratteristiche principali. Il porto occupato nel 1830-34 dai filatori di cotone e capi macerati era, in fatti, ora occupato dalle industrie del ferro » [p. 226]

Questo nuovo modello richiese i suoi quadri agli operai che avevano avuto l'apprentizaggio legale, abbondando « il generoso ma impraticabile universalismo del periodo oventia e charlotta » - [p. 227]. Centro del movimento divenne Londra, con un gruppo di operai delle più potenti società formate quella che venì chiamata per la giunta, che portò la nuova idea « l'impegno dell'organizzazione Trade unionista per l'azione parlamentare »

[p. 254] (periodo dal 1867 al 1871), e che, trovando resistenza nelle organizzazioni tradizionali delle Unions del tempo per l'azione politica, si rivolse ai Consigli sindacali nuovi e ne fece gli organi politici del mondo Trade unionista. [p. 355] (1) Nel

anno 1873-4 si ebbe una grande esposizione commerciale e nelle cause giuridiche beneficiarono gli operai senza grande contrasto coi padroni. I progressi del trade unionismo e le unioni furono ottenuti coll'abolizione delle peggiori leggi degli emiseri, venendo universalmente ad accettare

(1) Questi organi, formati da 1858 e 1867, già erano sorti in forma come in un'altra parte [cf. N. p. 215], ma prevalsero ora carattere permanente. V. pp. 255-263 - V. poi a p. 499-501 la descrizione di una seduta del Consiglio sindacale locale.

l'anomia capitalistica che i salari devono necessariamente seguire le
fluttuazioni dei profitti dei padroni, e persino ogni variazione dei
prezzi di vendita [p. 367]. Col ripetersi delle crisi del 1874 e
degli anni successivi i caratteri negativi di questo trade unionismo si
fecero più evidenti, e quei quello di un insanabile particolarismo,
dal 1880 al 1885 le diverse società furono enervate dalla vertigine
dei quadri e delle casse, che avevano gravemente sofferto durante la pe-
rmanente depressione. Solo l'Unione delle Ligne isolate e poco attive
era il Congresso annuale delle Trade Unions, e il Comitato parlamentare.
[p. 389]. Tra il 1875 e il 1885 i Congressi annuali non furono che assemblee annuali
di funzionari ove le decisioni erano prese con una placida unanimità.
[p. 390]. ~~A partire dal 1885~~ Il programma del Comitato parlamentare nello
stesso periodo ~~era~~ era di blanda rievocazione dell'apparato statale;
nel terreno sociale, era era in fondo ispirato all'individualismo economico. In
a quell'epoca dominava il partito liberale, e la sua l'opera di esso fu pure
molto infelice nel campo della legislazione sociale [p. 399 ff.]. Verso il 1885 si fu
sentita la reazione del Nuovo Unionismo, in reazione a una nuova
crisi industriale, che ~~fa~~ ^{impone} ~~voller~~ ^{forte} il credo liberale ~~giungendo~~ ^{giungendo} ~~dei~~ ^{dei} ~~vecchi~~ ^{vecchi} ~~dei~~
vecchi capi e fa fermentare un nuovo spirito politico nelle masse.
La resistenza del Comitato parlamentare s'ingigì. Il risultato di questo
procedimento fu che il Comitato parlamentare non fu più intellettual-
mente alla testa del movimento trade unionista. Non ne riusci-
rò a resistere alle idee nuove, se a dirigerle verso vie pratiche.

[p. 434]. Al Congresso di Dundee del 1889 il Comitato Parlamentare ebbe ancora poca autorità sulla corrente socialista. Lo scoppio di quell'anno storico dei docters publici alla formazione di tradeunions di operai non qualificati, che raggiunsero di 200.000 nuovi aderenti; i venti quattro, e già al Congresso di Liverpool del 1890 riassume la visione di vista dei socialisti, e l'avvento del Nuovo Ucrainismo, bramata per la struttura dell'organizzazione, - il Webb conclude col' affermare che fare del mondo delle Trade Unions col suo milione di elettori e la sua direzione del lavoro una forza politica effettiva dello Stato è, nell'insieme, la questione più importante della politica contemporanea [p. 543], come la involuzione delle idee comuniste nel mondo tradeunionista una volta l'avvenimento principale della storia contemporanea del Tradeunionismo [p. 408]

Formula attribuita a Henry Clay, compione dello storico americano:
 « La vera religione del confitto di tutte le spoglie del capitale è il lavoro,
 e di il capitale promette il lavoratore, bianco o nero » (p. 171)

talvolta la parola, se non si riduce a mero vis, tuosismo, trascina nella sua corrente i fondi tor, bioli e tormentati dell'anima.

non coartata a male se in qualche espressione l'amor, izia che muove per te si colora dei riflessi di uno stato d'animo ove predomina un bisogno immenso di tenerizza e d'abbandono.

[Formula attribuita a Henry Clay, compione dello storico americano:

1-2 M. Bourkempfer, "Centrales d'Orani", *Orani*, 1927

3-5 J. Engels, *Mille questions brûlantes sur le Maroc*, *Paris*, 1902

5-12 K. Marx, *Hen Vogt*

13-22 G. Gans, *Docums et le genre de Nayer-Oy* *nota*

22-32 O. Rabinovitch, *Statut et la composition des équipes*

33-47 A. Mathiez, *La vie d'un homme et le mouvement ouvrier*

48-63 M. Dommanget, *La direction et la méthode de la composition des équipes - Statut et la composition des équipes*

67-77 A. Mathiez, *Autour de Rabinovitch*

78-96 *Le statut du coup d'état* (1848-1852) [1881]

96-123 A. Sédouguin, *Le statut d'un congrès: "Calumet" 1914*

123-154 E. Gans, *Le statut constitutionnel et le régime "Marx", 1928*

155-167 A. Fraum, *Statut de l'Union d'Orani*

203-219 M. Heber, *Statut d'Orani a-t-il été abrogé?*

S. B. Weiss, *Historique du Comité d'Orani*

Note: 13, 20, 63-7, 122, 154, 168 (programma di lavoro),

171-5 (il Banco di San Pietroburgo), 175-202 (dove un nido alla via

Luigi invertevole).

13: la distanza dal predecessore

22: la nota di lavoro fisica

63-4: la linea diretta lo compagna

64-5: il programma cost

66-7: un libro del mio opera di un libro

122: definizioni del corpo che un bambino

154, 211: facile

